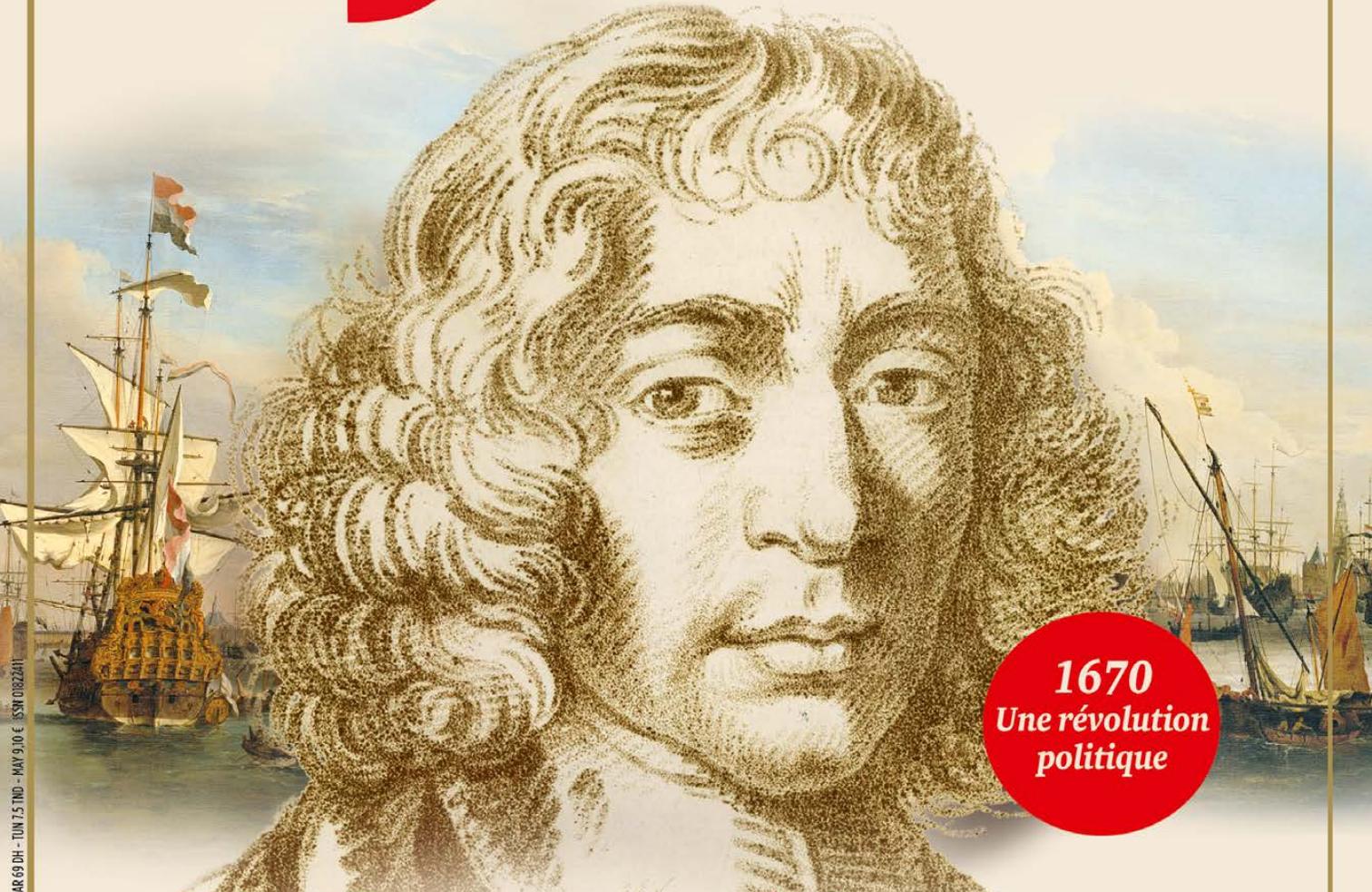


HORS-SÉRIE

L'Histoire

LES COLLECTIONS



1670
Une révolution
politique

SPINOZA

Amsterdam au Siècle d'or

- Pays-Bas, centre du monde • Un îlot de liberté • L'héritage marrane
- Le penseur des Lumières radicales • Le plus subversif des philosophes
- L'ami des républicains • Traître ou prophète du peuple juif ?

M 05876 - 87 - F: 6,90 € - RD



DOMS 7,60 € - TOMS 10,00 MFF - BEL 7,90 € - LUX 7,60 € - ALL 8,60 € - ESP 7,60 € - GR 7,60 € - ITA 7,60 € - POR 7,60 € - CAN 10,99 SCAN - CHI 3,80 FS - MAR 69 DH - TUN 7,5 TND - MAY 9,10 € - ISSN 01222411

La police des Lumières

ORDRE ET DÉSORDRE
DANS LES VILLES AU 18^e SIÈCLE

exposition

11 mars > 29 juin 2020



ARCHIVES
NATIONALES

60 rue des Francs-Bourgeois // 75003 Paris
www.archives-nationales.culture.gouv.fr

du lundi au vendredi de 10 h à 17 h 30
samedi et dimanche de 14 h à 17 h 30
fermeture le mardi et le 1^{er} mai

métro : ligne 1 (Hôtel de Ville)
ligne 11 (Rambuteau)

exposition réalisée avec le concours exceptionnel
de la Bibliothèque nationale de France

(BnF) Bibliothèque
nationale de France

L'Histoire

Le Monde

www.lhistoire.fr

REVUE MENSUELLE CRÉÉE EN 1978,
ÉDITÉE PAR SOPHIA PUBLICATIONS
8, RUE D'ABOUKIR, 75002 PARIS
TÉL. : 01 70 98 suivi des 4 chiffres

Président et directeur de la publication :

Claude Perdriel

Directeur général : Philippe Menat

Directeur éditorial : Maurice Szafran

Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie

Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol

Pour toute question concernant votre abonnement

Tél. : 01 55 56 71 19

Courriel : abo.lhistoire@groupe-gli.com

L'Histoire, service abonnements

4, rue de Mouchy, 60438 Noailles Cedex

Belgique : Edigroup Belgique, tél. : 070 233 304

Suisse : Edigroup SA, tél. : 022 860 84 01

Tarif France : 1 an, 12 n° : 67 €

1 an, 12 n° + 4 n° Collections de L'Histoire : 89 €

Tarif autres pays : nous contacter

Achat de revues et d'écrins

L'Histoire, 8, rue d'Aboukir, 75002 Paris

Tél. : 01 70 98 19 24

Rédaction, documentation, réalisation

Tél. : 01 70 98 19 19. Fax : 01 70 98 19 70

Courriel rédaction : courrier@histoire.presse.fr

Directrice de la rédaction :

Valérie Hannin (19 49)

Assistante et coordinatrice de la rédaction,

en charge des partenariats :

Claire Cellier Wallet (19 51)

Conseillers de la direction :

Michel Winock, Jean-Noël Jeanneney

Rédactrice en chef : Héliose Kolebka (19 50)

Rédactrice en chef adjointe

responsable des Collections :

Géraldine Soudri (19 52), assistée de Domitille de Gavriloff

Rédacteur en chef adjoint : Olivier Thomas (19 54)

Secrétaire général de rédaction :

Raymond Lévêque (19 55), assisté de Grégoire Morelli

Chef de rubrique : Ariane Mathieu (19 53)

Rédaction : Julia Bellot, Lucas Chaballier, Huguette Meunier

Rédaction-révision-correction : Héliose Valay

Directrice artistique : Marie Toulouze (19 57)

Directrice artistique en charge de ce numéro :

Valentina Léporé

Service photo : Jérémie Suarez-Lalouni (19 58)

Comité scientifique : Pierre Assouline, Jacques Berlioz,

Patrick Boucheron, Catherine Brice, Bruno Cabanes,

Johann Chapoutot, Joël Cornette, Clément Fabre, Anaïs Fléchet,

Jean-Noël Jeanneney, Philippe Joutard, Emmanuel Laurentin,

Julien Loiseau, Pap Ndiaye, Fabien Paquet, Olivier Postel-Vinay,

Yann Potin, Yves Saint-Geours, Maurice Sarthe, Claire Sotinel,

Pierre-François Souyri, Laurent Theis, Annette Wiewiorka,

Olivier Wiewiorka, Michel Winock

Correspondants : Dominique Alibert, Claude Aziza,

Vincent Azoulay, Antoine de Baecque, Esther Benbassa,

Jean-Louis Biget, Françoise Briquel-Chatonnet,

Guillaume Calafat, Jacques Chiffoleau, Alain Dieckhoff,

Jean-Luc Domenach, Hervé Duchêne, Olivier Faron,

Christopher Goscha, Isabelle Heullant-Donat, Gilles Kepel,

Matthieu Lahaye, Marc Lazar, Olivier Loubes,

Gabriel Martinez-Gros, Marie-Anne Matard-Bonucci,

Guillaume Mazeau, Nicolas Offenstadt, Pascal Ory,

Michel Porret, Yann Rivière, Boris Valentin, Sylvain Venayre,

Catherine Virlouvet, Nicolas Werth

Ont collaboré à ce numéro :

François Mathou, Sophie Suberbère (iconographie)

Fabrication

Responsable de fabrication : Christophe Perrusson (19 08)

Activités numériques : Bertrand Clare (19 08)

Services administratifs et financiers

Responsable administratif et financier :

Nathalie Tréhin (19 18)

Comptabilité : Teddy Merle (19 15)

Marketing direct et abonnements

Responsable du marketing direct : Linda Pain (19 14)

Responsable de la gestion : Isabelle Parez (19 12)

Ventes et promotion

Directeur : Valéry-Sébastien Sourieau (19 11)

Ventes messageries : VIP Diffusion Presse,

Frédéric Vinot (N° Vert 08 00 51 49 74)

Diffusion librairies Pollen/Dif'poo'

Tél. : 01 43 62 08 07 - Fax : 01 72 71 84 51

Communication : Isabelle Rudi (19 70)

Régie publicitaire

Mediaobs

44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris

Tél. : 01 44 88 suivi des 4 chiffres

Courriel : pnom@mediaobs.com

Directeur général : Corinne Rougé (93 70)

Directeur commercial : Jean-Benoît Robert (97 78)

Directeur commercial : Christian Stefani (93 79)

Publicité littéraire : Quentin Casier (97 54)

Responsable Web : Romain Couprie (89 24)

Studio : Brune Provost (89 26)

Gestion : Catherine Fernandes (89 20)

mediaobs.com

AVANT-PROPOS

Le siècle de Spinoza

EN 1670, il y a trois cent cinquante ans, paraissait une œuvre anonyme qui allait scandaliser l'Europe : le *Traité théologico-politique*. Qu'on en juge : son auteur y rationalise le discours des Écritures saintes – non, Moïse n'a pas écrit le Pentateuque –, sépare le domaine de la foi de celui de la raison, appelle les peuples à se libérer de leur crédulité craintive envers les rois et les Églises. De nos jours le livre est encore interdit en Arabie saoudite et dans la Turquie d'Erdogan. Pour comprendre l'audace de Spinoza il faut suivre le parcours de ce Juif d'origine marrane, dont les grands-parents ont été chassés du Portugal, et qui fut lui-même banni par sa communauté à l'âge de 23 ans. Mais il faut aussi se plonger dans l'atmosphère d'une ville, Amsterdam, et d'une époque, le « Siècle d'or ».

LORSQUE SPINOZA NAÎT EN 1632, la même année que Vermeer, les « Provinces-Unies » se sont affranchies de la tutelle espagnole catholique. La jeune nation devenue calviniste institue un nouveau modèle politique, un système de coexistence religieuse sans Église d'État, une imprimerie qui diffuse les idées neuves. Cette tolérance qui étonne les voyageurs est moins idéologique que pragmatique ; elle est le choix d'une société urbaine, au taux d'alphabétisation unique en Europe, où le pouvoir est dispersé et où les instances religieuses sont muselées par la puissance d'une bourgeoisie marchande bien décidée à commercer avec qui elle souhaite. « Vous prenez ces braves gens pour une tribu de syndics et de marchands, comptant leurs écus avec leurs chances de vie éternelle, et dont le seul lyrisme consiste à prendre parfois, couverts de larges chapeaux, des leçons d'anatomie ? Vous vous trompez », prévenait Camus dans *La Chute*. Amsterdam, centre d'un vaste réseau de commerce reliant la Hollande à l'Asie, est résolument tourné vers le monde.

TOUT COMME LES PEINTRES NÉERLANDAIS se détournent des sujets religieux pour l'intimité du quotidien, Spinoza et ses amis délaissent la transcendance pour s'intéresser aux mathématiques, à la médecine, à l'optique ; ils se retrouvent à l'université de Leyde pour disséquer des cerveaux et tout repenser. Certes, l'effervescence n'a qu'un temps : en 1672, le républicain Jan de Witt et son frère sont lynchés par la foule qui, face à la menace de Louis XIV, s'en remet à l'autorité de Guillaume III d'Orange. Lorsque Spinoza meurt cinq ans plus tard, les Provinces-Unies entament leur déclin. « Plus célébré que lu », comme le notait Voltaire, Spinoza connaît alors une série de surprenantes résurrections. « *Ivre de Dieu* » pour Novalis, héraut de l'athéisme le plus radical pour d'autres, l'auteur de *l'Éthique* passe tantôt pour le penseur avant-gardiste de la démocratie, tantôt pour le dernier des médiévaux. Aujourd'hui, parce qu'il a pensé les minorités, la nature qui nous englobe et la joie, il est peut-être le plus contemporain des philosophes. ■

EN COUVERTURE

Portrait de Spinoza, estampe, vers 1760 ; en arrière-plan : *Le Lion d'or sur l'Ij*, huile sur toile de Willem Van de Velde le Jeune, 1686 (BNF, RES-R-1677 page 52, dist. RMN-GP/image BNF – Amsterdam, Amsterdam Museum ; AKG).

Spinoza

Amsterdam au Siècle d'or

6 Lexique

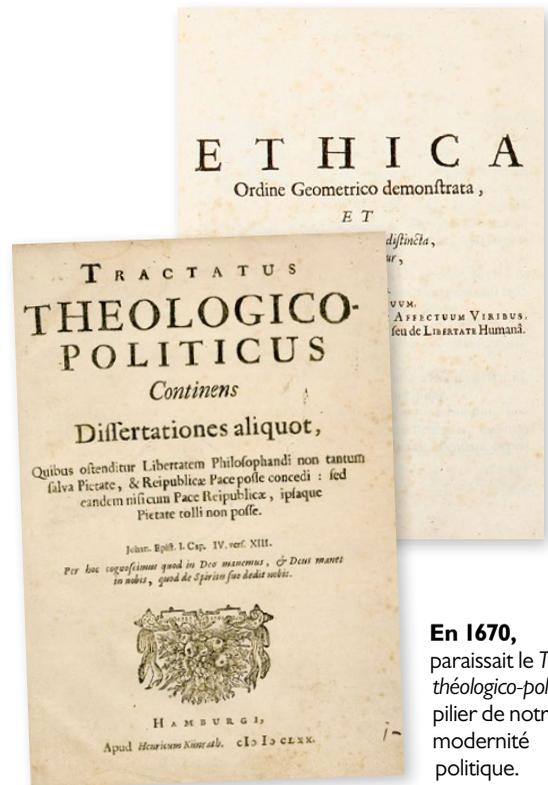
8 Siècle d'or aux Pays-Bas

par **JOËL CORNETTE**

- La seconde patrie de Descartes
- Carte : quatre-vingts ans pour se libérer des Espagnols
- Carte : une exception européenne



Origine du papier : Autriche
Taux de fibres recyclées : 0 %
Eutrophisation : P Tot = +0,008 kg/tonne de papier
Imprimé par Elcograf Spa, Vérone, Italie,
certifié PEFC



En 1670, paraissait le *Traité théologico-politique*, pilier de notre modernité politique.

1. COMMENT ON DEVIENT SPINOZA

18 Les quatre naissances de Spinoza

par **MAXIME ROVERE**

- Ce que la France lui doit
- par **CATHERINE SECRETAN**
- Ses dates
- La galaxie Spinoza
- Quand Spinoza disséquait les cerveaux avec Sténon
- 1785 : les Allemands s'enflamment !

30 L'héritage marrane

par **NATALIA MUCHNIK**

- Les Juifs du secret

36 Leibniz, l'anti-Spinoza ?

par **CLAIRE GANTET**



2. LE PHILOSOPHE EN SON SIÈCLE

40 Amsterdam, ville-monde

par **ROMAIN BERTRAND**

■ 1637 : le krach de la tulipe

par **OLIVIER POSTEL-VINAY**

■ La VOC, un État dans l'État

■ Carte : des comptoirs, des plantations et des colonies

48 La librairie de l'Europe

par **CATHERINE SECRETAN**

52 Une surprenante liberté religieuse

par **WILLEM FRIJHOFF**

■ Le pays des libres croyants

56 La compagnie des peintres

par **ROMAIN THOMAS**

■ Rembrandt, du succès à la banqueroute

■ Vermeer, maître de la scène de genre

64 Une république vertueuse ?

par **CHARLES-ÉDOUARD LEVILLAIN**

■ Infographie : une confédération dominée par la Hollande

■ 1672 : Louis XIV attaque

■ « Ultimi barbarorum » ou l'indignation de Spinoza

3. LE PREMIER DES MODERNES

72 A-t-il inventé les Lumières radicales ?

entretien avec **JONATHAN ISRAEL**,

illustré par **JUL**

■ Lumières radicales vs Lumières modérées ?

78 Le tour d'Europe des incroyables

par **STÉPHANE VAN DAMME**

82 Un penseur du peuple juif

par **MAURICE KRIEGLER**

■ Sartre, l'héritier ?

88 Siècle d'or ou siècle de fer ?

par **CHRISTOPHE DE VOOGD**

■ Querelle au musée

■ Spinoza, figure tutélaire

94 Chronologie

96 A lire, voir et écouter



Toute l'actualité de l'histoire sur www.lhistoire.fr

Ce numéro comporte deux encarts abonnement *L'Histoire* sur les exemplaires kiosque France et un encart abonnement Édigroup sur les exemplaires kiosque Belgique et Suisse.

Lexique

LES MOTS DE SPINOZA

CAUTE

La devise de Spinoza, inscrite sur son sceau, signifie « prends garde » en latin.



RELIGION

L'adversaire déclaré de Spinoza, ce sont les institutions religieuses, qui établissent catégoriquement les conditions de notre rapport au divin (textes, cultes, croyances). Cette lutte contre toutes les formes fixes de religion se double d'une valorisation du lien entre l'être humain et Dieu. Certains considèrent cette position compatible avec le christianisme ; d'autres y voient son essence même ; d'autres enfin décèlent ici la définition de l'athéisme.

DIEU

Dans l'*Éthique*, Spinoza soutient que Dieu n'est rien d'autre que la Nature, mais surtout il l'identifie à l'existence, à la matière, à la nécessité, à la pensée pure, à l'infini, dans un télescopage conceptuel qui ne laisse rien subsister du Dieu des religions monothéistes. En définitive, Dieu n'est même plus une chose en laquelle on puisse croire ou pas.

NECESSITÉ

Tout ce qui existe est l'effet d'une cause, et toutes les causes expriment une seule et même nécessité. La nécessité spinoziste s'impose si bien que tout ce qui est est nécessaire, et que tout ce qui n'est pas est impossible. Alors comment prendre en main notre avenir ? En comprenant que nous en sommes les causes – nécessairement.

LIBERTÉ

Dans le *Traité théologico-politique*, la liberté est pensée à travers son contraire, l'obéissance. Car l'État, pour garantir la sécurité des citoyens, doit faire en sorte qu'ils obéissent aux lois. Pour cela, il lui faut tenir compte de leurs passions, et offrir à chacun les moyens de les orienter, selon ses propres convictions, vers le bien commun. Cela revient à accorder à tous une liberté pleine et entière de philosopher.

JOIE

On fait de lui l'apôtre de la « joie », le contempteur des « passions tristes ». En fait il propose d'utiliser tout ce qui fait du bien au corps, et tout ce qui éclaire l'esprit (les deux ne font qu'un), afin de mieux comprendre le monde. Si donc les joies sont désirables, c'est que chacune d'elles enveloppe une forme de clarté, qui nous inspire une émotion unique : l'amour intellectuel de Dieu.

PEUPLE

Contre la notion de peuple, Spinoza ne croit qu'en la multitude des communautés. L'État ne peut unifier cette diversité qu'au péril de s'autodétruire : car c'est la concorde, et non l'union, qui fait sa force. Dès qu'une institution centralise le pouvoir, il faut donc limiter ses attributions, compenser ses dérives, bref éviter que le rêve de faire l'unité du peuple ne finisse en cauchemar pour la multitude.

Maxime Rovere

BATAVE

Peuple germanique entré en révolte contre les Romains en 69-70. Sa redécouverte par les philologues du xvi^e siècle conduit à la formation d'un « mythe batave » dans la peinture, les lettres et l'historiographie néerlandaises du Siècle d'or, servant de justification à l'indépendance des Provinces-Unies. Dès cette époque, le terme « batave » devient un adjectif courant, synonyme de « néerlandais ».

BURGER

Bourgeois ou citoyen d'une ville ou d'un bourg néerlandais, acteur central de la prospérité économique du Siècle d'or.

CALVINISME

La Réforme touche les Pays-Bas dès les années 1520 et s'y implante dans les années 1550 sous la forme du calvinisme, d'abord persécuté par le pouvoir espagnol catholique avant d'être érigé en Église publique des Provinces-Unies. Il se distingue du luthéranisme par son acceptation plus étroite de la prédestination et son austérité.

ÉTATS GÉNÉRAUX

Assemblée fédérale de la République des Provinces-Unies, en charge de la politique étrangère, de la conduite de la guerre et des affaires financières afférentes. Réunie à La Haye, chaque province y est représentée par des députés de ses propres états provinciaux.

GRAND PENSIONNAIRE

Homme de loi et juriste, le pensionnaire d'une province est le secrétaire politique des états provinciaux, en charge de l'ordre du jour et de l'enregistrement des décisions. Le pensionnaire de Hollande

reçoit le titre de grand pensionnaire. Homme politique le plus puissant du pays, il exerce aussi une fonction diplomatique.

LUMIÈRES RADICALES

Concept historiographique popularisé par Margaret Jacob dans les années 1980 et repris depuis les années 2000 par l'historien Jonathan Israel pour qualifier les premières manifestations des Lumières dans les années 1680-1720, dont l'œuvre de Spinoza constituerait, par sa critique radicale de la religion et sa défense du républicanisme, la matrice théorique.

MILICE

Groupe local de citoyens armés, chargé de la protection de la ville, du maintien de l'ordre et de la lutte contre les incendies. Les milices urbaines jouent un rôle fondamental pendant la révolte des Pays-Bas.

ORANGISME

Mouvement favorable au renforcement de l'exécutif au sein des institutions républicaines, incarné par la fonction de stathouder que la famille des Orange-Nassau monopolise depuis le rôle de Guillaume I^{er} d'Orange dans la libération contre l'Espagne.

POLDER

Terme d'origine néerlandaise qui désigne une étendue de terre gagnée sur l'eau au moyen d'infrastructures spécifiques (digues, fossés, canaux, écluses). Pratiquée aux Pays-Bas depuis le xii^e siècle, la poldérisation connaît son âge d'or au xvii^e siècle avec la mise au point d'une technique d'assèchement à l'aide de moulins à vent montés en chaîne, permettant la



SIÈCLE D'OR

Héritier du motif de l'âge d'or antique, très populaire parmi les peintres et poètes néerlandais du XVI^e siècle, le terme de Siècle d'or est forgé dès le XVII^e pour désigner la période de prospérité économique et commerciale que connaissent les Provinces-Unies à compter de la fin du XVI^e. Abondamment repris par l'historiographie, la littérature et les arts, mais aujourd'hui contesté par certains, ce motif sert de mythe fondateur justifiant la naissance d'une nation indépendante en lutte contre l'Espagne. Ci-dessus : *Comme les vieux chantent les enfants piaillent*, peinture de Jan Steen, vers 1665 (La Haye, Mauritshuis).

conquête de vastes étendues lacustres pour l'agriculture.

« PROVINCES-UNIES »

Le nom officiel des Pays-Bas depuis l'union d'Utrecht (1579) jusqu'à la République batave (1795) était « République des Sept Pays-Bas Unis », ce qu'on traduit en français par la République des (Sept) Provinces-Unies. A partir de la scission entre le Nord et le Sud, « Pays-Bas » évoque soit les Pays-Bas espagnols au sud, soit l'ensemble des Pays-Bas septentrionaux et méridionaux. Pour désigner

les Pays-Bas du Nord, on dit « la République » ou « les Provinces-Unies ». Dans le langage courant à l'étranger, et parfois même aux Pays-Bas, on parle cependant de « la Hollande » (la province dominante) comme *pars pro toto*, ce qui, évidemment, peut induire en erreur.

RAMPJAAR

« Année du désastre » : c'est le terme employé par les historiens néerlandais pour désigner l'année 1672, qui vit l'invasion des Provinces-Unies par la France, la mort du grand pensionnaire Jan de

Witt et la prise de pouvoir de Guillaume III d'Orange.

RÉGENTS

Magistrats des villes et provinces de la République, formant une oligarchie marchande et urbaine restreinte qui fait contrepois au pouvoir du stathouder.

STATHOUDER

Le stathouderat est une fonction provinciale héritée de l'époque bourguignonne, à laquelle sont attachées des prérogatives civiles (convocation des états, nomination de magistrats)

et militaires (capitaine général). Si le stathouder n'a pas à proprement parler d'attributions souveraines, la concentration de plusieurs stathouderats, dont ceux de Hollande et de Zélande, et l'exercice autoritaire de certains membres de la famille d'Orange-Nassau contribuent à en faire un véritable « *vice-roi sans roi* » (Huizinga), traité en souverain par les monarques étrangers et conspué comme tel par les républicains.

TOLÉRANCE

Les Provinces-Unies appliquent en théorie le principe de tolérance depuis l'union d'Utrecht de 1579, dont l'article 13 prévoit que chaque individu doit rester « *libre dans sa religion* ». Au fil du temps, cette tolérance religieuse a été érigée en valeur essentielle de la nation néerlandaise, sous le terme de *verdraagzaamheid*. A rebours de cette vision essentialiste, les historiens nuancent cet exceptionnalisme néerlandais, mettant en avant la prééminence incontestée de l'Église calviniste dans l'espace public et les nombreux débats dont le principe de tolérance fit l'objet à l'époque.

VOC

Créée en 1602, la Compagnie des Indes orientales est le symbole de la prospérité marchande des Provinces-Unies au Siècle d'or. Elle prend la forme d'une société par actions dont le capital est réparti entre toutes les provinces et administré par 17 gouverneurs. Chargée d'étendre l'influence néerlandaise en Extrême-Orient par la négociation ou par la guerre, son action est complétée à partir de 1621 par celle de la WIC pour les Amériques.



BOURSE Place centrale entourée d'une galerie couverte, la Bourse d'Amsterdam, bâtie entre 1608 et 1613, est l'une des plus anciennes du monde. Les négociants de marchandises, de titres financiers ou de lettres de change y contractent des assurances ou affrètent des navires. Mais la prospérité a ses exclus, comme en témoigne la figure du mendiant, à gauche (Emmanuel de Witte, 1653).

Siècle d'or aux Pays-Bas

En quelques années, la jeune République des Provinces-Unies où allait vivre Spinoza est devenue l'une des premières puissances du monde et l'un des centres intellectuels et artistiques les plus florissants. Aux yeux des contemporains eux-mêmes ce fut un véritable âge d'or.

Par **JOËL CORNETTE**

Dans l'Europe du Grand Siècle, les Provinces-Unies sont marquées du sceau de la singularité et de l'étrangeté : tous les observateurs et les visiteurs témoignent de leur étonnement devant la métamorphose d'un territoire à l'origine hostile, fait d'eau, de marais et de landes, peuplé d'hommes et de femmes pour le moins rustiques : « *Les vieux Hollandais, écrit Jean-Nicolas de Parival en 1651, étaient autrefois méprisés de leurs voisins, à cause de leurs mœurs grossières, de la simplicité de leurs habits et de leur nourriture* » (*Les Délices de la Hollande*).

Or, en un étonnant « miracle » (ce mot revient souvent sous la plume des contemporains), l'espace terrestre et maritime a été domestiqué, poldérisé, endigué, « apprivoisé » (entre 1590 et 1640, 80 000 hectares furent conquis sur les eaux), et mis au service d'un essor économique sans précédent, fondé principalement sur l'expansion maritime et commerciale. C'est là une première singularité quand on sait que, partout ailleurs en Europe, la terre est alors le fondement de la fortune et de la reconnaissance sociale.

Qui plus est, cette vocation maritime a fait naître des profits d'une telle ampleur qu'ils contrastent avec le marasme des économies voisines : toute la politique de Colbert et de Louis XIV sera de faire barrage, y compris par la guerre – en 1672 –, à la puissance agressive de la Hollande, cette « république de

marchands de fromages », suivant un mot attribué au Roi-Soleil. Cette année-là, alors que les troupes françaises multipliaient les victoires, on entendit dans les temples des « sermons de châtiment » (*strafpredikaties*) expliquant les désastres de la guerre comme la juste punition infligée à ceux qui avaient osé s'abandonner aux délices coupables de l'accumulation des richesses et aux perversions morales qui les accompagnaient.

Comment expliquer une telle métamorphose ? Cette insolente réussite repose sur quatre piliers, qui constituent les assises de la puissance des sept Provinces-Unies, tout particulièrement de la Hollande.

UNE JEUNE NATION

Le premier pilier est celui de la jeunesse d'une nation, forgée autant que soudée au fer et au feu d'une guerre et d'une lutte de quatre-vingts ans (1566-1648) contre la plus grande puissance du temps : la monarchie de Philippe II. La plupart des habitants ne supportaient plus

la tutelle espagnole (les garnisons dans les villes, les impôts, la menace d'une introduction de l'Inquisition...) alors que le protestantisme ne cessait de se développer. Il y eut d'abord, en 1566, la « révolte des gueux » (des gentilshommes venus présenter une pétition contre l'Inquisition à la gouvernante des Pays-Bas), accompagnée d'une vague de violence iconoclaste, suivie d'une répression féroce menée par le duc d'Albe : « *Il vaut infiniment mieux conserver par la guerre pour Dieu et pour le roi un royaume appauvri et même* >>>

L'AUTEUR

Professeur émérite à l'université Paris-VIII (Vincennes-Saint-Denis),

Joël Cornette a notamment publié *Absolutisme et Lumières, 1652-1783* (Hachette Éducation, éd. revue et augmentée, 2016).

Quatre-vingts ans pour se libérer des Espagnols



DATES CLÉS

Années 1560

Guillaume d'Orange tente de faire comprendre à Philippe II les nécessités économiques, morales et politiques d'une stratégie religieuse de modération envers les protestants. Réponse du roi d'Espagne : « *Je ne veux à aucun prix régner sur des hérétiques.* »

1566

« Révolte des gueux » et vague de violence iconoclaste. C'est le début d'une guerre de quatre-vingts ans pour se libérer des Espagnols.

1572

Les « gueux de mer » débarquent à Brielle : relance de la résistance contre les Espagnols.

1579

Les provinces du Sud concluent l'union d'Arras, à laquelle les provinces du Nord répliquent par l'union d'Utrecht.

1581

Les Provinces-Unies du Nord proclament leur indépendance et poursuivent leur résistance armée.

1584

Assassinat de Guillaume d'Orange par Balthazar Gérard.

1605-1606

Maurice de Nassau fait construire une barrière continue de fortins et de talus de terre le long des grands fleuves, faisant des Provinces-Unies une véritable forteresse.

1609

Conclusion d'une trêve de douze ans entre les Provinces-Unies et l'Espagne : la monarchie espagnole reconnaît *de facto* l'indépendance des Provinces-Unies.

1621

Le prince Maurice de Nassau refuse toute proposition de paix de la part de l'Espagne. Reprise de la guerre.

1648

Signature des traités de Westphalie entre l'Espagne et les Provinces-Unies : reconnaissance internationale de leur indépendance.

>>> ruiné que, sans la guerre, l'avoir entier pour le démon et les hérétiques, ses sectateurs. »

La révolte, dont le chef était Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fut relancée en 1572 par les « gueux de mer » (ceux qui avaient fui la répression et s'étaient réfugiés notamment en Angleterre). Le conflit aboutit, avec l'union d'Arras, en 1579, à laquelle répondit l'union d'Utrecht, à la sécession des Pays-Bas en deux groupes de provinces, catholiques et espagnoles au sud, protestantes et indépendantes au nord : les sept « Provinces-Unies » proclamèrent leur indépendance en 1581. Elles furent militairement défendues par la famille des Nassau, ainsi Maurice de Nassau, qui réorganisa l'armée et protégea les sept provinces par un dense réseau de défense et de places fortes : les Provinces-Unies se constituent comme une île fortifiée.

Après une trêve de douze ans (1609-1621), et la reprise des combats, il fallut attendre les traités de Westphalie, en 1648, pour voir reconnaître, internationalement, l'indépendance de la jeune république. Nées de cette partition des Pays-Bas entre les provinces du Sud, restées catholiques sous la domination du roi d'Espagne, et celles du Nord, plus favorables à la Réforme calviniste et à la défense de leurs privilèges traditionnels hérités du « Cercle de Bourgogne »¹, les Provinces-Unies offrent l'exemple presque unique en Europe de la libération d'un peuple, un peuple nombreux (près de 2 millions sur l'un des territoires les plus densément peuplés d'Europe, notamment en Hollande et Zélande) contre un souverain considéré comme étranger et donc illégitime.

Ainsi que l'écrit Guez de Balzac dans son *Discours politique sur l'État des Provinces-Unies des Pays-Bas*

DANS LE TEXTE

« Tant de bourgs sur si peu d'espace »

« Voyez les mœurs de la vie quotidienne, il n'est point de race plus ouverte à l'humanité et à la bonté, ni moins encline au dérèglement ou à la férocité. C'est une nature franche, sans perfidie ni fourberie, et qui n'est sujette à aucun vice rédhibitoire, si ce n'est un léger penchant pour les plaisirs, en particulier pour les festins. La raison en est, je crois, que l'on cède volontiers à la jouissance devant telle profusion de biens, dus en partie à la facilité des importations et en partie à la fécondité naturelle de la région [...] entrecoupée qu'elle est par ses voies navigables qui regorgent de poissons, et qui abonde en riche pâturage [...]. Ils disent qu'il n'est d'autre pays qui compte tant de bourgs sur si peu d'espace. »

Érasme, *Les Adages*, 1508.

(1638), « un peuple est libre pourvu qu'il ne veuille plus servir ». Et il ajoute que les « Provinces des Pays-Bas », « qui ont échappé des mains du roi d'Espagne pour les avoir voulu trop serrer, font une belle leçon à tous les souverains de ce qu'ils doivent envers leurs peuples et donnent un exemple mémorable à tous les peuples de ce qu'ils peuvent contre leurs souverains ».

Cette libération est allée de pair avec la construction d'une république décentralisée, oligarchique, >>>

NOTE

1. Constitué en 1512, le Cercle de Bourgogne se compose principalement des États bourguignons, à l'ouest du Saint-Empire, que rejoignent les Pays-Bas en 1548. Le Cercle était quasiment indépendant.



MAURICE DE NASSAU Promoteur de la « révolution militaire » qui marqua l'Europe du XVII^e siècle, le prince de Nassau, ici représenté au premier plan avec ses deux frères, fut l'artisan de la défense des Provinces-Unies face à l'Espagne (Adriaen Pietersz Van de Venne, 1625).



CÉRÉMONIAL Le navire de guerre d'un dignitaire inconnu (au centre) quitte le port de Middelburg, en Zélande, tiré par quatre chevaux de trait. Le bateau du stathouder Maurice de Nassau (visible page 5) le salue par un coup de canon (peinture de Van de Venne, détail, 1615).

À SAVOIR

La liberté de conscience, fondement de la République

L'article 13 de l'union d'Utrecht de janvier 1579 est au fondement de la politique confessionnelle de la République des Provinces-Unies. Il y affirme le principe de liberté de conscience : chacun doit « *demeurer libre dans sa religion* » et la persécution « *pour cause de religion* » est interdite.

>>> matérialisée par une série d'assemblées, états provinciaux et états généraux qui se réunissent périodiquement, détenteurs de la puissance publique incarnée par un pensionnaire, sorte de secrétaire d'exécution permanent. Aux états généraux, qui se tiennent habituellement à La Haye, siègent les représentants que chaque province a délégués : une vingtaine en tout, mais avec seulement une voix par province.

Chaque province est souveraine, chacune est dirigée par un stathouder (un gouverneur) et par une assemblée. L'ensemble des Provinces-Unies a également des états généraux et un stathouder général ; une fonction traditionnellement exercée par la famille d'Orange-Nassau, qui avait été à la tête de la lutte contre l'Espagne. C'est là aussi une singularité forte en comparaison des monarchies qui, au même moment, se concentrent et

tendent à restreindre, voire à supprimer, toute autonomie et représentation régionale ou locale : voyez, en France, la politique de Louis XIII et de Louis XIV contre les états provinciaux.

TOLÉRANCE ET CAPITALISME

Le second pilier de la puissance est celui du pluralisme religieux, marqué, notamment, par la cohabitation de toutes les nuances de la Réforme : luthériens, calvinistes, mais aussi anabaptistes, arminiens, collégiants, mennonites (cf. p. 54). C'est là aussi une originalité singulière, que la plupart des États européens se construisent alors à partir d'une unité religieuse agressive et intolérante (« *un roi, une foi, une loi* »). Ce régime religieux original trouve son origine dans l'acte de fondation des Provinces-Unies : l'union d'Utrecht (23 janvier 1579), qui reconnut à tous le droit de la liberté de conscience. Une liberté religieuse qui ne va cependant pas sans heurts, comme l'illustrent les querelles qui déchirèrent les Églises autour des questions de la prédestination et de la grâce.

Le troisième pilier est celui d'une nation fondée sur un équilibre politique et social assuré par l'alliance de deux forces complémentaires. Tout d'abord, la grande bourgeoisie, déjà capitaliste, dont la puissance et la fierté proviennent du grand commerce sur toutes les mers du monde. Au centre de l'univers néerlandais, écrit Simon Schama dans *L'Embaras de richesses*, se trouvait le *burgher*, qui n'était pas exactement un

« bourgeois », mais d'abord un citoyen et ensuite un *homo œconomicus*. Ces *burghers* ont contracté une nécessaire alliance avec une aristocratie militaire en déclin, mais indispensable à la défense des nouvelles frontières, pour faire barrage à un océan de monarchies le plus souvent hostiles : pendant les dernières décennies du XVI^e siècle, toutes les villes sont entourées de remparts « à l'italienne » (murailles moins hautes, en étoile et plus épaisses) interdisant aux canons de faire des brèches comme dans les villes médiévales. Toute prise de ville suppose désormais des sièges longs et coûteux.

UN LABORATOIRE INTELLECTUEL

Le quatrième pilier est un « laboratoire intellectuel » qui jouit d'une renommée notoire en Europe. Cet « air » singulier qu'on respire à Amsterdam et dans bien d'autres villes des Provinces-Unies est un air de liberté et de créativité, à l'exemple de l'université de Leyde, fondée en 1575. On y enseigne la chimie, la physique, la médecine surtout : un des premiers théâtres anatomiques d'Europe fut celui de Leyde (1593), comportant notamment des expositions permanentes de squelettes : Rembrandt s'y est souvent rendu (il a peint deux *Leçons d'anatomie*, en 1632 et en 1656) ainsi que Descartes, qui assista à plusieurs dissections. Et puis il y a l'imprimerie, hollandaise en particulier, qui participe activement à la diffusion des idées nouvelles, au point que les savants de toute l'Europe y envoient leurs manuscrits pour se faire publier (cf. p. 48).

La Hollande est également aux avant-postes de la grande révolution que constitue l'écriture du >>>

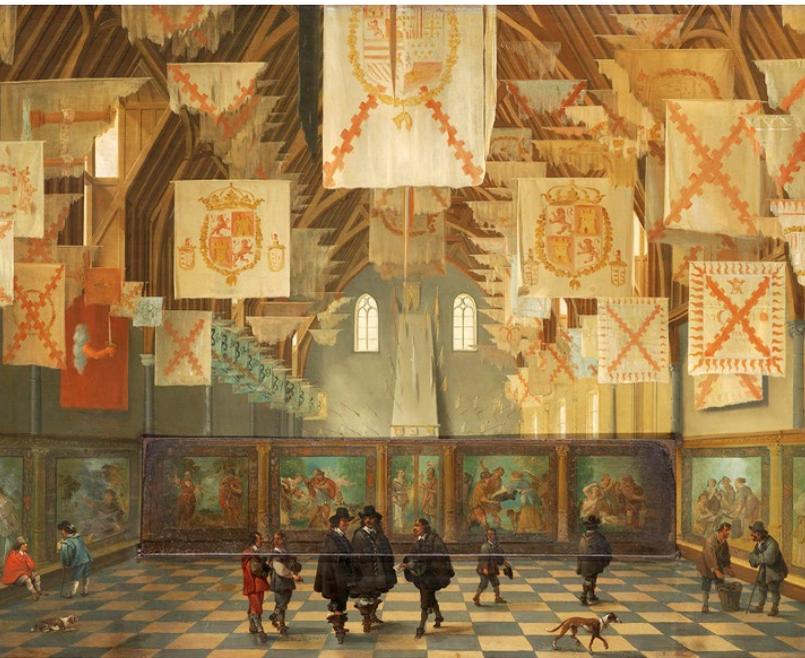


POLDER Entre 1590 et 1640, 80 000 hectares ont été gagnés sur la mer grâce au travail intensif des paysans. Les Provinces-Unies furent à la pointe d'une révolution agricole associant élevage et culture à haute valeur ajoutée comme le lin ou la tulipe (*Le Polder Het Grootslag*, vers 1595).



Une exception européenne

L'émancipation des Provinces-Unies provoque l'afflux de riches bourgeois flamands fuyant les Pays-Bas méridionaux. Tandis qu'en un siècle la population est multipliée par 5, atteignant 2 millions, le nombre des villes de plus de 10 000 habitants est doublé. En 1675, les Provinces-Unies connaissent un taux record d'urbanisation de 45 %, allant jusqu'à 65 % pour la seule province de Hollande. Sa capitale, Amsterdam, est d'ailleurs la troisième ville la plus peuplée d'Europe. Si la puissance des Provinces-Unies repose sur cet essor démographique, elle est aussi tributaire de la maîtrise de la poldérisation, rendue de plus en plus nécessaire par la pression démographique. Ces techniques d'assèchement s'appuient sur un savoir-faire hydraulique hérité de l'époque médiévale, l'utilisation accrue de moulins et de digues. C'est ainsi que des milliers d'hectares de terre sont poldérisés.



UNION Sur cette représentation des états généraux de 1651, les drapeaux des villes, des provinces, et les tableaux des victoires contre l'Espagne affichent la liberté et l'égalité des sept provinces « unies ».

>>> monde en langage mathématique – la révolution scientifique, ce processus inscrit dans la longue durée et qui ne concerne encore qu'une minorité de savants et de lettrés. L'optique et la fabrication des instruments de mesure (lunettes ou microscopes) sont l'une des spécialités hollandaises : Spinoza fit partie de la corporation des tailleurs de lentilles, comme si le « mieux voir » philosophique était indissociable du mieux voir matériel. Le physicien Huygens lui commanda des

verres optiques pour ses télescopes. Cette alchimie de la pluralité des sectes, des idées, des « nations marchandes » qui se côtoient quotidiennement, en particulier à Amsterdam où l'on entend presque toutes les langues du monde, fait de la Hollande un creuset largement ouvert aux idées neuves : en 1641, une traduction du Coran y est publiée.

« LE GRAND LIVRE DU MONDE »

L'itinéraire géographique et intellectuel de Descartes se révèle très éclairant. Désirant feuilleter « le grand livre du monde », il fit deux séjours en Hollande. En 1631, il écrivit à Guez de Balzac cette fameuse lettre dans laquelle il ne tarit pas d'éloges pour Amsterdam : on peut tout y acheter, on y est libre, on y est en sécurité. « *Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté si entière, où l'on puisse dormir avec moins d'inquiétude, où il y ait toujours des armées sur pied exprès pour nous garder, où les empoisonnements, les trahisons, les calomnies soient moins connus et où il soit demeuré plus de reste de l'innocence de nos aïeux ?* »

Il confie aussi que, dans cette grande ville « où je suis, n'y ayant aucun homme, excepté moi, qui n'exerce la marchandise, chacun y est tellement attentif à son profit que j'y pourrais demeurer toute ma vie sans être jamais vu de personne ». Et il ajoute qu'il va se promener tous les jours « parmi la confusion d'un grand peuple avec autant de liberté et de repos que vous sauriez faire dans vos allées ».

Est-ce un hasard si Spinoza, né dans une famille de marchands juifs venus du Portugal, a pu ici, précisément, vivre, écrire et penser ? N'est-ce pas cet « air » singulier qu'on respire à Amsterdam, à Leyde et dans bien d'autres villes de la Hollande qui lui a permis cette percée dans la pensée qui ouvre la voie à la république et à la démocratie ? Une déclaration de guerre au vieil ordre du monde... ■

La seconde patrie de Descartes

En 1618, après ses années de collège chez les Jésuites à La Flèche et des études de droit à l'université de Poitiers, Descartes alla servir, comme nombre de jeunes aristocrates français, sous les ordres du prince Maurice de Nassau. Lors de son séjour à Breda, il fit la connaissance du naturaliste Isaac Beeckman, une rencontre qui donna naissance à une solide amitié fondée sur une commune passion pour la science.

Vers la fin de 1628, dix ans après son premier passage, mal à l'aise à Paris, Descartes se fixa de nouveau en Hollande où il séjourna presque sans discontinuité jusqu'en 1649. Il fit la connaissance de savants renommés et entretenit une abondante correspondance centrée sur des



problèmes scientifiques et philosophiques. C'est là qu'il conçut l'essentiel de ses œuvres majeures : *Le Monde* en 1633 – qu'il ne publia pas en raison de la condamnation de Galilée –, le *Discours de la méthode* en 1637, les *Méditations métaphysiques* en 1641, les *Principes de la philosophie* en 1644.

L'université d'Utrecht fut la première à enseigner les idées du philosophe. Mais nombre de lettrés et de théologiens estimèrent que la « méthode » de Descartes, fondée sur le doute systématique, ébranlait les convictions religieuses. Le cartésianisme fut interdit

à l'université d'Utrecht dès 1643. Lassé de toutes ces polémiques, Descartes finit par rejoindre la cour de Christine de Suède, où il mourut en 1650.

J. C.



1940 LES PARISIENS DANS L'EXODE

EXPOSITION
27 FÉVRIER – 30 AOÛT



musée de la **Libération de Paris**
musée du **général Leclerc**
musée **Jean Moulin**

museeliberation-leclerc-moulin.paris.fr
#ExpoParisiensExode
4 avenue du colonel Henri Rol-Tanguy
75014 Paris



L. Comment on devient Spinoza

Né dans une famille d'origine marrane réfugiée à Amsterdam, le jeune Spinoza était destiné à reprendre le commerce de son père. Mais son exclusion de la communauté juive lui ouvre un tout autre chemin.

Le bureau de Spinoza à Rijnsburg, près de Leyde, où il réside à partir de 1661.







Les quatre naissances de Spinoza

Le petit Bento est né le 24 novembre 1632 dans le quartier juif d'Amsterdam au sein d'une famille de commerçants. Le début d'une aventure de plusieurs siècles qui ne se comprend pas sans le bouillonnement de cultures d'une des plus grandes villes du monde.

Par **MAXIME ROVERE**

Spinoza est une figure qui a tellement changé au long des siècles qu'il est presque impossible de le présenter de manière objective ou neutre. Mieux vaut considérer d'emblée la variété des facettes qui ont construit le personnage dès les premiers moments de sa vie. Tel que nous le connaissons, on pourrait dire qu'il est né quatre fois. Spinoza est le nom d'un homme de lettres néerlandais du xvii^e siècle. Mais il est aussi celui d'un philosophe allemand du xviii^e siècle et d'un penseur français du xx^e siècle. Aujourd'hui, il s'affirme comme l'une des jeunes figures les plus prometteuses du rationalisme au xxi^e siècle.

LA GENÈSE D'UN PHILOSOPHE

L'histoire de ces histoires débute le 24 novembre 1632, lorsque le petit Bento naît dans une famille de Juifs portugais d'Amsterdam. Le multiculturalisme de l'une des plus grandes villes du monde se reflète au cœur de la maisonnée, où l'on parle français, espagnol ou portugais selon les circonstances.

Le père du futur philosophe, Michael, a grandi en France, à Nantes ; il appartient aux quelques dizaines de familles de Juifs francophones présentes à Amsterdam

– ses trois épouses successives ne parlent pas un mot de néerlandais. Bien que Michael ait des responsabilités dans les institutions de la communauté, le spectre des croyances parmi les Juifs est si vaste qu'il est impossible de déterminer le contenu de leurs convictions religieuses.

Dans ce bouillonnement de cultures, Bento est formé aux fins de participer à la petite entreprise de son père, qui importe de la péninsule Ibérique des fruits secs et de l'alcool. Jusqu'à 15 ans, il suit les cours de l'excellente école de la communauté juive, et fréquente la Bourse, les marchands et leurs clients. Comme l'hébreu et la critique biblique l'intéressent, Bento participe également, au moins jusqu'à cet âge, au cercle de lecture (*yeshiva*) de l'un des rabbins de la communauté : le Vénitien Saul Levi Morteira.

A cette époque, les débats religieux, notamment sur le statut des textes sacrés ou des châtiments après la mort, sont tellement virulents que les rabbins Morteira et Menasseh ben Israël s'insultent publiquement l'un l'autre. Ils sont plusieurs fois privés de solde et de sermons par les dirigeants laïques de la communauté (réunis dans un conseil nommé *mahamad*), et même menacés d'exclusion. Cela enflamme la colère des deux religieux, qui supportent mal l'autorité des laïcs.

L'AUTEUR

Philosophe spécialiste de Spinoza, **Maxime Rovere** a notamment publié *Le Clan Spinoza* (Flammarion, 2017). Il a édité et traduit sa *Correspondance* (Garnier Flammarion, 2010).



MÉTAMORPHOSES Spinoza peint sur un escalier à Haïfa, en Israël. Page de gauche : en statue d'argile par Eugène Lacomblé, vers 1860-1880. Le philosophe subversif du XVII^e siècle n'a cessé de se réincarner au fil des siècles.

Lorsque son père meurt en 1654, le jeune Spinoza doit affronter plusieurs avanies : d'abord, lui et son cadet Gabriel (ils ont aussi deux sœurs) héritent de dettes importantes ; de plus, leurs cargaisons sont victimes de naufrages et de la piraterie anglaise ; enfin, les efforts de Bento pour se faire payer de ses clients lui valent de subir des violences physiques.

Dans ces conditions, trois interprétations bifurquent quant à l'événement le plus célèbre de la vie de Spinoza : son bannissement (*herem*) le 27 juillet 1656, à l'âge de 23 ans, de la communauté juive d'Amsterdam (cf. p. 30). La première, qui a longtemps prévalu, avait pour fonction de dénigrer la communauté juive ou les institutions religieuses, et soutenait que Spinoza avait été violemment exclu par les rabbins en raison de ses idées sur l'inexistence de Dieu et de la vie après la mort (Steven Nadler).

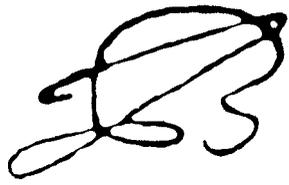
La deuxième admet qu'au XVII^e siècle les idées ne posent pas problème en elles-mêmes, mais seulement quand elles sont publiées et causent des troubles. Or, le jeune homme aurait provoqué les dirigeants de la communauté par son comportement et ses déclarations. C'est parce qu'il aurait volontairement créé du désordre qu'il aurait écopé d'un bannissement (c'est la thèse de Jonathan Israel). Enfin, d'après une troisième interprétation issue de mes propres recherches, cet épisode raconte plusieurs conflits à la fois et >>>

À SAVOIR

Baruch ou Bento ?

Au XVII^e siècle, les noms et les prénoms n'ont pas d'orthographe fixe. Le philosophe lui-même signe Spinoza, d'Espinosa, de Spinoza et même parfois Despinoza, sans que ces variations se soucient de logique. Assurément, il en était de même pour son prénom, mais la postérité en a décidé autrement : Bento, la forme utilisée par Spinoza et par sa famille, a été tout simplement effacée de l'historiographie, au profit de Baruch, sa forme judaïsée. Elle a en effet mis d'accord les antisémites, qui souhaitaient ainsi dénoncer l'athée juif, et les philosémites ou autres libres-penseurs qui découvraient en lui le prolongement d'une tradition juive (et qui souhaitaient défier leurs adversaires). C'est donc la convergence de ses détracteurs et de ses admirateurs qui a imposé le prénom Baruch qu'on n'employait probablement, pendant la vie de Spinoza, que dans les documents officiels. Si l'on veut désigner le personnage de la manière dont ses proches l'appelaient, il faut donc revenir à Bento.

SES DATES



Spinoza

1632, 24 novembre

Naissance à Amsterdam de Bento de Spinoza, ou d'Espinoza, ou Despinoza. Les noms propres n'ont pas d'orthographe fixe et sont transcrits selon les circonstances.

1639

Spinoza étudie à l'école de la communauté juive portugaise, où il apprend l'hébreu.

1654

Son père Michael meurt. Il reprend le commerce paternel avec son frère Gabriel.

1656, 27 juillet

Spinoza est banni de la communauté juive d'Amsterdam. Il doit renoncer au commerce et déménager hors du quartier juif. Il continuera de fréquenter des Juifs tout au long de sa vie. A une date inconnue (entre 1654 et 1656), il s'inscrit à l'école de Van den Enden, où il apprend le latin.

1661

Il s'installe à Rijnsburg, non loin de Leyde. Il pratique la taille de lentilles optiques.

1662

Il finit le *Court Traité*, dont des copies circulent parmi ses amis, et commence à rédiger sa *Philosophie* (qui deviendra l'*Éthique*).

1663

Il s'installe à Voorburg, chez le peintre Daniel Tydeman.

1665

Publication anonyme de ses écrits politiques. Première attaque civile contre Spinoza. Les calvinistes orthodoxes de Voorburg se plaignent de l'influence d'« un certain A[mstellodamois] Spinoza, né de parents juifs, dont on dit qu'il est athée et qu'il raille toutes les religions, et donc un élément dommageable à cette République ».

1667

Mort de Simon De Vries, qui lègue une rente annuelle à Spinoza. Délivré de la nécessité de gagner sa vie, le philosophe se consacrera entièrement à ses livres. Entre 1669 et 1671, il s'installe à La Haye.



SOURCE Sa biographie reste lacunaire. On la connaît surtout grâce à la préface de ses *Œuvres posthumes*, écrite juste après sa mort en 1677 par ses plus proches amis.

1670

Publication du *Traité théologico-politique* en latin et sans nom d'auteur. Les éditions ultérieures, comme celle de 1677, maintiendront cette date pour tromper la censure, faisant passer le texte pour d'anciennes copies.

1673

Alors que l'occupation française fait régner la terreur parmi les Néerlandais, Spinoza séjourne dans le camp du prince de Condé à Utrecht, avec d'autres intellectuels progressistes (Velthuysen, Boxel, Graevius). Pourquoi ? Mystère.

1675

Il envisage de publier l'*Éthique* mais y renonce pour éviter les représailles.

1676, novembre

Leibniz passe plusieurs jours dans la maison de Spinoza. Il confessera plus tard : « Je commençais à pencher du côté des spinozistes. »

1677, 21 février

Mort de Spinoza à La Haye.

1678, janvier

Mise en circulation simultanée par l'éditeur Jan Rieuwerts de ses *Œuvres posthumes* en latin (*Opera posthuma*) et en néerlandais, les *Nagelate schriften* de « B. d. S. ».

1696

Pierre Bayle, dans son *Dictionnaire historique et critique*, rédige un long article sur celui dont il regrette l'athéisme mais loue la vie vertueuse.

1785-1815

« Querelle du panthéisme » en Allemagne. Hegel reforme l'épisode en imposant Spinoza dans le panthéon philosophique allemand : « Spinoza est le moment crucial de la philosophie moderne : ou bien le spinozisme, ou il n'y aura pas de philosophie. »

1896

Publication par l'érudit K. O. Meinsma de *Spinoza en zijn Kring* (*Spinoza et son Cercle*), qui conteste l'image du penseur solitaire et met en valeur la riche vie intellectuelle des Provinces-Unies.

1967-1969

Louis Althusser constitue à Normale sup un « groupe Spinoza », qui fait entrer l'auteur dans le canon universitaire français. Publication simultanée des livres de Gilles Deleuze *Spinoza et le problème de l'expression* et d'Alexandre Matheron *Individu et communauté chez Spinoza*, suivie par beaucoup d'autres.

2014-2017

Plusieurs publications dans différentes langues (*The Dutch Legacy* chez Brill, *Le Clan Spinoza* chez Flammarion, *Il carteggio Van Gent-Tschirnhaus* chez EUM) restituent « l'œuvre de Spinoza » à l'action d'un groupe d'amis plus qu'à un seul individu.

2020-2021

De nouvelles éditions et traductions de l'*Éthique* sont annoncées en français.

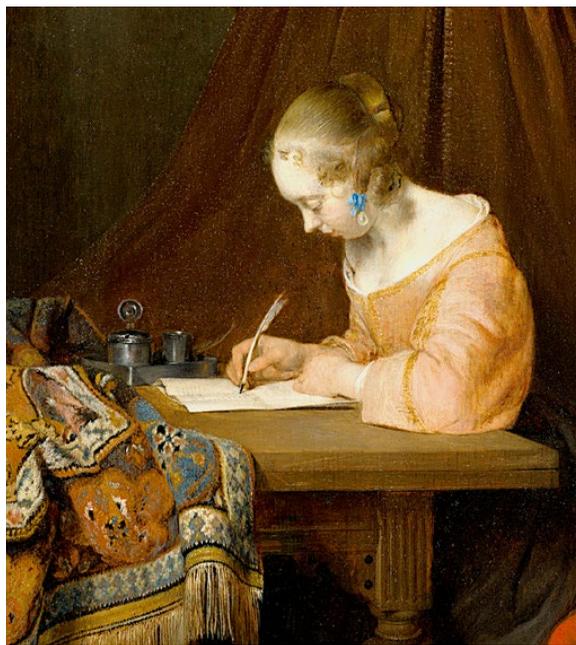
>>> appartient autant à l'histoire du rabbin Morteira qu'à celle de Spinoza. En effet, le jeune homme a pris l'initiative de résoudre ses difficultés financières en se faisant déclarer mineur par la loi hollandaise et être ainsi libéré des dettes de son père, en contradiction directe avec la Loi juive. Le rabbin Morteira (chahuté de toutes parts) a saisi l'occasion d'un *herem*, dont les fondements sont légaux et économiques, pour diffuser un texte d'une rare violence. Ce texte, rédigé en 1618 à partir de malédictions du Deutéronome par le propre maître de Morteira, Léon de Modène, à l'attention d'un autre hérétique, Uriel da Costa, a deux fonctions : il fait prévaloir les motifs théologiques dans le bannissement de Spinoza, et il contribue par là à affirmer l'autorité du grand rabbin sur la communauté d'Amsterdam.

Quoi qu'il en soit, le *herem* de Spinoza a un effet très positif pour lui : il résout tous ses problèmes d'un coup. Prononcée sans espoir de retour, cette mesure le libère des dettes paternelles, lui interdit le commerce, et l'affranchit de toute tutelle théologique. Il peut se livrer corps et âme aux activités des deux cercles d'amis qu'il fréquente sans doute depuis plusieurs années. Le premier rassemble des hommes de lettres très instruits, tels que Franciscus Van den Enden, directeur d'école qui enseigne le latin, Lodewijk Meyer et Johannes Bouwmeester, médecins et dramaturges, Dirck Kerckrinck, chimiste et anatomiste, et bien d'autres. Spinoza participe à la fois aux pièces de théâtre mises en scène par Van den Enden, qui font partie de son programme pédagogique, et aux recherches de cette « République des lettres » dont les travaux brassent tous les aspects de la « philosophie naturelle » : il s'intéresse aussi bien à la physique qu'à la chimie (il étudie notamment le salpêtre), à l'optique qu'à la médecine (il découpe des crânes avec le Danois Nicolas Sténon), à la linguistique qu'à l'histoire.

>>>



ÉTUDES Après son départ d'Amsterdam, Spinoza s'installe, à 29 ans, à Rijnsburg, tout près de Leyde où se trouve la plus importante université du pays (ci-dessus, l'entrée de l'université). Il y fréquente des libres-penseurs, des chrétiens libéraux, et rédige ses premiers textes philosophiques.



FEMME Entouré d'amis, Spinoza n'a pas vécu en ascète. Mais on ne sait rien de ses amours avec les femmes (*Femme écrivant une lettre*, Gerard Ter Borch, 1655).

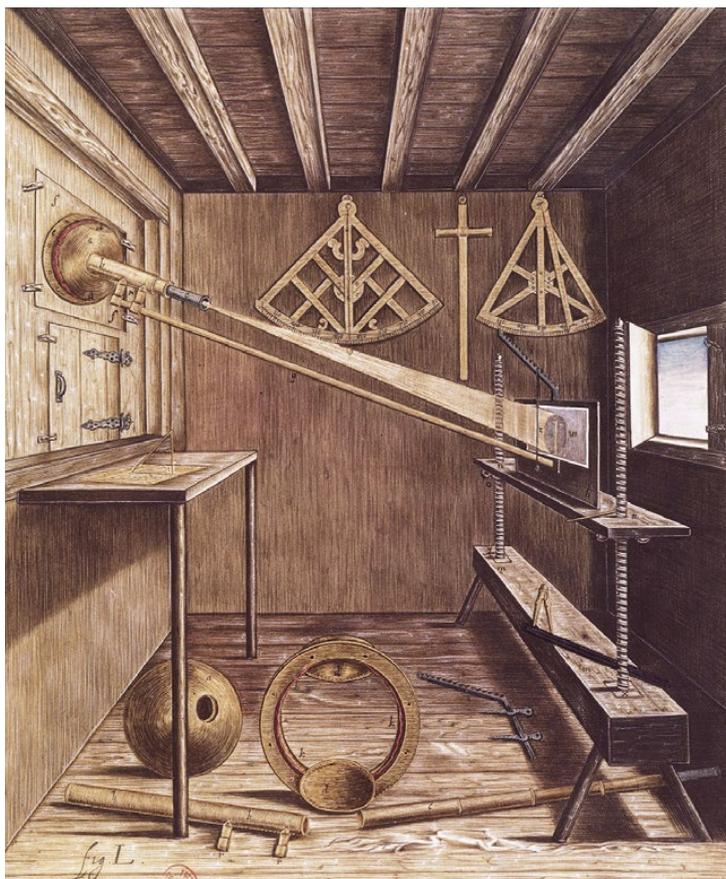
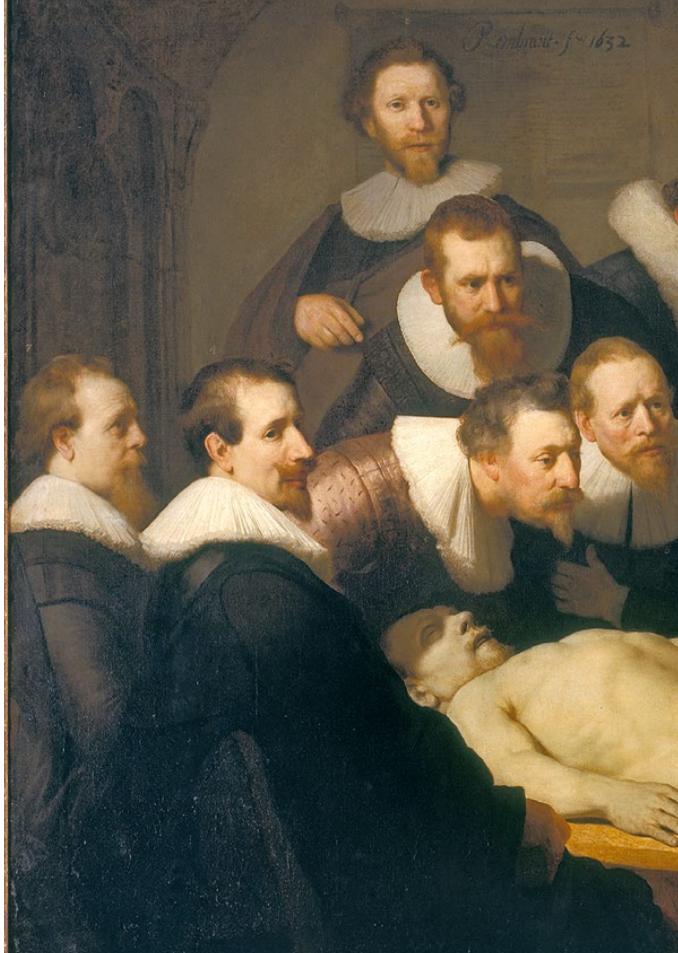
À SAVOIR

Un amour de jeunesse ?

L'histoire officielle du spinozisme a laissé dans l'ombre presque toutes les femmes, mères, épouses, enseignantes et lectrices, qui participèrent au « clan Spinoza ». Toutes, sauf une : les premiers biographes indiquent Clara Maria Van den Enden, qui enseignait le latin dans l'école de son père et participait à ses pièces de théâtre, comme un amour de jeunesse de Spinoza. Cette relation a longtemps été considérée par les historiens comme une légende, à cause d'une erreur de date : parce qu'elle a menti sur son âge au moment de son mariage tardif, Clara Maria a laissé les historiens penser qu'elle avait 13 ans quand elle a rencontré Spinoza, alors qu'elle en avait 16, et lui 26.

A propos de leur relation, nous n'avons qu'une certitude : lorsque Clara Maria épousera Dirck Kerckrinck, autre membre du groupe d'amis, celui-ci devra se convertir au catholicisme. Si la jeune femme a fait la même demande à Spinoza, on tient au moins le motif de leur rupture : il était impensable pour Bento, tout juste exclu du judaïsme, d'entrer dans l'Église qui opprimait les Juifs.

MÉDECINE A Leyde se trouvait un des premiers théâtres anatomiques d'Europe. Spinoza, passionné par la science, s'y rendait pour assister à des dissections. Ici, dans *La Leçon d'anatomie du docteur Nicolaes Tulp* (1632, Mauritshuis, La Haye), Rembrandt a représenté les membres de la guilde des chirurgiens d'Amsterdam en train de disséquer le cadavre d'un criminel. La discipline consistait alors, comme le montre le peintre, à vérifier dans le corps ce qui était déjà décrit dans les livres. Spinoza et ses amis, eux, veulent faire table rase et tout reprendre à zéro.



OPTIQUE Spinoza fabriquait des lentilles pour les microscopes et les télescopes. Une technologie de pointe qui intéressait les mathématiciens.

À SAVOIR

Vous avez dit polisseur de lentilles ?

C'est une idée reçue : pour gagner sa vie Spinoza aurait été polisseur de lentilles. Comme ses amis, Spinoza exerce en réalité un grand nombre d'activités. Il n'est pas plus artisan que les grands opticiens de son temps, passés à la postérité comme hommes politiques (Johannes Hudde, bourgmestre d'Amsterdam), scientifiques (le physicien Christiaan Huygens, les entomologistes Jan Swammerdam et Antonie Van Leeuwenhoek) ou leaders religieux (Adam Boreel). Ces hommes polissent le verre parce qu'ils travaillent à comprendre la nature. Quand il s'agit de ses finances, Spinoza dépend du patronage de ses amis.

>>> Spinoza fréquente également un cercle d'hommes sans éducation formelle, tels que Jarig Jellesz ou Simon De Vries, qui ne maîtrisent pas les langues anciennes, mais qui participent à des réunions où l'on commente très librement la Bible. Ces « collégiants » veulent libérer la religion des dogmes et des institutions. Dans le sillage de l'humanisme rationnel néerlandais (Érasme et Coornhert) mêlé d'illumisme (Jan Knol), un penseur comme Pieter Balling promeut une approche morale et affective de la religion, où une lumière intérieure rend équivalents les enseignements de Jésus-Christ et ceux de René Descartes. Des pensées très originales émergent des interactions entre tous ces acteurs. Pourvus d'un bagage polyglotte dans des disciplines très variées, Balling, Bouwmeester, Jellesz, Kerckrinck, Meyer, Sténon, Spinoza, Van den Enden et quelques autres forment une communauté improbable, parfois reliée par des mariages, de penseurs sans école ni Église, ni structure institutionnelle.

Pour vivre, Spinoza se met à enseigner – probablement l'hébreu et l'espagnol d'abord, à coup sûr les mathématiques et la métaphysique ensuite. En 1661, il va habiter à Rijnsburg, non loin de l'université de Leyde, où il est bientôt connu pour être un continuateur de Descartes. Avec Meyer et Sténon notamment, il prend part aux polémiques qui entourent la publication posthume du *Traité de l'homme*, en 1662, à l'université de Leyde. Ses amis font publier ses cours, puis l'encouragent à développer une philosophie qui mette ses compétences au service de leurs communes préoccupations en éthique et en études religieuses. Plus que des influences, ce sont ces aspirations et ces espoirs engagés dans leurs relations qui éclairent les œuvres de Spinoza : il écrit pour >>>



>>> ses amis des textes que ces derniers commentent, retouchent, corrigent, éditent, traduisent, publient, et qu'il dédie évidemment à... ses amis. Avec le *Court Traité*, qui circule entre eux vers 1664 sous forme manuscrite, ils réalisent pour la première fois l'« union intellectuelle » qu'ils considèrent tous comme la plus haute valeur humaine, la plus grande santé du corps, la véritable forme de l'immortalité.

En 1667, l'un de ses camarades les plus aimés, Simon De Vries, assure au moment de mourir le versement à Spinoza d'une rente annuelle d'environ 250 florins (ce qui le place dans la classe moyenne, au-dessus du besoin). Celui-ci devient donc un philosophe subventionné, loin de l'image de l'artisan gagnant sa vie en polissant des lentilles, que la postérité voudra à toute force et en dépit des sources lui attribuer.

Chaque membre de leur petit groupe est convaincu que leur « union intellectuelle » ne peut survivre qu'à s'étendre : la vérité doit être poussée plus loin que le mécanisme cartésien ne le permet, la liberté plus loin que la république ne le permet, le renouveau chrétien plus loin que la critique biblique ne le permet. En 1662, Van den Enden propose de fonder une démocratie en Amérique : ses *Brefs Propos sur les Nouveaux Pays-Bas* (en néerlandais), violemment égalitaristes et anticléricaux, dénoncent l'abandon de la colonisation à des compagnies privées, au lieu de s'inspirer des mœurs locales pour repenser la politique. >>>

Quand Spinoza disséquait les cerveaux avec Sténon

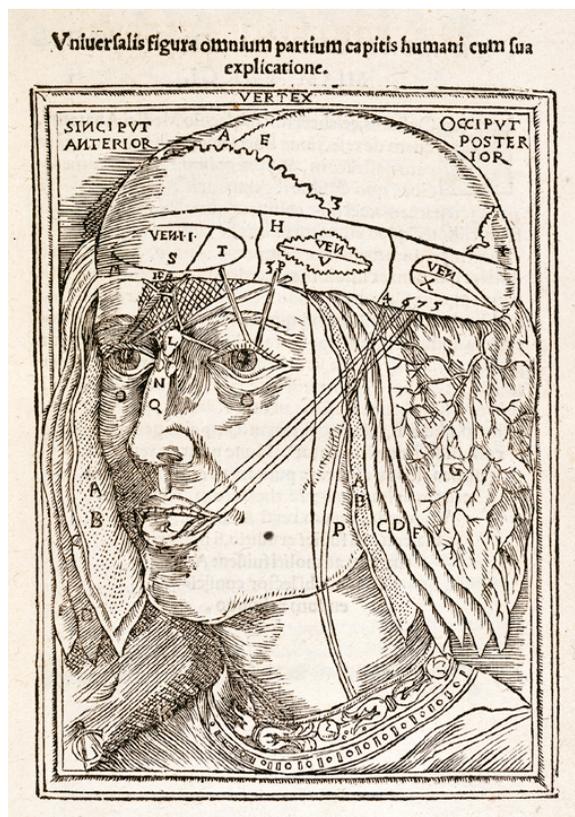
Anatomiste virtuose, Nicolas Sténon entraînait régulièrement Spinoza dans l'une des salles du théâtre anatomique de l'université de Leyde. Sténon s'intéressait à la glande pinéale du cerveau, qui, dans la théorie de Descartes, était l'organe de transmission des messages entre le corps et l'âme.

Ses recherches impliquaient non seulement de nouvelles méthodes de dissection, mais aussi des vivisections commises sur tous types d'animaux. Les hurlements et les déjections (en particulier des chiens) rendaient ces recherches insupportables même aux voisins. En réaction, les médecins durcirent leur conception des animaux-machines, estimant (contre l'avis de Descartes) que la sensibilité animale ne méritait pas plus d'empathie qu'une horloge.

Sténon, lui, finit par se convertir au catholicisme pour demander pardon de ses fautes. Spinoza, de son côté, développa une philosophie utilitariste qui, tout en admettant une continuité métaphysique entre tous les « modes d'existence », excluait l'analogie des émotions entre l'homme et l'animal, considérant la compassion comme une « pitié de femme ». La conversion de Sténon et l'étonnant virilisme de Spinoza s'éclairaient donc comme deux réactions de défense opposées, face à des expériences extrêmes de torture animale.

Ci-contre : gravure anatomique d'un homme au crâne ouvert, Johannes Dryander, 1537.

M. R.



La galaxie Spinoza

LES AMIS DE L'UNIVERSITÉ

Franciscus Van den Enden, son maître à penser

Formé au grec et au latin par les Jésuites, exclu de la Compagnie de Jésus, il s'installe en 1645 à Amsterdam où il enseigne à Spinoza. Il l'accueille après son bannissement et le fait jouer dans ses pièces de théâtre. Ses écrits sur la tolérance religieuse, la laïcité, le refus de l'esclavage, sont proches de ceux de Spinoza. En 1674, il est pendu pour avoir participé à un complot contre Louis XIV.



Nicolas Sténon, l'anatomiste

D'origine danoise, il fréquente Spinoza durant ses études de médecine à Leyde où ils pratiquent ensemble la dissection des cerveaux. D'abord gagné au cartésianisme, il s'en écarte en se convertissant au catholicisme en 1667. Il dénoncera à l'Inquisition les livres de Spinoza après la mort de ce dernier.



Lodewijk Meyer, son éditeur posthume

Poète, philosophe, compagnon d'études de Spinoza, partisan de Descartes, il est aussi versé dans le théâtre, écrivant des pièces. En 1674, l'un de ses écrits, voulant relire la Bible à l'aune du critère de clarté cartésien, est interdit. Il participera à l'édition posthume des *Opera* de Spinoza.



Johannes Bouwmeester, le poète

Il étudie la philosophie et la médecine à Leyde, avec Spinoza.

Pour ses *Principes de la philosophie* de Descartes, il écrit une épigramme, mais refusera de traduire l'*Éthique* en néerlandais.

Adriaan Koerbagh, victime de la censure

Il fréquente Spinoza durant ses études de médecine et de droit. Son ouvrage *Un plein jardin de délices divers*, radicalement subversif, est interdit et il est arrêté. Adriaan est condamné à la prison, où il meurt en 1669, épisode qui marque douloureusement Spinoza.



LES SAVANTS EUROPÉENS

Christiaan Huygens, physicien astronome

L'un des plus grands physiciens de son siècle. La qualité de ses lentilles lui vaut d'être élu membre de la Royal Society en 1663. Il a fait la connaissance de Spinoza par l'intermédiaire de Johannes Hudde. Leur correspondance se concentre sur des questions d'optique.



Johannes Hudde, physicien et bourgmestre

Physicien spécialiste d'optique, formé à l'université de Leyde, il échangeait sur ce sujet avec Spinoza et Huygens, mais aussi avec Newton, Leibniz ou Bernoulli. Il fut bourgmestre d'Amsterdam de 1672 à 1703.



LES LIBRES CROYANTS

Simon De Vries, son mécène

Particulièrement proche de Spinoza, il est présent aux premières réunions où ce dernier met en forme sa philosophie. Il l'accueille chez lui lors de l'épidémie de peste de 1664, et lui laisse à sa mort une rente annuelle d'environ 250 florins.



Jarig Jelles, l'éditeur de Descartes

Membre de la communauté mennonite d'Amsterdam, négociant en vue, il figure parmi les plus anciens amis de Spinoza. Sa curiosité intellectuelle le conduira à éditer les *Principes de la philosophie* de Descartes et à participer à la publication du *Traité théologico-politique*.



Pieter Balling, le mystique

Marchand intégré aux réseaux d'échanges européens, sa maîtrise de plusieurs langues lui permet d'être traducteur des *Principes* de Descartes et de l'*Éthique* de Spinoza. C'est lui qui initia ce dernier à la philosophie cartésienne. Il défend dans ses écrits l'expérience mystique du divin.



LES JUIFS DISSIDENTS

Uriel da Costa, le précurseur

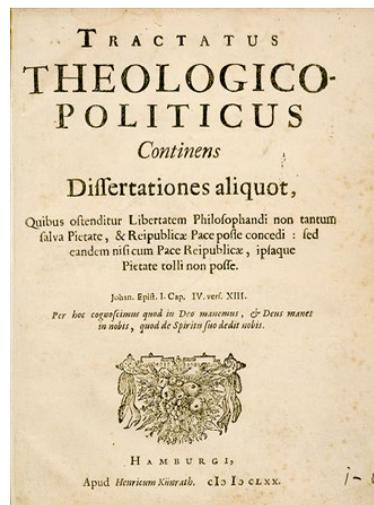
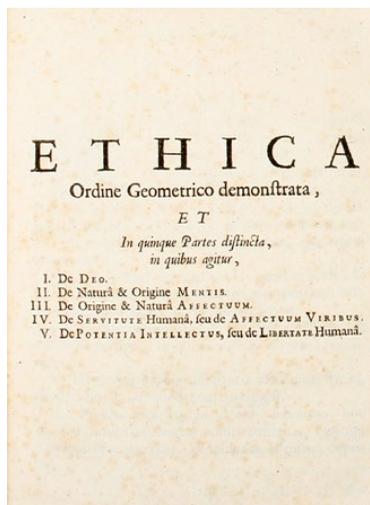
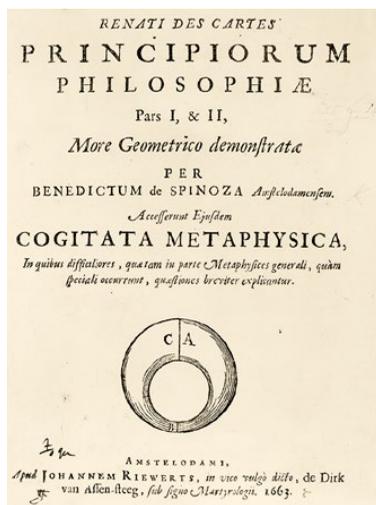
D'origine marrane, il se convertit au judaïsme et est contraint de quitter Porto pour Amsterdam. Admiratif de la Bible, il rejette pourtant la Loi orale et les traditions rabbiniques et nie l'immortalité de l'âme. Banni, il finira par se suicider en 1640.



Juan de Prado, le compagnon d'infortune

Fils d'Espagnols marranes, il fuit son pays pour Amsterdam vers 1650. Aux cours du rabbin Morteira, il rencontre Spinoza, qu'il séduit par sa radicalité : il nie l'immortalité de l'âme, soutient que Dieu n'est qu'une idée philosophique. Il est frappé d'un *herem* un an après Spinoza, en 1657.





ŒUVRES Le seul ouvrage publié par Spinoza, sous son nom, expose la doctrine de Descartes. Avec l'Éthique publiée en 1677, après sa mort, il ruine les fondements de la morale religieuse : il n'y a pas de bien et de mal mais du bon et du mauvais. Dans le *Traité théologico-politique* (1670), il permet de penser le texte biblique comme un produit de l'histoire.

>>> De son côté, en 1665, Sténon prononce à Paris un *Discours sur l'anatomie du cerveau* qui émancipe l'anatomie cérébrale des spéculations métaphysiques sur les opérations mentales, et réciproquement. En 1666, Meyer et Bouwmeester publient anonymement *La philosophie interprète de l'Écriture sainte*, où des théories linguistiques d'une grande finesse appuient l'interprétation rationnelle du message religieux. En 1667-1668, Adriaan Koerbagh publie coup sur coup une encyclopédie en néerlandais à destination du peuple et une théologie rationnelle – il est immédiatement emprisonné et ses livres sont brûlés.

La publication en 1670 du *Traité théologico-politique* s'inscrit dans ce mouvement. Spinoza y revendique la liberté d'étudier la nature, l'histoire, la Bible et la théologie avec des outils strictement rationnels. Il défend la simplicité absolue de la Loi divine, du message de l'Écriture et de l'enseignement de Jésus. Il fait valoir une conception du droit où les différences et les résistances sociales ne peuvent ni ne doivent être écrasées par l'État, mais où l'État ne peut tolérer aucune autre loi que la sienne. Pour ce faire, Spinoza conteste la dévotion envers les textes sacrés, leurs métaphores, leur rhétorique, leur fausse homogénéité. Il récuse l'autonomie juridique des Églises et l'importance qu'elles accordent aux cultes extérieurs, aux dogmes concernant les prophètes, les apôtres, le Christ. Il réfute la conception monarchique du droit divin, et veut montrer que Dieu n'est jamais que d'un seul côté : partout.

Le *Traité* fait sensation parmi les philosophes, y compris cartésiens, qui considèrent que Spinoza pousse trop loin les revendications rationalistes. Lorsqu'il emménage à La Haye vers 1670, Spinoza retrouve le confort de la vie urbaine et des échanges de vive voix entre intellectuels. Mais l'invasion française des Provinces-Unies en 1672 renverse la République et plonge la société néerlandaise dans des querelles fratricides. Les huguenots français et les exilés politiques hostiles à Louis XIV, tout comme les intellectuels de la plus haute société (Johannes Hudde, les frères Huygens), se pressent alors chez Spinoza. >>>

DANS LE TEXTE

Pierre Bayle : « athée mais vertueux »

En 1696, dans un article qui fit date, le calviniste Pierre Bayle fait l'éloge de la vie de Spinoza tout en condamnant son athéisme.

« SPINOZA (Benôit de), Juif de naissance, et puis déserteur du judaïsme, et enfin athée, était d'Amsterdam. Il a été un athée de système, et d'une méthode toute nouvelle, quoique le fond de sa doctrine lui fût commun avec plusieurs autres philosophes anciens et modernes, européens et orientaux. [...] Ceux qui ont eu quelques habitudes avec Spinoza, et les paysans du village où il vécut en retraite pendant quelque temps, s'accordent à dire que c'était un homme d'un bon commerce, affable, honnête, officieux, et fort réglé dans ses mœurs. [...]

« Il ne faut pas oublier que cet impie n'a point connu les dépendances inévitables de son système ; car il s'est moqué de l'apparition des esprits, et il n'y a point de philosophe qui ait moins de droit de la nier. Il doit reconnaître que tout pense dans la Nature, et que l'homme n'est point la plus éclairée et la plus intelligente modification de l'Univers. Il doit donc admettre des démons. Toute la dispute de ses partisans sur les miracles n'est qu'un jeu de mots, et ne sert qu'à faire voir de plus en plus l'inexactitude de ces idées. Il mourut, dit-on, bien persuadé de son athéisme, et il prit des précautions pour empêcher qu'en cas de besoin son inconstance ne fût reconnue. S'il eût raisonné conséquemment, il n'eût pas traité de chimérique la peur des Enfers. Ses amis prétendent que par modestie il souhaita de ne pas donner son nom à une secte. »

Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, article « Spinoza », 1696.

>>> Il songe à publier un livre de philosophie géométrique auquel il travaille depuis quinze ans, désormais intitulé *Éthique*, mais la nouvelle situation politique donne aux menaces des théologiens une telle crédibilité que son éditeur Jan Rieuwertsz décide en 1675 d'en ajourner la publication. Avec d'autres amis, Rieuwertsz invite Spinoza à rédiger plutôt un *Traité politique*. Le quadragénaire y travaille quand une maladie pulmonaire – peut-être d'origine familiale, peut-être aggravée par la taille du verre – interrompt sa rédaction en 1677. C'est la fin de sa première vie.

Le spinozisme se détache alors durablement de la personne de Spinoza. En 1696, dans son *Dictionnaire historique et critique*, Pierre Bayle consacre un long article au philosophe (référence incontournable pour ceux qui parlent de « Spinoza »). Sous sa plume critique, il prend l'aspect d'un paradoxe : celui de l'« athée

vertueux », que Bayle présente à la fois comme un homme admirable et comme un esprit « *pernicieux et détestable* ». Dans son sillage, le spinozisme se diffuse lentement au rythme des références et des réfutations, jusqu'à ce que la figure de Spinoza renaisse à Iéna en septembre 1785.

RENAISSANCE À IÉNA

Dans ses *Lettres à Moses Mendelssohn*, Jacobi place le philosophe, entendu comme l'incarnation d'une exigence rationnelle sans concession à la foi, au cœur de la pensée allemande. Bientôt, des réactions en chaîne font de Spinoza le principal agitateur d'un débat connu comme la « querelle du panthéisme ».

Pendant vingt ans, le deuxième Spinoza devient l'un des principaux interlocuteurs des idéalistes allemands : Mendelssohn, Goethe, Kant, Herder, >>>

1785 : les Allemands s'enflamment !



La querelle du panthéisme (*Pantheismusstreit*), l'un des moments les plus importants de l'histoire intellectuelle de l'Allemagne, pourrait être décrite comme une affaire d'héritage déchirant une « famille » d'intellectuels au chevet de leur parent défunt. Dans le rôle du mort : Lessing (1729-1781), dont les pièces de théâtre et les théories esthétiques venaient de donner à la langue allemande de nouvelles lettres de noblesse. Plusieurs années après sa mort, son disciple Jacobi révèle que Lessing lui aurait confié une phrase en grec : *Hen kai pân*, soit « Un et Tout ». Comprenez : l'un est dans le tout, tout est dans l'un, Dieu et la Nature ne sont qu'un être unique. Cela revient à dire que le père fondateur des lettres germaniques et de l'*Aufklärung*, censé réconcilier la raison et la foi,

n'était ni tout à fait chrétien ni seulement rationaliste, mais un « panthéiste » ! En guise de commentaire, Lessing aurait même ajouté : « *Je ne sais rien d'autre. [...] Il n'y a pas d'autre philosophie que la philosophie de Spinoza.* »

Ce double problème, à la fois historique (Lessing était-il panthéiste ?) et historiographique (que faire de cette référence au « prince des athées », Spinoza ?), est l'étincelle qui va enflammer Mendelssohn, puis Goethe, Herder, Fichte, Kant (ci-dessus, *Kant et ses compagnons de table*, peinture d'Emil Doerflinger, vers 1900) et Hegel. Entre les questions initiales sur l'héritage de Lessing, d'une portée relativement faible, et les enjeux colossaux qu'agitera la querelle jusqu'en 1815 il n'y a aucune mesure.

M. R.

CE QUE LA FRANCE LUI DOIT

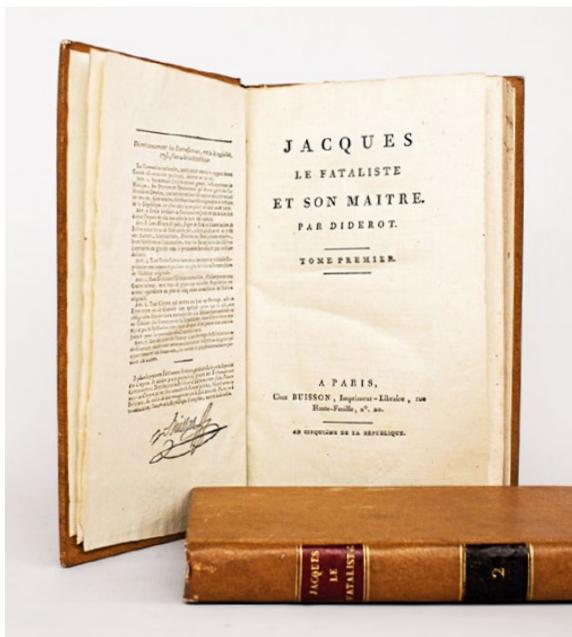
Sa pensée offre des armes aux Lumières contre la superstition et l'intolérance.

Dès 1678-1679, les idées de Spinoza pénètrent en France à travers le *Traité théologico-politique* dont quelques exemplaires en latin circulent dans un cercle restreint à Paris et dont une traduction en français, *La Clef du Sanctuaire*, publiée à Leyde en 1678, vulgarise le contenu auprès d'un public plus large. Les deux principaux intermédiaires de cette diffusion sont Leibniz et Pierre Bayle. L'apparition du spinozisme suscite immédiatement un flot de dénonciations et de réfutations. Celles de l'exégète Richard Simon (1678) et de l'évêque d'Avranches Pierre-Daniel Huet (1679) sont parmi les premières.

Mais à côté de cette réception négative, laquelle n'est parfois qu'une apologie déguisée – ainsi Richard Simon, tout en s'insurgeant contre la désacralisation de l'Écriture dans le *Traité théologico-politique*, rejoint-il Spinoza sur l'inauthenticité de certains livres de l'Ancien Testament –, la pensée de Spinoza s'étend, avant même la fin du XVII^e siècle, à des milieux plus variés (lettrés, « libertins », académiciens), où elle va contribuer à l'esprit philosophique qui se développe à la veille des Lumières. Très vite, les *Opera posthuma*, dont on identifie l'auteur par ses initiales (B.d.S.), attirent également l'attention.

L'intérêt d'un Boulainvilliers, historien partisan d'un pouvoir fort de la noblesse contre la monarchie absolue (de droit divin), pour l'*Éthique*, qu'il traduit en français pour son propre usage, au début du XVIII^e siècle, est symptomatique de l'écho grandissant que connaît la philosophie spinoziste tout au long du siècle, jusqu'à sa réception matérialiste chez un auteur tel que Diderot (qui rédige l'article « Spinoza » de l'*Encyclopédie*) et l'adhésion de son héros dans *Jacques le Fataliste et son maître* (1796) au déterminisme universel (ci-contre : buste de 1771).

Spinoza offre au mouvement déiste tout l'arsenal de son rationalisme critique contre la Révélation, la superstition et l'intolérance, et fournit à l'exégèse biblique d'un



Voltaire les ressources de sa méthode philologique et de son érudition théologique. Explicite ou non, l'influence de Spinoza s'étend ainsi de Montesquieu à Voltaire et d'Holbach, en passant par Vauvenargues. Elle joue également un rôle de premier plan dans la floraison de manuscrits philosophiques clandestins qui circulent sous le manteau tout au long du XVIII^e siècle et qui assurent, par leurs traductions dans plusieurs langues européennes, une diffusion militante aux idées du philosophe, souvent infléchies dans le sens d'un matérialisme athée.

L'influence de Spinoza réapparaît au XIX^e siècle, portée par un double courant : d'une part, la querelle du panthéisme qui se développe en France – après l'Allemagne – dans les années 1830, dans l'entourage de Victor Cousin, le fondateur de l'enseignement officiel de la philosophie, et dont l'un des disciples les plus proches, Émile Saisset, publie en 1842 la première traduction en français des œuvres de Spinoza ; d'autre part, un courant libre-penseur et anticatholique dont l'un des représentants, peu connu mais spinoziste fervent, Jules Prat, donne la toute première traduction en français du *Traité théologico-politique*, publiée à compte d'auteur et rapidement suivie de la plupart des écrits de Spinoza.

Catherine Secretan



DANS LE TEXTE

« Il s'en prenait aux rois »

« Ensuite Spinoza s'en prenait aux rois, et recommençait une démonstration : que les rois ont exploité à leur avantage le préjugé religieux ; le régime monarchique est l'art de tromper les hommes, puisqu'il décore du nom de religion la crainte où les puissants veulent que le peuple demeure asservi ; les sujets appellent devoir d'obéissance ce qui n'est en réalité que l'intérêt du roi [...]. S'ils veulent sortir de cet état, ils n'ont à leur disposition qu'un remède : appliquer à la nature et au but des constitutions politiques le même esprit d'examen qui sert à confondre la superstition ; et pour ce faire commencer par penser librement. »

Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne, 1680-1715*, Fayard, 1961, p. 128.

>>> Fichte, Schelling et Hegel consacrent tour à tour beaucoup d'énergie à déterminer sa place parmi eux. Les débats gravitent autour de plusieurs enjeux. Un des principaux est métaphysique : est-il vrai que le rationalisme mène irrésistiblement à l'athéisme ? En d'autres termes, quel est le statut de la raison dans son rapport à l'Univers, à l'Esprit, au Créateur ?

Et puis, l'homme Spinoza interroge l'histoire officielle de l'Europe. Est-ce que la puissance de sa pensée, désormais incontestée, ne témoigne pas de

l'importante contribution des Juifs à la modernité, ou du judaïsme au développement de l'esprit humain ? La renaissance de Spinoza contribue à modifier toutes ces conceptions, en même temps qu'elles le transforment en profondeur.

Sans contester les représentations de sa vie établies depuis un siècle par le compte rendu de Bayle, les Allemands en renversent toutes les polarités. Spinoza était maudit ? Brusquement, il devient saint. Athée ? Il devient mystique. Explosif ? Il apporte la paix dans les cœurs. Dangereusement contagieux ? Il devient un génie isolé, incompris, seulement en dialogue avec la lumière de Dieu. Les contours de sa silhouette en sont transformés pour toujours. Après le Spinoza allemand (encore magnifiquement chanté au début du xx^e siècle par Borges), il ne sera plus possible de renouer l'amitié décomplexée, multiculturelle et charismatique que le Néerlandais avait mise au cœur de sa première vie.

1960 : LE PENSEUR DES MULTITUDES

Puis voici enfin qu'au cours de la décennie 1960, en France, les frissons de la communauté marxiste accouchent d'un troisième Spinoza. En effet, dans l'entourage de Louis Althusser, les universitaires s'efforcent avec courage et énergie de surmonter leurs propres présupposés rationalistes, afin d'envisager la nature et les méthodes de l'action politique. Leur problème : comment penser l'histoire humaine sans l'inscrire dans une vision trop globalisante, trop déterministe ? Spinoza renaît alors sous une forme qui lui permet de travailler activement à l'élaboration de nouvelles conceptions politiques. Il devient le penseur des



A VINCENNES Pour Deleuze (ici à Vincennes en 1975) Spinoza est un penseur pratique qui, rejetant toute transcendance, permet de transformer le monde et soi-même : « *Un courant d'air qui vous pousse dans le dos chaque fois que vous le lisez.* »

Erdogan, qui veut revenir à une fusion du politique et du théologique, a fait retirer ses livres des bibliothèques turques

multitudes, des singularités, des anomalies – bref, l'antidote au grand déploiement de l'Esprit ou de la lutte des classes.

C'est son nominalisme, plus que son rationalisme, qui fait de lui la figure de proue de ces nouvelles formes de pensée. Gilles Deleuze – sans être spécifiquement marxiste – trouve dans le concept d'immanence une précieuse articulation pour arrimer la politique à la métaphysique d'une manière innovante. Deleuze est particulièrement fasciné par la thèse métaphysique qui rejette toute transcendance : « Dieu est de toutes choses cause immanente, et non transitive » (*Éthique*, I, 18), autrement dit Dieu n'est pas un créateur extérieur, étranger à la matière. Dès lors, le troisième Spinoza devient irréversiblement un penseur français ; il ne sera plus jamais séparable d'une métaphysique de l'immanence et d'une politique des singularités.

LE PORTE-PAROLE DES MINORITÉS

Loïn de se refermer, le cycle des réincarnations est entré, au tournant des années 2000, dans une nouvelle phase marquée par deux caractéristiques. A la faveur de travaux universitaires toujours plus précis et d'une sensibilité grandissante au rôle des réseaux, constellations et autres interactions, le Spinoza du XXI^e siècle a pris une forme moins individuelle, et sa contribution

DANS LE TEXTE

Deleuze : « Une entreprise de démystification »

« En 1670 paraît le *Traité théologico-politique*, sans nom d'auteur et sous une fausse édition allemande. Mais l'auteur fut vite identifié ; peu de livres suscitèrent autant de réfutations, d'anathèmes, d'insultes et malédictions : Juifs, catholiques, calvinistes et luthériens, tous les milieux bien pensants, les cartésiens eux-mêmes, rivalisent en dénonciations. C'est là que les termes "spinozisme", "spinoziste" deviennent des injures et des menaces. [...] Un livre explosif garde pour toujours sa charge explosive : aujourd'hui encore on ne peut pas lire le *Traité* sans y découvrir la fonction de la philosophie comme entreprise radicale de démystification, ou comme science des "effets". »

Gilles Deleuze, *Spinoza. Philosophie pratique*, 1970.



L'AMI DES ÉCOLOGISTES ? « Deus sive Natura » (« Dieu, c'est-à-dire la Nature »), une des expressions les plus célèbres de Spinoza, sur la pancarte de manifestants italiens contre le changement climatique en 2019.

n'est plus séparée des extraordinaires audaces de Van den Enden, Meyer, Sténon, etc. Spinoza cesse ainsi d'apparaître comme un penseur solitaire, pour prendre au contraire l'aspect d'un précipité admirable de pensée collective. De plus, comme cette pensée des interactions ne dépend pas de la nature des objets impliqués, le « spinozisme » devient une voie pour envisager nos rapports avec des interlocuteurs jusqu'alors méconnus – pas seulement des collectifs d'hommes blancs, mais aussi des dominé(e)s en tout genre, des exclus, des animaux, des machines, etc. Dans le contexte d'un débat mondialisé, Spinoza devient le porte-parole des minorités ethniques du Brésil ou du Canada, des alternatives politiques d'Argentine ou de Russie. Et il n'a pas perdu sa charge subversive. Dans la Turquie d'Erdogan, dont le projet est de revenir à une fusion du politique et du théologique, les livres de Spinoza ont été retirés des bibliothèques – engendrant une contre-offensive de la part de maisons d'édition courageuses, comme Kolektif Kitab.

Si ses avatars revêtent à chaque fois des habits différents, ils partagent tous des traits nettement identifiables. D'abord, Spinoza continue d'apprécier les cercles de lecture appelés jadis « collèges », et aujourd'hui « séminaires ». A Caracas, à Paris, à Séoul, à Rio, des personnes de tous horizons passent plusieurs années à lire tous ensemble ses textes ligne à ligne. Ensuite, ce jeune Spinoza sans nationalité semble vouloir formuler les propositions d'un rationalisme étendu, afin de penser la diversité des pratiques, les relations écologiques, de nouvelles formes de légalité... Mais il est difficile de se prononcer sur un si jeune auteur ; seul l'avenir peut dire s'il tiendra ses promesses. ■

L'héritage marrane

Spinoza appartient à la communauté juive d'Amsterdam qui a fui l'Inquisition portugaise. Dans ce monde de près de 2 000 exilés, il n'est pas le seul à rompre avec l'orthodoxie.

Par **NATALIA MUCHNIK**



Le 27 juillet 1656, Spinoza est exclu de la congrégation judéo-ibérique d'Amsterdam. Les raisons de ce bannissement suscitent encore des débats (cf. p. 18). La virulence du texte qui justifie sa mise au ban, le *herem*, montre combien il a heurté les autorités juives et le danger qu'il représente pour l'orthodoxie. Et sans doute le coup de couteau qu'il aurait alors reçu de la part d'un coreligionnaire en est-il une preuve supplémentaire. Désormais, aucun Juif ne doit entrer en contact avec lui. Néanmoins, à la différence d'autres condamnés, il refuse de se repentir pour les « horribles hérésies » et les « actes monstrueux » qu'on lui impute. Plus encore, il rédige en espagnol une *Apologie pour justifier [sa] sortie de la Synagogue*, probable embryon du *Traité théologico-politique*. Et, finalement, en 1661, il quitte Amsterdam pour Rijnsburg, foyer du mouvement chrétien dissident des collégiants, qui prônent la libre discussion et refusent toute forme ecclésiale.

Comment comprendre la violence de cette rupture ? La communauté juive qui met le philosophe au ban est alors en plein essor, mais elle est encore fragile. Elle a été fondée à la fin du xvi^e siècle par des judéo-convers, des chrétiens d'origine juive qui avaient quitté l'Espagne et le Portugal pour trouver refuge à Amsterdam. C'est dire que la communauté judéo-ibérique doit construire sa légitimité et effacer le passé chrétien de nombre de ses membres, en affichant une judéité

LADINO Une bible en ladino, un espagnol calqué sur l'hébreu, imprimée à Amsterdam en 1680. Spinoza pratiquait cette langue ainsi que l'hébreu, comme le montre sa bibliothèque.

rigoureuse. L'impératif est d'autant plus pressant qu'elle aspire à s'imposer en métropole culturelle et économique de la Nação (la « Nation portugaise »). Ce segment diasporique autonome du monde juif émerge aux xvi^e et xvii^e siècles par l'action de ses négociants à travers le globe, ceux qu'on appelle alors les « marchands portugais ». Spinoza, le penseur hétérodoxe, est le fruit de cette nouvelle communauté ; mais il la met en péril.

Le foyer juif dans lequel naît Spinoza en 1632 en est encore à ses balbutiements. Depuis les années 1590, le flot des judéo-convers, en partie crypto-judaïsants (ou marranes), qui fuient la répression de l'Inquisition et la stigmatisation des « statuts de pureté de sang », n'a pas cessé. Ces règlements, adoptés par la plupart des institutions ibériques, excluent les descendants des convertis juifs ou musulmans de certaines charges.

Amsterdam apparaît comme une destination privilégiée : d'abord parce que la ville, que Pierre Bayle vante comme la « grande arche des fugitifs », accueille alors quantité de minorités religieuses réprimées en Europe ; ensuite à cause de l'éclatante prospérité économique hollandaise. En 1598, les bourgmestres d'Amsterdam ouvrent aux Juifs portugais la possibilité d'obtenir le droit de

L'AUTEURE

Directrice d'études à l'EHESS, **Natalia Muchnik** a notamment publié *Les Prisons de la foi. L'enfermement des minorités, xv^e-xviii^e siècle* (PUF, 2019).



NATION PORTUGAISE Intérieur de la grande synagogue d'Amsterdam construite en 1675. Censée montrer la splendeur de la communauté judéo-portugaise, elle a servi de modèle à de nombreuses synagogues dans le monde (tableau d'Emmanuel de Witte, 1680).

bourgeoisie et, implicitement, celle de pratiquer leur religion en privé, suscitant la création de trois congrégations : d'abord Bet Jacob (« Maison de Jacob »), puis Neve Shalom (« Demeure de Paix ») vers 1608 et enfin Bet Israël (« Maison d'Israël ») en 1618. En 1614 est acquis le terrain du premier cimetière juif à Ouderkerk, une bourgade des environs.

Le statut des judéo-ibériques à Amsterdam est particulièrement favorable. Contrairement à beaucoup de Juifs d'Europe, ils ne sont pas astreints au port d'une marque distinctive ou à vivre dans un quartier séparé, un « ghetto », comme cela leur est imposé à Venise et dans d'autres cités italiennes. Ils se regroupent néanmoins sur l'île de Vlooienburg, qui formera le Jodenbuurt (le quartier juif), centré sur son artère principale, la Jodenbreestraat, là même où vécut Rembrandt. Cette libéralité attire une immigration croissante, depuis la péninsule Ibérique mais aussi l'Italie, les Pays-Bas méridionaux et la France.

UNE IDENTITÉ IBÉRIQUE

Le foyer judéo-ibérique amstellodamois serait ainsi passé de 500 personnes en 1612 à environ 2000 vers 1650, à la veille de l'exclusion de Spinoza. En 1639, les trois congrégations initiales s'unissent dans la communauté Talmud Torah (« enseignement de la Loi »). Elle est gouvernée par un conseil laïque (*mahamad*)

MOT CLÉ

Marrane

On appelle ainsi les « crypto-judaïsants », ces chrétiens accusés d'observer en secret le judaïsme et poursuivis par l'Inquisition. L'étymologie, discutée, provient peut-être du mot « porc », *marrano* en espagnol.

de six administrateurs (*parnassim*) et d'un trésorier (*gabbay*). Cette instance nomme les dirigeants des confréries (*hebrot*), les responsables des institutions culturelles et scolaires, et tient aussi lieu de tribunal de commerce. Ses décisions, les *ascamot* (« accords »), sont irrévocables, tout manquement étant passible d'exclusion (*herem*). Les affaires religieuses sont contrôlées par les *hakhamim* (sages, rabbins) réunis dans le *beth din*, la cour rabbinique, celle qui a condamné Spinoza.

La congrégation est avant tout ibérique, une identité qui s'affirme à tous les niveaux de la vie sociale. L'intégralité des droits est réservée aux membres de la Nação. C'est en espagnol que sont édités les ouvrages culturels et en portugais que s'énoncent les décisions communautaires et que se traitent les affaires de la vie quotidienne. L'usage du néerlandais demeure ainsi réduit jusqu'au XVIII^e siècle.

Cette ibéricité se traduit aussi par des liens étroits avec les autres communautés de la diaspora judéo-ibérique. Ainsi la Santa Companhia de dotar orfãos e donzelas pobres est-elle créée en 1615 pour fournir une dot aux orphelins et jeunes filles pauvres de la Nação « de Saint-Jean-de-Luz à Dantzig ». Cette identité ibérique est si affirmée que les Juifs germaniques (*Tudescos* ou *Polacos*) qui, chassés par les pogroms en Europe de l'Est, affluent vers Amsterdam, doivent instituer leur propre congrégation. >>>

LES JUIFS DU SECRET

Descendants de convertis, les judéo-convers sont soupçonnés de pratiquer en secret leur religion.

Après l'expulsion des Juifs d'Espagne (1492) et du Portugal (1496-1497), seuls y demeurent les convertis, appelés judéo-convers ou nouveaux chrétiens. Certains d'entre eux (que l'on nomme marranes ou crypto-judaïsants) pratiquent en secret le judaïsme. Mais ce phénomène remonte en réalité aux persécutions du Moyen Âge. En effet, durant la Reconquête de l'Espagne musulmane qui débute à la fin du XI^e siècle, l'Église appelle à christianiser en profondeur la population, et les conciles, notamment celui de Latran IV (1215), ne cessent de souligner les dangers de la coexistence entre chrétiens et Juifs. Trois événements marquent un tournant. L'épidémie de peste de 1348 provoque des violences antijuives, la chute du roi Pierre I^{er} de Castille en 1369 signe la fin de la protection royale des Juifs et, enfin, les prédications de Ferrand Martinez archidiacre d'Ecija (près de Séville), puis du dominicain valencien Vincent Ferrer mettent le feu aux poudres. À l'été 1391, la destruction du quartier juif de Séville fait près de 4000 morts et une vague de pogroms touche l'ensemble de l'Espagne qui entraîne des milliers de conversions.

L'importance du jeûne

Ce ne sont toutefois plus seulement les Juifs qui sont visés. Les judéo-convers aussi suscitent la méfiance par leurs contacts avec les Juifs et leur prospérité. À partir du XV^e siècle, des mesures limitent leur accès à certaines charges. La création de l'Inquisition en 1478 est à lire dans ce cadre. Finalement, en 1547, le chapitre de la cathédrale de Tolède adopte les statuts de pureté de sang (*limpieza de sangre*), qui serviront de modèle pour les autres institutions (universités, ordres militaires, etc.), désormais réservées aux « vieux chrétiens » qui n'ont pas d'ancêtres juifs ou musulmans. Ces statuts resteront en vigueur jusqu'au XVIII^e siècle, scindant la population ibérique entre « vieux » et « nouveaux chrétiens » et poussant nombre de judéo-convers à l'exil ou à l'assimilation.

Le crypto-judaïsme espagnol semble moribond au XVI^e siècle jusqu'à l'arrivée massive des judéo-convers portugais dès avant l'union des deux Couronnes ibériques (1581-1640). Leurs pratiques judaïsantes étant restées vivaces grâce à l'institution tardive de l'Inquisition au Portugal (1536), ils réactivent alors le marranisme hispanique. Toute la difficulté est de mesurer ces pratiques, l'essentiel de la documentation



▲ Une représentation de Juif espagnol dans la peinture de la fin du Moyen Âge (détail du retable de la Sainte Croix, XV^e siècle).

étant issue des procès de l'Inquisition. C'est pourquoi les historiens ont longtemps été divisés sur la réalité du marranisme. Le débat semble aujourd'hui réglé, au profit d'une position médiane : tous les accusés ne sont pas des judaïsants zélés et le marranisme recouvre un large spectre de croyances et de rites, empreints des tensions entre dissimulation du judaïsme et simulation du catholicisme. Leur diversité socio-économique, leur mobilité et la fragilité de leurs pratiques religieuses ont conduit les marranes à multiplier les signes d'appartenance et les discours identitaires. À la manière des sociétés secrètes, ils ont mis en valeur leur identité collective et possèdent un tissu social propre centré sur les solidarités familiales et les réseaux commerciaux. Leur religiosité est marquée par l'oralité et le rôle capital donné aux femmes. D'où l'importance des repas ainsi que des jeûnes, souvent vécus en commun et particulièrement rigoureux. Disparu en Europe à la fin du XVIII^e siècle, bien que certains en retrouvent les traces au Portugal et au Brésil au XX^e siècle, le marranisme, sorti de son cadre historique, est aujourd'hui une notion par laquelle les sciences sociales désignent l'ambivalence des identités.

N. M.

Il est clair que Spinoza a une bonne connaissance de la pensée juive et de l'hébreu

>>> S'ils profitent largement de la prospérité hollandaise, les judéo-ibériques en sont aussi le moteur. Grâce à leurs savoir-faire et à leurs réseaux familiaux et commerciaux, ils jouent un rôle central d'intermédiaires entre les empires ibériques et les Provinces-Unies. La communauté s'impose également par ses fonctions financières, à Amsterdam comme dans la diaspora, servant par exemple de banque pour les marranes de la Péninsule. Elle expédie de l'argent à travers les réseaux familiaux, les confréries charitables ou dans des circonstances précises, comme le rachat des captifs juifs en Méditerranée ou lors des pogroms à l'Est.

UNE MÉTROPOLE DIASPORIQUE

Mais l'essor d'Amsterdam n'est pas uniquement économique. Il est également intellectuel et bénéficie du bouillonnement de la ville, « aussi bien Babel de joutes scientifiques qu'Athènes de différentes langues », selon l'ancien marrane Miguel (Daniel) Levi de Barrios. La communauté compte de nombreux imprimeurs, qui éditent des textes en hébreu, espagnol, portugais voire en yiddish, qu'ils exportent à travers l'Europe. Ainsi le rabbin et imprimeur Menasseh ben Israël (puis ses fils Joseph et Samuel) publie quelque 70 ouvrages dont des bibles pour l'Europe de l'Est entre 1627 et le milieu du siècle.

Pour les Juifs ibériques, Amsterdam s'affirme donc progressivement au XVII^e siècle comme une métropole diasporique. Telle une communauté mère, leur implantation exerce une action unificatrice et centralisatrice, formant des rabbins pour les congrégations de la diaspora, jusqu'à ce qu'elle soit peu à peu détrônée par La Haye et Londres au siècle suivant.

C'est dans cette communauté promise à un bel avenir que naît Spinoza. Sa famille est arrivée depuis peu du Portugal, après une longue étape en France. Ses grands-parents, Pedro (Isaac) Roiz Rodrigues Espinosa et Mor Alvares, se sont installés à Nantes dans les années 1590, avant de rejoindre Amsterdam une vingtaine d'années plus tard, où ils intègrent la communauté Bet Jacob.

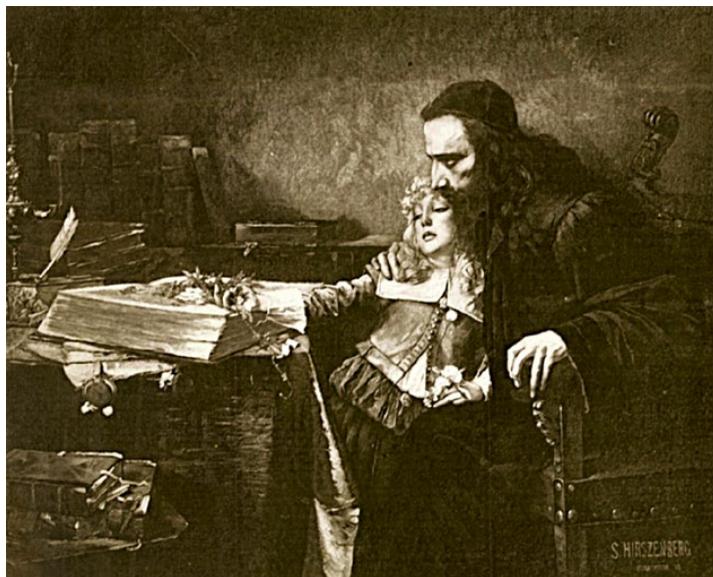
Le père de Bento (Baruch), Michael, né vers 1587 à Vidigueira, dans l'Alentejo, devient un prospère marchand de fruits secs et autres produits du Portugal et de ses colonies, et fut même *parnas* de Bet Jacob en 1636-1637. Veuf de sa première femme en 1627, il épouse Hanna Deborah d'Espinosa, la mère de Bento, elle-même fille d'un couple de marranes venu du Portugal, qui décède à son tour en 1638 – il prendra bientôt une troisième femme, Ester.

La famille Spinoza est donc fortement marquée par l'héritage marrane. Mais, à Amsterdam, où le culte est autorisé, le jeune Bento est éduqué dans un

monde profondément juif. Il bénéficie probablement des structures d'enseignement de la congrégation que sont l'école Talmud Torah, instituée en 1616 pour l'apprentissage de la Torah et du Talmud, et l'école Ets Haïm (« L'Arbre de Vie ») fondée en 1637. Peut-être a-t-il aussi fréquenté la yeshiva Keter Torah (« Couronne de la Loi »), groupe de discussion fondé en 1643 par le rabbin Saul Levi Morteira, et reçu l'enseignement du rabbin Menasseh ben Israël.

Il est clair que Spinoza a une bonne connaissance de la pensée juive et de l'hébreu, voire de l'araméen (ou chaldéen). Dans sa bibliothèque se côtoient ainsi un dictionnaire hébreu-chaldéen, la Bible de Ferrare (1553) traduite en ladino (espagnol calqué sur l'hébreu), ou encore la Bible éditée par l'hébraïste Jean Buxtorf l'Ancien en 1618. Car Spinoza portait un intérêt réel à la langue, allant jusqu'à composer, semble-t-il à la demande de ses amis hébraïsants, un abrégé de grammaire hébraïque ; le texte, inachevé, ne sera publié qu'après sa mort.

Que l'édition de 1670 du *Traité théologico-politique* soit parsemée d'extraits en hébreu n'étonne donc guère. Sa bibliothèque fourmille d'ouvrages de philosophie juive, qui constituent des instruments précieux tant pour la critique biblique que pour la philosophie, et ses commentateurs ont tôt fait de souligner leur influence dans l'œuvre de Spinoza. Il possède par exemple une traduction en espagnol des *Dialoghi d'amore* (1535) du néoplatonicien Léon l'Hébreu, ainsi que le *Sefer Elim* (« Le Livre des palmes », 1629) de Joseph Salomon Delmedigo, kabbaliste qui fut le disciple de Léon de Modène à Venise et de Galilée à Padoue avant d'enseigner dans les années 1620 à Amsterdam. >>>



URIEL DA COSTA

Sur cette toile de 1901, Samuel Hirszenberg imagine Spinoza enfant sur les genoux d'Uriel da Costa. Juif portugais réfugié à Amsterdam, il fut condamné en 1623 et 1633 pour avoir nié l'immortalité de l'âme et la Loi révélée. Certains font de cette figure de la dissidence un des maîtres à penser de Spinoza qui n'avait pourtant que 8 ans à sa mort.



MORTEIRA C'est ce rabbin, peint par Rembrandt en 1665, qui a rédigé le texte du *herem* contre son ancien élève.

DANS LE TEXTE

« Nous maudissons Baruch de Spinoza »

« A l'aide du jugement des saints et des anges, nous excluons, chassons, maudissons et exécrons Baruch de Spinoza avec le consentement de toute la sainte Communauté en présence de nos saints Livres et des 630 commandements qui y sont enfermés. Nous formulons ce *herem* comme Josué le formula à l'encontre de Jéricho. Nous le maudissons comme Élie maudit les enfants et avec toutes les malédictions que l'on trouve dans la Loi. Qu'il soit maudit le jour, qu'il soit maudit la nuit ; qu'il soit maudit pendant son sommeil et pendant qu'il veille. Qu'il soit maudit à son entrée et qu'il soit maudit à sa sortie. Veuillez l'Éternel ne jamais lui pardonner. Veuillez l'Éternel allumer contre cet homme toute sa colère et déverser sur lui tous les maux mentionnés dans le livre de la Loi : que son nom soit effacé dans ce monde et à tout jamais et qu'il plaise à Dieu de le séparer de toutes les tribus d'Israël en l'affligeant de toutes les malédictions que contient la Loi. Et vous qui restez attaché à l'Éternel, votre Dieu, qu'Il vous conserve en vie. »

Herem contre Spinoza, le 27 juillet 1656.

>>> Dans le *Traité théologico-politique*, les références aux auteurs juifs sont légion, contrastant avec les rares occurrences des théologiens chrétiens. On retrouve aussi bien des historiens et philosophes de l'Antiquité, tels que Flavius Josèphe et Philon d'Alexandrie, que ceux du Moyen Âge, comme Rashi, Abraham ibn Daud et Nahmanide. Spinoza recourt à la théodicée de Gersonide dans sa conception de la connaissance et du bonheur, et à Abraham ibn Ezra, qui écrivait déjà « Dieu est dans tout, et tout est en lui ». Mais c'est plus encore *Le Guide des égarés* (1190) du théologien-philosophe juif Maïmonide, dont il possède une copie en hébreu et qu'il cite une vingtaine de fois dans le *Traité théologico-politique*, qui fut central. Il s'inspire aussi de penseurs juifs contemporains : la structure de *L'Éthique* rappelle celle de *La Puerta del cielo* (« le portail des cieux ») du kabbaliste Abraham Cohen de Herrera, qui a vécu à Amsterdam au début du XVII^e siècle.

Alors qu'à la mort de son père, en 1654, Baruch a repris le négoce familial avec son frère Gabriel, il fait bientôt la connaissance de plusieurs « libres-penseurs ». Deux d'entre eux ont attiré l'attention des spécialistes qui cherchaient à reconstruire la généalogie de la pensée de Spinoza et à comprendre les raisons de sa rupture avec le judaïsme ou, du moins, avec la congrégation juive d'Amsterdam. Le premier a longtemps été perçu comme son principal maître à penser. Il s'agit de l'ancien

jésuite Van den Enden, professeur de latin, qui aurait fait connaître à Spinoza le cartésianisme ainsi que les œuvres de Machiavel et d'Érasme et l'aurait hébergé après le *herem*. Le second, Juan de Prado, médecin marrane d'une quarantaine d'années converti au judaïsme à Hambourg, vient juste d'arriver à Amsterdam. Son repentir public, en juillet 1656, figure au côté du *herem* de Spinoza dans les registres de la congrégation, reflétant leurs étroites relations ; elles se poursuivent d'ailleurs en 1658 et 1659, une fois Prado à son tour mis au ban de la communauté. Des témoignages enregistrés par l'Inquisition espagnole révèlent alors que Spinoza et Prado fréquentent aussi bien des Juifs que des catholiques ibériques, auxquels ils expliquent s'être écartés de la Loi juive « parce qu'elle n'était pas bonne et fausse » et qu'ils « cherchaient la meilleure loi afin de la professer », bien que, ajoute-t-on, il semblait « qu'ils n'en professaient aucune »¹.

Van den Enden et Prado se sont longtemps disputé l'origine de la rupture spinoziste. S'il est hasardeux de vouloir trancher, la piste Prado, un touche-à-tout dont le déisme se manifeste déjà en Espagne dans les années 1640, présente l'intérêt de replacer Spinoza dans un contexte culturel spécifique, celui d'un monde ibérique en exil marqué par l'expérience marrane. Ainsi, nulle causalité mécanique du « qui influence qui » mais, plutôt, la mise en avant de courants hétérodoxes dont Spinoza, au-delà du caractère

MOT CLÉ

Kabbale

Dérivé de l'hébreu *kabbala*, « tradition ». Pour les kabbalistes, chacun des 22 signes de l'alphabet hébraïque correspond à la fois à un chiffre et à une lettre, dont l'analyse permet de donner un sens allégorique à la Torah. L'exégèse a influencé le judaïsme rabbinique et a pu être réutilisée par des penseurs chrétiens.

NOTE

1. Madrid, Archivo Histórico Nacional, section Inquisition, livre 1123.

exceptionnel de sa pensée, n'est qu'un bourgeon parmi d'autres.

Cette rupture avec l'orthodoxie juive est indissociable du vécu et de la spiritualité marranes. Dans la péninsule Ibérique, contraints à la dissimulation, déchirés entre un for intérieur judaïsant et une extériorité catholique, les marranes, éloignés des sources du judaïsme traditionnel, privilégient en effet le sentiment d'appartenance aux dépens du rituel et du dogme. De fait, les mouvements critiques sont intenses dans les communautés créées par d'anciens judéo-convers, telles que celles d'Amsterdam et de Hambourg. Dans ces foyers, les attaques se multiplient contre le judaïsme traditionnel, notamment certains points du dogme comme l'immortalité de l'âme et la providence divine, et débouchent souvent sur des formes d'indifférence religieuse voire d'incrédulité.

VERS UN JUDAÏSME LAÏQUE

Parmi ces voix dissidentes émerge la figure d'Uriel da Costa, né à Porto et arrivé à Amsterdam en 1612 : auteur de *Propostas contra a tradição* (« Propositions contre la tradition », 1616), il se suicide en 1640, peut-être en raison des humiliations subies lors du repentir public auquel il se résigna sept ans après son second *herem*, en 1633 – un premier lui avait été infligé en 1623. Ces voix dissonantes, qualifiées tantôt de « sectaires », « athées », « déistes », « libertines » ou « politiques », sont les objets

de la polémique engagée par les tenants de l'orthodoxie, parmi lesquels les Amstellodamois Menasseh ben Israël et Saul Levi Morteira et le Vénitien Léon de Modène.

Mais il faudrait leur ajouter de nombreux marranes, déçus par le judaïsme traditionnel, ou bien des jeunes gens pourtant nés dans la diaspora, qui forment des marges plus silencieuses. Certains se convertissent au christianisme voire rejoignent pour cela la péninsule Ibérique, alors que d'autres sont sanctionnés pour offense à la Torah ou pour insoumission.

Spinoza est le fruit de cette évolution du judaïsme séfearade du XVI^e-XVIII^e siècle, un judaïsme qui a dû « inventer » sa propre tradition. Les crypto-judaïsants, ces convertis ayant vécu comme chrétiens dans la Péninsule, annoncent l'émergence d'une forme de judaïsme laïque ou séculier, plus identitaire que culturel. C'est, en somme, le problème de la distinction entre identité ethnique et identité religieuse, entre une judéité donnée et un judaïsme choisi, qui apparaît, en creux, dans l'épisode spinoziste.

Cette tendance à la sécularisation n'est propre ni au monde séfearade ni au judaïsme. On la retrouve à certains égards chez les « chrétiens sans Église » qui refusent l'idée d'une Église élue et donnent la priorité à la conscience individuelle, se réunissant en petites communautés laïques afin de débattre des choses de la foi. Des groupes auxquels se rattachent justement les collégiants que fréquente Spinoza à Rijnsburg. ■



BANNI En 1907, l'artiste juif polonais Samuel Hirszenberg a représenté Spinoza en héros solitaire rejeté par la communauté d'Amsterdam. En réalité, dans cette société marquée par l'expérience marrane, de nombreuses voix combattaient le judaïsme traditionnel.



Leibniz, l'anti- Spinoza ?

On oppose souvent Spinoza, penseur républicain radical, à Leibniz, philosophe conservateur et familier des cours européennes. Les deux hommes ont en fait beaucoup de points communs.

Par **CLAIRE GANTET**

Tout semble séparer Spinoza, l'athée panthéiste, partisan de la démocratie, et Leibniz, homme des cours absolutistes, aspirant à une science universelle couronnée par la connaissance de Dieu. La réalité est plus complexe. Le philosophe allemand a lu assidûment Spinoza, de quatorze ans son aîné. Les deux hommes ont correspondu. Prenant prétexte de sujets d'optique, qui passionnaient alors les savants avides d'observer au microscope, Leibniz écrivit à Spinoza le 5 octobre 1671. Celui-ci lui répondit dès le 9 novembre en lui proposant de lui envoyer un exemplaire de son *Traité théologico-politique*.

En novembre 1676, Leibniz fit même un détour pour lui rendre visite à La Haye. On sait peu de chose de cette rencontre qui n'eut pas de suite puisque Spinoza devait mourir trois mois plus tard. C'est alors que Leibniz, partagé jusque-là entre le respect pour une pensée forte et la méfiance face à l'audace de ses affirmations, devint un anti-Spinoza résolu. Aspirant à une philosophie universelle, il intégrait toutes les philosophies existantes dans son système dans la mesure où elles pouvaient s'y plier. Dans ce projet colossal, une seule philosophie résista : celle de Spinoza. Le cœur de leur

opposition résidait dans l'athéisme du penseur d'Amsterdam et dans la divergence de leur philosophie politique. Mais le parcours des deux hommes a peut-être plus en commun qu'on ne le lit souvent.

Figures majeures du débat philosophique, qu'il s'agisse de prolonger ou d'infléchir foncièrement la pensée de Descartes, Leibniz comme Spinoza diffusèrent leurs idées d'abord dans des cercles d'amis et prirent part à la République des lettres, cette communauté de savants à l'échelle de l'Europe théoriquement indépendante des allégeances politiques et confessionnelles.

Spinoza évoluait dans des milieux interconfessionnels, polyglottes et transnationaux. Leibniz, lui, grandit à Leipzig, berceau de l'orthodoxie luthérienne allemande. Est-ce à dire qu'il fut empreint de conservatisme clérical ? Leipzig était une foire du livre ouverte

sur l'Europe centrale, une ville d'édition relativement cosmopolite et tacitement pluriconfessionnelle. Le philosophe allemand resta toute sa vie profondément croyant et luthérien, tout en étant tolérant vis-à-vis des autres religions. Son premier emploi fut au service du très catholique prince électeur et archevêque de Mayence, qui lui aussi recherchait une réconciliation confessionnelle après la guerre de Trente Ans (1618-1648).

L'AUTEURE

Professeure à l'université de Fribourg (Suisse), **Claire Gantet** a dirigé, avec Markus Meumann, *Les Échanges savants franco-allemands au XVIII^e siècle* (PUR, 2019).

DANS LE TEXTE

« De belles pensées conformes aux miennes »

« Les œuvres posthumes de feu M. Spinoza ont été enfin publiées. La plus considérable partie est l'Éthique, composée de cinq traités [...]. J'y trouve quantité de belles pensées conformes aux miennes, comme savent quelques-uns de mes amis qui l'ont aussi été de Spinoza. Mais il y a aussi des paradoxes que je trouve ni véritables ni même plausibles [...]. Je tiens ce livre dangereux pour des gens qui se voudront donner la peine de l'approfondir. Car les autres n'ont garde de l'entendre. »

Lettre de Leibniz du 4 février 1678 à Henri Justel.

Dans les années 1680, Leibniz correspondit même avec Bossuet au sujet d'une réunion des Églises.

Leibniz et Spinoza eurent également le même rapport au monde universitaire. Spinoza gagna sa vie grâce au soutien de mécènes et par le polissage de lentilles. Il put déclinier, en 1673, un poste de professeur à l'université de Heidelberg. De même, Leibniz n'exerça jamais à l'université. Fils d'un professeur de droit, il était pourtant destiné à la carrière juridique. Il commença des études en 1661, mais les interrompit dès 1663 pour fuir l'autorité parentale. Il refusa par la suite tout poste universitaire : ce qui l'intéressait, ce n'était pas la science abstraite mais l'action auprès du prince.

PLUS PRUDENT, MAIS ENGAGÉ

Leibniz devint conseiller juridique et diplomatique dans l'archevêché de Mayence, alors la première principauté électoral. Entre 1672 et 1676, il fut envoyé à Paris comme représentant de son prince électeur pour prévoir toute attaque de Louis XIV en direction du Rhin. Il utilisa son séjour parisien pour nouer nombre de relations scientifiques. Autodidacte en sciences, soucieux de reconnaissance et de protection, il expérimenta une machine à calculer plus performante que celle de Pascal. Christiaan Huygens resta toute sa vie un ami et un protecteur (il était aussi celui de Spinoza).

Son protecteur mayençais étant mort subitement, il dut rentrer en catastrophe en Allemagne. Il devint en 1676 historiographe et bibliothécaire du duc Jean-Frédéric de Brunswick-Lunebourg, prime de Calenberg, à Hanovre puis son conseiller aulique et dut acquitter au quotidien le labeur besogneux d'un bibliothécaire de cour. Sa vie durant, il ne cessa d'intervenir auprès de son prince voire de l'empereur comme conseiller politique et

MACHINE À CALCULER Leibniz (page de gauche, en haut, peint par Christoph Bernhard Francke) était un savant universel. Il a travaillé sa vie durant à une machine à calculer capable d'effectuer les quatre opérations.

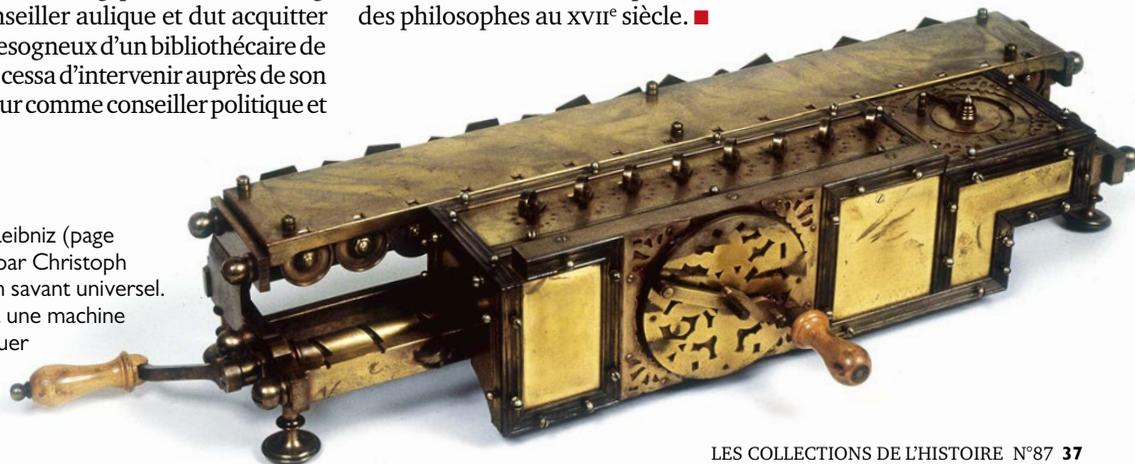
diplomatique, sans parvenir à imposer ses choix. La politique lui tenait pourtant à cœur. En 1683, il fit paraître le pamphlet le plus virulent qui ait été écrit contre le caractère arbitraire, autocratique et parfois tyrannique de l'absolutisme de Louis XIV, le *Mars christianissimus*, un texte qu'il rédigea en latin, qu'il traduisit lui-même en français pour toucher le public francophone européen, et qui fut traduit par une tierce main en allemand.

Spinoza comme Leibniz recoururent massivement à l'anonymat. De son vivant, Spinoza ne publia que deux ouvrages, un commentaire de Descartes en 1663 qu'il signa de son nom, et le *Traité théologico-politique* qui parut anonymement en 1670. Outre sa thèse de droit, Leibniz ne publia sous son nom qu'un ouvrage de commande sur l'histoire des Welfes. Son œuvre majeure, la *Théodicée*, parut anonymement en français en 1710. La *Monadologie* (1714) n'était pas conçue pour la publication, mais adressée de façon manuscrite, sous le titre d'*Éclaircissement sur les monades*, au cercle de lettrés de Nicolas-François Rémond.

Les livres qui sont donc aujourd'hui reconnus comme les œuvres majeures de Leibniz parurent anonymement de son vivant, ou ne furent pas publiés. Certes Leibniz n'était pas guetté par la censure religieuse et politique comme Spinoza, mais il agissait en lettré d'un temps où le secret était valorisé et où l'auteur produisait un texte et non une performance individuelle.

Rapidement, Leibniz obtint une renommée européenne comme mathématicien, juriste et philosophe. Il entretint la correspondance savante la plus ample du XVII^e siècle : 20 000 lettres échangées avec 1 300 correspondants dans 16 pays sur plus de cinquante ans (1663-1716). Bien plus que par sa correspondance toutefois, il devint célèbre par ses articles dans la presse savante, un genre littéraire né en 1665 avec la fondation du *Journal des savants* à Paris et des *Philosophical Transactions* à Londres. J'ai identifié 190 nouvelles savantes et 100 recensions de la plume de Leibniz dans 28 périodiques européens.

Par les journaux, Leibniz expérimentait ses pensées dans un espace semi-public. Ce philosophe souvent présenté comme conservateur était donc beaucoup plus engagé qu'on ne dit dans les débats et médias de son temps. Indiscutablement, il existait des sujets indésirables sur lesquels il était dangereux de s'exprimer, *a fortiori* de publier. Et Leibniz fut sans doute plus prudent que Spinoza. Il n'est toutefois par certain que la dichotomie brutale entre les Lumières radicales (cf. p. 72) et les conservateurs rende compte de la diversité et de la complexité du travail et du statut des philosophes au XVII^e siècle. ■





2. Le philosophe en son siècle

C'est dans une république calviniste, ouverte sur le monde et en plein essor économique que Spinoza a pu écrire des ouvrages aussi radicaux que le *Traité théologico-politique*.

Le Dam avec le nouvel hôtel de ville d'Amsterdam par Gerrit A. Berckheyde, xvii^e siècle (musée du Louvre).





Amsterdam, ville-monde

Déployant ses navires sur toutes les mers, du Suriname à Batavia, Amsterdam est le « magasin général de l'univers ». C'est le règne du marchand-philosophe. Mais aussi le temps de la traite atlantique.

Par **ROMAIN BERTRAND**



MONDIALISATION Peint par Vermeer vers 1657, *L'Officier et la jeune fille riant* porte les traces de l'économie-monde. Le chapeau en peau de castor témoigne du commerce avec les Indiens Mohawks du Canada.

Tout au long du xvii^e siècle, l'histoire d'Amsterdam s'entremêle avec celle des présences néerlandaises en Asie et aux Amériques. Le juriste Grotius (Hugo de Groot), qui occupe alors la charge d'historiographe des états de Hollande, note en 1610 que la « *bravoure fameuse des Bataves* » leur a permis de nouer de solides alliances avec les « *rois des Indes* », de sorte que « *des ambassades s'en viennent des lieux les plus reculés du globe pour saluer les états généraux des Provinces-Unies* ».

En 1602, le stathouder Maurice de Nassau a, de fait, reçu en audience, dans son camp de siège de la ville de Grave, deux émissaires du sultanat d'Aceh, sis sur la lointaine île de Sumatra. Ceux-ci lui ont remis, au nom de leur souverain, une lettre de « *bonne entente* » écrite en arabe, un poignard javanais « *à la lame en forme de flamme* » (un kris) et du camphre de Bornéo. Les deux ambassadeurs ont même eu le privilège d'allumer les mèches de deux doubles canons braqués sur la place forte espagnole – modeste mais surprenante contribution du monde malais à la guerre de Quatre-Vingts Ans.

Lorsqu'il évoque les « *navigations des Indes* », Grotius sait assurément de quoi il parle puisqu'il est alors avocat au service de la Compagnie unie des Indes orientales – la VOC (Vereenigde Oost-Indisch Compagnie). Il a ainsi œuvré avec habileté à justifier en 1603 la prise de la caraque portugaise *Santa Catarina* par des vaisseaux de la VOC, au large de Singapour, dénonçant en cette occasion la « *tyrannie ibérique* » qui déferle sur l'Asie. Cette expérience et ses sentiments anti-hispaniques nourrissent sa théorie de la « *liberté des mers* » : sauf à renier les principes mêmes du « *doux commerce* »,



FORÊT DE MÂTS Amsterdam était le point de départ de milliers de vaisseaux partant sillonner les océans (Willem Van de Velde le Jeune, 1686). Page de gauche, en haut : un dodo de l'île Maurice par Charles de l'Écluse, 1605. Amsterdam est l'entrepôt des savoirs du monde.

aucune nation ne saurait s'arroger l'entière domination des routes commerciales transocéaniques.

Le cas de Grotius est tout sauf isolé : il illustre non seulement l'interpénétration du monde marchand, des élites politiques et des milieux intellectuels, mais aussi l'importance croissante, dans la pensée hollandaise du XVII^e siècle, des horizons asiatique et américain du commerce à longue distance. La majorité des membres des conseils municipaux et des délégations provinciales formant les états généraux occupent des offices et possèdent des actions dans les grandes compagnies à charte : la VOC, créée en 1602, et la WIC (Compagnie néerlandaise des Indes occidentales), fondée en 1621.

L'ORIENT À LA MAISON

Les chartes garantissent l'autonomie des compagnies par rapport au pouvoir du stathouder – et ce jusqu'à permettre à la VOC de déclarer qu'elle ne sent en aucune manière tenue de livrer les guerres de la maison d'Orange-Nassau. Mais les intérêts des provinces et des bourgeoisies municipales convergent sous leur égide. L'inauguration, en 1606 à Amsterdam, du gigantesque bâtiment de l'Oost-Indisch Huis – où siègent les vingt représentants de la chambre hollandaise de la VOC – rend visible, dans la trame même de la ville, cette puissance d'entregent. L'île de Texel, située au sortir

du lac de l'IJssel, se couvre de docks et d'entrepôts et devient la « porte des Indes » en Europe du Nord.

Les expéditions vers les lointains modifient donc la façon dont Amsterdam pense sa destinée et proclame sa prééminence au sein des Provinces-Unies. Si les « chinoiseries » et autres curiosités des Indes font leur apparition dans la peinture du Siècle d'or, c'est d'ailleurs pour une large part grâce aux caraques portugaises arraisonnées par la VOC, et dont Grotius défend le caractère de « justes prises ». La vente à Amsterdam de la cargaison de la *Santa Catarina* – plusieurs tonnes de pièces de céramique bleu et blanc en provenance de l'empire des Ming – provoque en effet l'irruption de l'Extrême-Orient dans les intérieurs néerlandais.

En quelques années, les assiettes et les tasses chinoises envahissent d'un même mouvement les salons des « maisons sur canaux » du quartier du Dam et les toiles de Pieter Boel et de Vermeer – comme, dans *Une Jeune Fille assoupie* (vers 1657), l'écuelle de porcelaine posée sous les yeux fermés de la dormeuse.

Aucun domaine du savoir n'est épargné par l'expérience des Indes orientales (l'Asie du Sud-Est) aussi bien qu'occidentales (le Brésil). Les « effets en retour » de la découverte des peuples, des produits et des natures des outre-mers se font sentir dans les imprimeries, les arsenaux, les universités, les hôpitaux. Les grands >>>

L'AUTEUR

Directeur de recherche à Sciences Po,
Romain Bertrand
a récemment publié
Le Détail du monde. L'art perdu de la description de la nature (Seuil, 2019).

>>> cartographes anversoïses comme Petrus Plancius et Abraham Ortelius transforment de fond en comble les mappemondes et les planisphères au moyen des routiers et des récits des pilotes de la VOC : sur leurs plaques de cuivre prennent peu à peu forme l'Australie, entraperçue par Willem Jansz en 1606, et la Nouvelle-Zélande, découverte par Abel Tasman en 1642. La chirurgie de guerre fait des progrès considérables grâce aux trépanations pratiquées par Bontius (Jacob de Bondt) lors du siège de Batavia, à Java, en 1628-1629.

Les érudits de Leyde et d'Amsterdam, tels Caspar Barleus, Bernardus Paludanus, Clusius (Charles de L'Écluse) et Pieter Pauw, remplissent leurs traités, leurs jardins botaniques et leurs « cabinets de curiosités » de plantes et d'exotica venues de l'océan Indien et des confins de l'Insulinde – orchidées, nautiles, phasmes, dodos, oiseaux de paradis, bronzes chinois, ivoires de Ceylan. En posant la question de l'antiquité des lances Hottentot retrouvées en Afrique du Sud ou des statuettes bouddhistes, ces savants collectionneurs ébranlent tout l'édifice de la connaissance : l'histoire

MOT CLÉ

Groot Desseyn

« Grand Dessein ». En 1623, la WIC cherche à s'emparer des possessions ibériques en Afrique et aux Amériques et à contrôler la traite atlantique, dans le contexte de la guerre contre l'Espagne. Hormis la brève conquête de l'Angola et du Pernambouc brésilien, ce fut un échec.

sagement étagée du progrès des arts et des sciences se trouve mise en défaut par la difficile datation des artefacts extra-européens.

En Asie même, des naturalistes bénéficient du réseau de transports et de comptoirs de la VOC pour allonger considérablement les listes d'espèces connues, et ce faisant améliorer les systèmes de classification en vigueur. En poste comme agent commercial de la VOC à Ambon, aux îles Moluques, de 1654 à 1702, Georg Everhard Rumphius gagne, par la qualité de ses descriptions de la faune et de la flore locales, le surnom de « Pline des Indes ». Publié de

manière posthume en 1741, son *Herbarium amboinense*, qui recense 1 200 espèces, reste un ouvrage de référence jusqu'au XIX^e siècle.

L'implantation de petites communautés de marchands et de colons néerlandais en Asie oblige en outre à repenser la question de la coexistence des rites et des dogmes. Les enclaves coloniales sont souvent des lieux d'expérimentation forcée des doctrines de la « tolérance ». Commentant la situation du Japon, où les Néerlandais disposent à compter de 1641 d'un

1637 : le krach de la tulipe

Le 5 février 1637, à Alkmaar, près d'Amsterdam, des dizaines de bulbes de tulipes sont vendus aux enchères. Les prix atteignent des sommets. Un bulbe de tulipe Viceroy est adjudgé pour 4 203 florins. Un autre, Admiraal van Enchuysen, est vendu 5 200 florins. Et puis, ce fut le krach. Dès le 7 février, les spécialistes du marché se réunissaient à Utrecht et éliaient des représentants pour discuter de la conduite à tenir face au subit effondrement des cours.

C'est en se rendant à Constantinople que des voyageurs néerlandais de la fin du XVI^e siècle contractèrent la passion des tulipes et la rapportèrent chez eux. La fleur s'ajouta alors aux diverses curiosités de la nature, coquillages et autres, recherchées par les collectionneurs. Une communauté se forma, composée de bourgeois fortunés, souvent de confession mennonite. Chacun avait son jardin, au pied de sa maison ou à l'écart de la ville. Pour un bulbe prometteur, un *bloemist* (acheteur et vendeur de tulipes) pouvait payer le même prix que pour une toile de maître ! Dès 1614, on voit apparaître des dessins et des écrits sur les « fous de tulipes ».

Ce qui rendait ce marché exceptionnel, c'était la nature de l'objet vendu : un bulbe, qui passait le plus

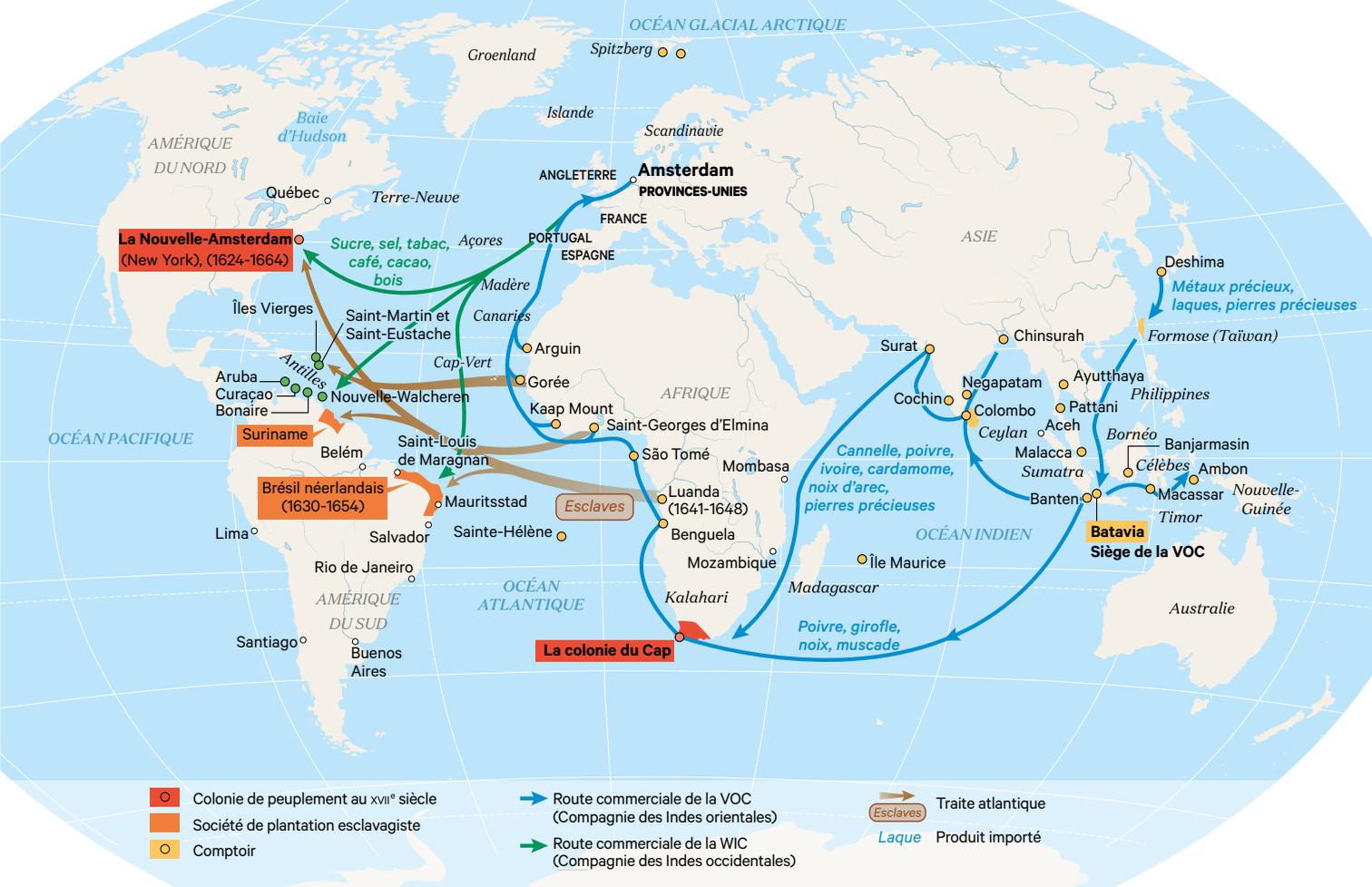


clair de l'année sous terre, sans que l'on pût s'assurer de ce qui allait advenir au moment de la floraison. La panique de 1637 s'explique pour cette raison : la vente eut lieu en février. Les enchères portaient sur des bulbes enterrés. L'achat devait reposer sur un haut degré de confiance. Que celle-ci fût ébranlée, pour tel ou tel motif, et la transaction pouvait sembler reposer sur du sable.

C'est justement la remise en cause des relations de confiance au sein de la communauté des *bloemisten* qui entraîna une crise culturelle. Quand les acheteurs virent les cours s'effondrer, ils refusèrent d'honorer leurs engagements. Des litiges s'ensuivirent, avec parfois procès.

Dans ce pays dominé par les calvinistes, la dénonciation des pratiques d'une élite de riches bourgeois, souvent non calvinistes, spéculant sur des objets jugés sans valeur réelle, prit comme un feu de paille, devenant un leitmotiv pour des libelles et des caricatures en tout genre. Mais la crise fut passagère. Le commerce des bulbes reprit, souvent au prix fort, et les artistes, qui avaient élevé la nature morte au rang du plus grand art, continuèrent à peindre de magnifiques bouquets de tulipes.

Olivier Postel-Vinay



Des comptoirs, des plantations et des colonies

Au moyen de la VOC et de la WIC, les Néerlandais s'emparent de comptoirs portugais (Malacca, Ceylan, Le Cap...) et en fondent de nouveaux, comme Batavia en 1619. En Amérique du Sud, de 1630 à 1654, ils contrôlent le Nordeste brésilien et ses plantations et s'emparent d'îles antillaises (Curaçao, Saint-Martin et Saint-Eustache...). Pendant un demi-siècle, ils dominent le commerce européen outre-mer.

minuscule comptoir à Deshima, Spinoza écrit : « *Ceux qui vivent dans un pays où la religion chrétienne est interdite doivent s'abstenir de pratiquer les rites [calvinistes dominicaux] mais peuvent néanmoins vivre dans un état de grâce.* » L'impossibilité de pratiquer ouvertement les rites réformés dans le Japon des Tokugawa – où le christianisme a été interdit en 1620 – conforte l'idée spinoziste d'une religion intérieure. Les théologiens néerlandais retrouvent ainsi aux Indes l'épineux problème des relations entre religion minoritaire et religion majoritaire.

Mais ils se trouvent désormais placés dans la position, jadis impartie à leurs ennemis « papistes », de devoir décider de l'inculcation forcée d'une foi à des populations qui sont considérées comme en pratiquant une autre (l'islam à Java et à Sumatra) ou n'en ayant aucune (les rituels animistes au Brésil et en Indonésie orientale). La haine de l'islam joue par ailleurs le rôle de plus petit dénominateur commun entre les différentes confessions réformées. Un Séminaire des Indes est ouvert à Leyde en 1622, qui vise à former les *predikanten* (prédicateurs) destinés à servir en Asie. Placé sous la férule d'Antonius Walaeus – qui exècre les « *mensonges du Coran* » et « *l'immoralité de Mahomet* » –, il ferme ses portes dix ans plus tard car le comité directeur de la VOC ne souhaite pas envenimer les relations de ses agents locaux avec leurs interlocuteurs princiers javanais, lesquels sont tous musulmans.

A compter des années 1630, dès lors que les Néerlandais ont consolidé leurs positions territoriales à Java et aux Moluques, la *realpolitik* prend le pas sur les ambitions prosélytes : jusqu'au XX^e siècle, ce sera l'un des traits distinctifs du colonialisme néerlandais en Asie que le maintien sous strict contrôle des missionnaires. Les Indes fonctionnent ainsi, dans quantité de domaines, comme les laboratoires extramétropolitains des particularités néerlandaises : certaines s'y forgent, beaucoup s'y expèrent.

L'importance de l'horizon asiatique de la pensée amstellodamoise s'explique avant tout par la fulgurante montée en puissance de la VOC. A sa fondation en 1602, par regroupement contraint de petites sociétés marchandes, la « compagnie de Jan » (ainsi qu'on l'appelle familièrement) est une structure de taille modeste, qui ne dépêche chaque année que quelques >>>

ESCLAVE Né au Suriname, cet esclave est donné au stathouder Guillaume V par la WIC, en charge de l'organisation de la traite atlantique. La Compagnie déporta en tout 550 000 Africains à l'Époque moderne (Isaac Lodewijk La Fargue, 1766).



LA VOC, UN ÉTAT DANS L'ÉTAT

Née en 1602, la Compagnie des Indes orientales agissait comme un véritable souverain en Asie.

La Compagnie néerlandaise unie des Indes orientales (VOC) est fondée le 20 mars 1602 à l'initiative du stathouder Maurice de Nassau et du grand pensionnaire de Hollande Johan Van Oldenbarnevelt. Elle procède du regroupement forcé de plusieurs petites compagnies d'exploration maritime, au premier chef la Compagnie van Verre (« Compagnie des lointains »), dont les vaisseaux ont accompli en 1596 le premier voyage jusqu'à Java (la « première navigation »).

Visant à faire pièce en Asie à la Compagnie britannique des Indes orientales, créée en décembre 1600, la VOC dispose d'un capital de 6,5 millions de florins. Selon sa charte constitutive, elle bénéficie du monopole du commerce « entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan », ainsi que du droit d'armer des navires indépendamment des amirautés, de lever et d'entretenir des milices, de nommer des magistrats et d'exercer la justice dans ses comptoirs. D'une durée initiale de douze ans, cette charte est régulièrement renouvelée à compter de 1623.

Les « Dix-Sept Messieurs »

La VOC possède un système de gouvernement à plusieurs niveaux, « en étoile », qui reflète les équilibres politiques complexes de la République. Deux classes d'actionnaires assurent son financement : les *bewindhebbers*, qui ont rang de gouverneurs et siègent dans ses instances, et les *participanten*, qui ne disposent d'aucun pouvoir décisionnaire. Placée sous l'autorité suprême d'un comité directeur composé de dix-sept membres (les « Dix-Sept Messieurs »), elle est organisée en sept « chambres » régionales (Hollande, Zélande, Delft, Hoorn, etc.).

A compter de 1609 et de son implantation à Banten, sur la côte

nord de Java, elle dispose d'un gouverneur général ayant entière autorité, en Asie, sur ses flottes et ses troupes. Ces dernières sont essentiellement composées de mercenaires, qui sont fréquemment d'origine extra-néerlandaise (française, danoise, germanique, etc.), et de milices de supplétifs recrutés ou enrôlés de force en Asie. A Java, elle dispose ainsi, dans les années 1620, de milices chinoises, de supplétifs moluquois et de mercenaires japonais recrutés à Hirado.

Structure très stratifiée, la VOC s'organise autour d'une double hiérarchie commerciale et militaire : aux rangs de « marchand de première classe » et de « marchand de deuxième classe », en charge de l'activité commerciale des comptoirs, répondent ceux de lieutenant et de sergent (et à bord des navires, ceux de capitaine et de bosco).

Dans la première moitié du XVII^e siècle, la VOC évolue en direction d'une bureaucratie sophistiquée – et parfois dysfonctionnelle. Rédigés en plusieurs exemplaires destinés à ses différents échelons de gouvernement, les rapports « Retour des Indes » forment rapidement une masse considérable de documents. S'ils constituent un formidable outil de connaissance et de compréhension des sociétés politiques asiatiques, dont ils détaillent les organigrammes et les jeux factionnels, ils sont difficiles à exploiter en temps réel : la « surabondance » d'informations paralyse souvent le processus de prise de décision.

La VOC se transforme ainsi en un centre européen des savoirs sur l'Asie. Placée sous la direction d'un hydrographe en chef, sa chambre de navigation, où se trouvent centralisés et gardés au secret les routiers des pilotes, devient un haut lieu de la cartographie. En 1620 s'installe à Batavia (actuelle Jakarta à Java) un « maître d'équipage » chargé de collecter les informations nautiques locales. L'obligation pour chaque gouverneur en poste en Asie de tenir un « diaire de gouvernement » permet également une accumulation de données de type ethnographique sur les sociétés locales.

Mise en liquidation dès 1795 par suite du tarissement de ses fonds propres, dû au versement de dividendes trop élevés à ses grands actionnaires, la VOC est dissoute en 1799. L'année suivante, l'ensemble de ses avoirs et possessions passe sous le contrôle de l'État néerlandais.

R. B.



Un blason aux armes de la VOC. ►



BATAVIA Sur l'île de Java, la VOC s'installe en 1619 sur les ruines de Jakarta qu'elle renomme Batavia, en honneur au peuple antique des Bataves. Ci-dessus : un étal de fruits exotiques au marché du port (Albert Eckhout, vers 1660).

>>> vaisseaux vers l'Indonésie. Mais, en 1616, elle possède déjà plusieurs dizaines de navires de gros tonnage – les *Indiamen* – et compte en Asie près de 3 000 hommes ; de 1602 à 1700, ses vaisseaux transportent 317 000 passagers entre l'Europe et l'Asie ; au mitan du XVIII^e siècle, à son apogée, elle emploie 22 000 hommes, dont plusieurs milliers de mercenaires et 3 200 marins, pilotes et capitaines.

Par suite de l'éviction violente des Portugais et des Britanniques, son réseau de loges de négoce et de comptoirs fortifiés s'étoffe rapidement, jusqu'à courir de l'Afrique orientale au Japon. La Compagnie s'implante à Java en 1602, à Pattani (au sud de la Thaïlande) en 1603, à Bornéo en 1606, au Siam en 1607, à Surat (en Inde) en 1616, aux îles Moluques dans les années 1620, en Birmanie en 1634, sur l'île Maurice en 1638, à Sumatra dans les années 1640 et à Deshima (Nagasaki) en 1641. Puis elle porte le coup de grâce à la présence portugaise en Asie avec la conquête de Malacca en 1651, du Cap en 1652 et de Ceylan en 1658.

L'avancée néerlandaise marque toutefois le pas aux portes de la Chine : l'ambassade envoyée auprès de l'empereur Yongli en 1655-1657 n'obtient aucun des avantages commerciaux convoités. Pis : en 1662, les armées loyalistes Ming expulsent les Néerlandais de Formose (Taïwan), où ils disposaient depuis 1624 d'une forteresse.

Contrairement à la légende dorée d'une paisible « politique traités » entre la VOC et les royautes indigènes, son implantation en Asie donne lieu à des situations d'extrême violence. Lors de la conquête de l'« île aux épices » de Banda, en 1621, le premier gouverneur-général de la Compagnie à Batavia, Jan Pietersz Coen, ordonne le massacre des habitants, puis la déportation

et la réduction en esclavage de près d'un millier de survivants. Le comité directeur de la VOC désapprouve d'autant plus ces menées militaires qu'elles grèvent lourdement le budget de la Compagnie.

Dans la remontrance adressée à Coen en 1622 se trouve ainsi réaffirmé le caractère purement marchand et irénique de la Compagnie : « *Il ne faut pas prêter grande attention à la question de la réputation ou de l'honneur, que l'on prend souvent trop au sérieux ; dans notre opinion (car nous sommes des marchands), détient l'honneur celui qui obtient le profit sans perpétrer d'injustice ou de violence.* »

Mais les invites à la modération restent lettre morte. En 1623, des hommes de la VOC torturent et exécutent, sur l'île d'Ambon, une dizaine d'agents de l'East >>>

DANS LE TEXTE

Le Marchand-Philosophe

« Je montrerai qu'il y a une excellente alliance entre le commerce et l'étude de la sagesse et des lettres et que le désir d'accroître ses richesses n'est pas contradictoire avec la réflexion de l'esprit, laquelle, en retour, ne s'oppose pas à ce désir. L'une et l'autre de ces deux facultés s'accordent sur d'excellents principes, si bien qu'à mon avis le marchand aura d'autant plus de chance qu'il saura philosopher plus clairement. »

Caspar Barlaeus, *Le Marchand-Philosophe*, [1632], traduit et commenté par Catherine Secretan, Honoré Champion, 2002, pp. 111-115.



PLANTEUR Un propriétaire surinamais fumant sa pipe sur sa plantation, tandis que son esclave lui sert du vin de Madère. La colonie du Suriname s'appuyait sur une économie de plantation esclavagiste (gravure de William Blake, 1793).

Sur l'île d'Ambon, les hommes de la VOC exécutent des agents anglais, soupçonnés de fomenter une attaque

en 1624 sur l'île de Manhattan doivent rapidement quitter les lieux. Si elles parviennent peu après à créer plus au sud La Nouvelle-Amsterdam (future New York), les avancées britanniques dans le Massachusetts et dans le Maryland leur interdisent toute expansion dans l'arrière-pays, limitant drastiquement leur participation au commerce des pelleteries qui bat son plein dans la région des Grands Lacs.

UNE EXPANSION VIOLENTE

Malgré la prise d'Olinda et de Pernambouc, en 1630, la WIC ne parvient pas non plus à s'implanter durablement au Brésil. Elle s'empare en 1634 de l'île de Curaçao mais, après une série de défaites face aux Portugais dans les années 1650, elle rapatrie l'essentiel de ses troupes et de ses navires en Guyane – jusqu'à y former en 1667 la colonie du Suriname. Quoique de dimensions modestes, le Suriname joue un rôle clé dans l'histoire et la mémoire heurtées du colonialisme néerlandais. La WIC y ouvre des plantations de canne à sucre, de café et de coton où travaillent, dans les années 1710, près de 13 000 esclaves africains. Ces derniers sont acheminés aux Amériques et aux Caraïbes depuis la forteresse de Saint-Georges d'Elmina, sur le littoral ghanéen, arrachée aux Portugais en 1637. Conquête en 1641, la ville de Luanda, en Angola, joue également le rôle de plaque tournante du commerce des esclaves venus du royaume du Kongo, mais elle est reprise par les Portugais dès 1648.

Les Provinces-Unies participent ainsi directement – et activement – à la traite atlantique, convoyant vers le Brésil, de 1636 à 1651, plus de 25 000 esclaves. Curaçao devient par la suite le principal entrepôt négrier de la WIC et des corsaires néerlandais opérant dans l'espace caribéen : de 1650 à 1700, 50 000 esclaves y transitent en direction des Amériques espagnoles et de La Nouvelle-Amsterdam.

Sur la durée du siècle – ce Siècle d'or qui fut aussi siècle d'ébène –, ce sont près de 220 000 esclaves africains (majoritairement originaires du golfe du Bénin, du golfe du Biafra et d'Afrique de l'Ouest centrale) qui sont déportés par des acteurs néerlandais, individuels ou institutionnels. La peinture atteste d'ailleurs l'importance de ces présences serviles au sein des maisonnières néerlandaises – ainsi des toiles de Jan Steen et de Jan Mijtens dans les années 1650-1660. Si la VOC fait aussi – à moindre échelle – commerce d'esclaves dans l'océan Indien, seul le Suriname devient à proprement parler une colonie néerlandaise esclavagiste.

Cette mémoire « sombre » de la présence néerlandaise au Nouveau Monde a longtemps été éclipsée par

>>> India Company – soupçonnés de fomenter une attaque contre eux. Cet épisode met un terme à toute entente anglo-néerlandaise aux Indes, et provoque l'une des plus féroces batailles de pamphlets du xvii^e siècle. Si la nouvelle de ces massacres suscite des critiques en métropole, la lenteur des communications rend illusoire toute sanction – un échange de missives entre les Provinces-Unies et Batavia prend alors dix-huit mois. Puis, les profits tirés de la revente de la noix muscade, du poivre noir et du clou de girofle indonésiens restent suffisamment élevés, jusque dans les années 1630, pour que la VOC échappe à toute condamnation publique. Seuls quelques cénacles anabaptistes s'offusquent du coût moral des richesses ramenées d'Asie.

Créée en 1621 à l'expiration de la « trêve de douze ans » signée entre les Provinces-Unies et l'Espagne, la WIC (Compagnie néerlandaise des Indes occidentales) ne connaît pas la même fortune que la VOC. Son objectif premier, que l'on qualifie alors de « Grand Dessein (*Groot Desseyn*) », est le harcèlement, sur terre et sur mer, des Espagnols et des Portugais – avec pour point d'orgue la capture, en 1628 au large de Cuba, par Piet Hein, de la flotte convoyant l'argent des Amériques de Veracruz à Séville.

Mal dotée en moyens humains et financiers, la WIC accumule cependant les échecs. Le rêve d'une Amérique néerlandaise s'évanouit en une décennie : pour éviter de devenir les victimes collatérales de la guerre qui fait rage dans la vallée de l'Hudson entre Mohawks et Mohicans, la trentaine de familles de colons installées



FUTURE NEW YORK En 1624, une trentaine de familles de colons néerlandais s'installent sur l'île de Manhattan (ci-dessus une gravure de 1626) où ils fondent La Nouvelle-Amsterdam. En 1664 le directeur général de la colonie, Peter Stuyvesant, livre la ville aux Anglais qui la rebaptisent New-York.

le mythe du gouvernement éclairé du prince Jean-Maurice de Nassau, qui, lors de son gouvernorat, de 1636 à 1644, s'entoure de naturalistes et de peintres renommés, tels Frans Post et Albert Eckhout – dont plusieurs paysages et natures mortes exotiques, offerts à Louis XIV, servent de modèle pour les tapisseries de la manufacture des Gobelins.

La WIC paye par ailleurs un lourd tribut aux guerres anglo-néerlandaises (1652-1654, 1665-1667, 1672-1674) : ses navires sont harcelés dans les Caraïbes par les bâtiments britanniques et ses comptoirs de La Nouvelle-Amsterdam (New York) et de Fort Orange (Albany) sont conquis en 1664. Lourdemment endettée, la compagnie est dissoute en 1674.

Les pratiques de conquête et d'asservissement de la VOC et de la WIC – tolérées, et parfois encouragées par leurs comités directeurs – placent constamment les Provinces-Unies en porte-à-faux par rapport à leurs idéaux proclamés de « tolérance » et de primauté du commerce sur la guerre. A compter de la première guerre javanaise

de succession (1704-1708), la VOC s'ingère continuellement dans les affaires politiques indigènes : prenant fait et cause pour tel ou tel prétendant au trône de Mataram (la principale royauté javanaise), elle exige, en contrepartie de son soutien militaire, des privilèges commerciaux exorbitants et des droits de taxation qui l'érigent en un pouvoir territorial à part entière – et ce en flagrante contradiction avec le refus de la République de qualifier d'« empire » ses possessions ultramarines.

Irrémédiablement associée à la « tyrannie espagnole » depuis l'Apologie de Guillaume d'Orange en 1581, la notion d'empire ne s'intègre en effet que très difficilement dans la tradition idéologique dominante, dont le *Mercator Sapiens (Le Marchand-Philosophe)* de Caspar Barlaeus (1632) offre, avec son antienne du « commerce honorable », le résumé. L'importance du modèle romain d'une « république impériale » dans le néostoïcisme néerlandais, tout particulièrement chez Lipsius (Juste Lipse), permet toutefois, sinon de résoudre, du moins de masquer cette contradiction. Reste que, loin d'avoir été les spectatrices passives d'une « colonisation par défaut », la VOC et la WIC ont bien été les pierres de touche d'un projet d'expansion violent. ■



CHINOISERIE Les porcelaines chinoises envahissent les salons amstellodamois. Sur cette assiette sont représentés le gouverneur de la VOC, de 1729 à 1732, et sa femme.

La librairie de l'Europe

L'auteur de l'*Éthique* n'a publié de son vivant qu'un ouvrage à son nom. Les Provinces-Unies jouissaient pourtant d'une liberté d'imprimer sans équivalent ailleurs. Mais la tolérance avait ses limites : la concorde civile.

Par **CATHERINE SECRETAN**

A différentes reprises Spinoza a exprimé son inquiétude de voir ses œuvres imprimées et sa volonté de garder l'anonymat. D'où venaient donc ces craintes ? Étaient-elles fondées, alors qu'au même moment la production de livres aux Provinces-Unies ne cessait de croître, que l'absence de censure attirait tous les auteurs interdits de publication pour cause d'idées hétérodoxes ou de critiques contre l'ordre politique et que les « gazettes de Hollande » étaient lues dans toute l'Europe ?

Au milieu du XVII^e siècle, le dynamisme de la « librairie » néerlandaise fait l'admiration de tous. En tête viennent les villes d'Amsterdam (180 libraires en 1675, pour une population de 200 000 habitants, soit 1 libraire pour 1 100 habitants) et de Leyde (34, pour une population d'environ 60 000 habitants, soit 1 libraire pour 1 800 habitants). La visibilité néerlandaise aux foires de Francfort et de Leipzig, dès les années 1630, dépasse celle des libraires français et italiens et traduit le basculement de l'édition européenne vers le nord¹.

Cet essor remarquable a ses raisons historiques et structurelles. Tout d'abord, la chute d'Anvers, repris par les Espagnols en 1585, qui fait affluer au nord nombre de réfugiés spécialisés dans les métiers du livre, dont le déjà célèbre Christophe Plantin, et celui qui deviendra le fondateur de la plus grande dynastie néerlandaise d'imprimeurs et de libraires du XVII^e siècle : Louis Elzevier.

Tous deux s'établirent à Leyde, où venait d'être créée, en 1575, une

université où furent invités les plus grands humanistes de l'époque et qui se dota d'installations modernes (bibliothèque, théâtre anatomique, jardin botanique). Elle assura très vite de solides débouchés aux imprimeurs et éditeurs. L'édition scientifique et savante fut une des spécialités de Leyde : auteurs classiques, grammaires et dictionnaires, travaux des professeurs de l'université. C'est aussi à Leyde, chez Jean Maire, que Descartes publia pour la première fois le *Discours de la méthode* en 1637.

UNE CULTURE DE LA RÉFORME

Quant à Amsterdam, sa suprématie fut assurée entre 1651 et 1675. La ville est célèbre pour le nombre et la variété des livres qu'elle publie et diffuse, qu'il s'agisse de la philosophie « nouvelle » (Descartes, Hobbes, Gassendi...), de textes religieux, de livres en langue vernaculaire, de pamphlets politiques ou de « gazettes » dont la production allait croissant.

Le dynamisme de la librairie néerlandaise n'aurait pas non plus existé sans la vitalité du marché intérieur, vitalité soutenue par la culture de la Réforme, qui a très tôt encouragé la lecture individuelle ou familiale de la Bible en langue vernaculaire, mais qui est aussi venue de l'exceptionnel taux d'alphabétisation de la population, l'un des plus élevés d'Europe à l'époque.

De 1581 à 1700, seuls 263 livres ont été interdits dans la République. N'est-ce pas la preuve éclatante d'une liberté d'imprimer sans équivalent ailleurs ? Que représente ce chiffre comparé aux

L'AUTEURE

Directrice de recherche émérite au CNRS, **Catherine Secretan** a notamment dirigé, avec Willem Frijhoff, le *Dictionnaire des Pays-Bas au Siècle d'or* (CNRS Éditions, 2018). Elle participe à la nouvelle édition des œuvres de Spinoza dans « La Pléiade ».

NOTE

1. Cf. C. Berkvens-Stevelinck, H. Bots, P. G. Hoftijzer, O. S. Lankhorst, *Le Magasin de l'Univers. The Dutch Republic as the Centre of the European Book Trade*, Leyde, Brill, 1991, p. 292.



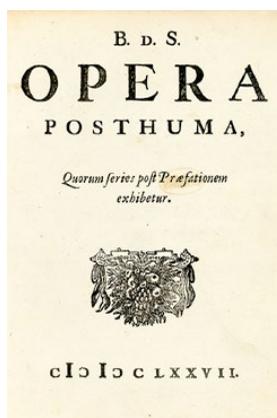
CHEZ LE LIBRAIRE Cette fonction désigne à la fois l'activité d'éditeur et celle de marchand de livres. Dans la France d'Ancien Régime, la surveillance de l'écrit passe par la censure préalable accordant ou non la permission d'imprimer. Aux Provinces-Unies, il n'y a plus de censure préventive après 1651. Ici, les différentes étapes de l'impression dans un atelier hollandais, par Jan Van der Straet, 1600.

10000 publications sorties des presses de Leyde entre 1600 et 1700 ? La Hollande s'érige en centre d'édition international où sont publiés les livres qui n'obtiennent pas de privilège en France ou risquent l'interdiction, comme les œuvres de controverse religieuse janséniste (*Les Provinciales* de Pascal) ou protestante (le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle), de philosophie jugée hétérodoxe (Malebranche), de critique politique (nombreux pamphlets contre Louis XIV). Les contrefaçons et les éditions pirates (jusqu'aux pièces de Molière et de Corneille) s'y multiplient.

Pas plus que la tolérance ou la liberté d'expression la liberté d'imprimer n'a fait l'objet d'une défense de principe. Cette liberté, réelle, fut, bien plus que l'effet d'une volonté délibérée, le produit d'une situation – la structure particulariste de la jeune République – et de sa conséquence : la dispersion du pouvoir.

Toute réglementation n'était cependant pas absente. Car le contrôle de la production mis en place par les Habsbourg n'avait pas disparu avec la fin de la domination espagnole. Mais, en 1651, les états généraux décidèrent d'abandonner une procédure fondée sur le principe de la censure préventive, >>>

POSTHUME C'est par ce seul recueil publié en 1677, quelques mois après la mort de Spinoza, que nous connaissons l'*Éthique*, le *Traité politique*, le *Traité de la réforme de l'entendement*, et son *Abrégé de grammaire hébraïque*.



À SAVOIR

Censure : ce que craignait Spinoza

Dans une lettre de 1671 à son ami Jarig Jelles (un des éditeurs de ses *Œuvres posthumes* en néerlandais), Spinoza évoquait la visite d'un « professeur » qui lui aurait parlé de la publication imminente d'une version en néerlandais du *Traité théologico-politique*. Il aurait alors instamment prié son ami d'empêcher cette impression, « non seulement pour moi », ajoutait-il, « mais aussi au nom de nombreuses connaissances amicales qui ne verraient pas sans crainte ce livre être interdit, comme il le sera sans aucun doute s'il paraît en langue hollandaise ».

Un peu plus tard, dans une lettre à Henry Oldenburg (secrétaire de la Royal Society, à Londres), il raconte qu'ayant appris que la rumeur circulait d'un livre qu'il allait publier (montrant que Dieu n'existe pas), et que les théologiens s'en étaient plaints auprès du prince et des magistrats, il avait décidé de différer l'édition qu'il préparait, « en attendant de voir comment les choses tournent ».

Enfin, dans sa préface aux *Œuvres posthumes* de Spinoza, Jarig Jelles indique que « si le nom de l'auteur, sur la couverture et ailleurs, est réduit à ses initiales, la seule raison en est qu'il demanda expressément peu avant sa mort que son nom ne figurât pas en tête de l'*Éthique* dont il confiait l'impression ; et la raison de cet interdit n'est autre, du moins à ce qu'il semble, que son refus d'avoir une doctrine à son nom ».

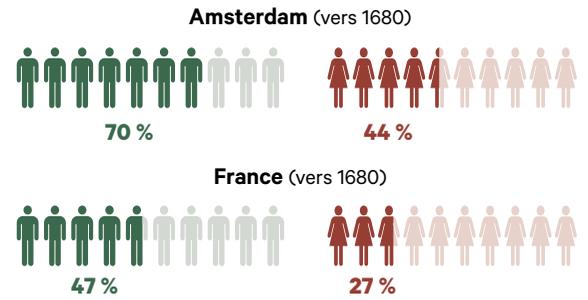
>>> celle-ci s'étant révélée inefficace dans un gouvernement dominé par l'autonomie provinciale.

On orienta le système vers une censure répressive, c'est-à-dire la condamnation éventuelle d'une publication après coup, et la charge en fut attribuée aux libraires eux-mêmes. La nécessité d'obtenir un privilège (la permission d'imprimer) comme en France devenait caduque. Ainsi, en l'absence d'un pouvoir central fort, la censure était généralement appliquée localement, instruite soit au niveau des tribunaux municipaux, soit au niveau des cours provinciales de justice, ce qui entraînait une grande variété de mesures d'une province à l'autre, et même à l'intérieur d'une province. En outre, l'inclination des magistrats, en assemblée ou individuellement, exerçait toujours une influence significative sur la manière dont les verdicts, une fois prononcés, étaient respectés.

Quant à l'Église réformée elle ne pouvait qu'infliger des sanctions ecclésiastiques, comme l'exclusion de la Sainte Cène. Pour toute autre sanction de nature non ecclésiastique, les autorités religieuses étaient contraintes de faire appel au pouvoir séculier, lequel rejetait en général les demandes d'interdiction émanant de l'Église. La préoccupation des autorités civiles était de préserver la tranquillité publique et d'empêcher les publications mettant en cause des gouvernements ou des personnalités politiques étrangers.

Une alphabétisation inédite

(Pourcentage de ceux qui savent signer leur acte de mariage)



Rien ne le montre mieux que l'attitude du pouvoir politique face aux controverses intellectuelles si fréquentes dans cette République néerlandaise du Siècle d'or. Lorsque, après la mort de Descartes, dans les années 1650-1656, le « grand public » se mit à prendre part aux polémiques – jusque-là universitaires – à propos du mouvement de la Terre (géocentrisme ou héliocentrisme), la virulence des discussions amena les états provinciaux de Hollande à publier un décret, en octobre 1656, demandant que l'on évite, « en vue de la paix et de l'apaisement », de développer des thèses « tirées de la philosophie de Descartes ».

Pareille intervention ne fut ni la première ni la dernière². Le cas de Daniel Zwicker, socinien notoire – ces dissidents rejetaient le dogme de la Trinité et s'attirèrent les foudres des autorités religieuses –, est un autre exemple éloquent de la réserve dans laquelle se tenaient les autorités civiles. Zwicker réussit à publier en 1658 son livre *Irenicum irenicorum* (« L'irénique des iréniques ») et à échapper à toute sanction, la municipalité d'Amsterdam ayant décrété qu'elle ne savait ni le latin ni en quoi consistait le socinianisme ! Comment ne pas voir le bénéfice considérable que la liberté d'imprimer a pu tirer, *de facto*, de ce morcellement du pouvoir, de ces conflits de juridictions et du caractère non confessionnel de l'État ?

Et pourtant, il y a bien eu des interdictions. Celles-ci étaient la plupart du temps dictées par des considérations politiques ou obtenues sous la pression des synodes à l'encontre de publications jugées hétérodoxes. En 1622, une interdiction fut prononcée par les états généraux contre le traité de Grotius « Considérations sur le gouvernement légitime de Hollande et Frise occidentale » : on jugea qu'il offensait, par ses remarques et ses propos sur la signature

LISEUSE Deux raisons expliquent l'importance de la pratique individuelle de la lecture aux Pays-Bas : la Réforme et la forte production d'ouvrages en tout genre (*Une vieille femme lisant* par Rembrandt, 1631, Amsterdam, Rijksmuseum).



de la trêve avec l'Espagne (1609), le prince Maurice de Nassau (alors stathouder) et les États eux-mêmes.

Le grand historien Lieuwe Van Aitzema connut le même sort avec son « Lion rétabli » (*Herstelde Leeuw*), condamné par la cour de Hollande en 1652 au motif que son interprétation des événements de 1650-1651 (l'éviction du stathouder et l'établissement de la république) risquait de troubler la paix publique. A partir des années 1660, la République de Jan de Witt, fragilisée par les guerres avec l'Angleterre et par la politique française, s'inquiète de l'agitation orchestrée par les pasteurs calvinistes orthodoxes hostiles à la politique libérale des républicains.

Les interdictions se multiplient alors contre les livres, pamphlets et journaux, à la demande des synodes qui, en pareil contexte, obtenaient plus facilement gain de cause auprès des états généraux ou des cours provinciales. Les écrits sociniens étaient parmi les premiers visés, mais la critique religieuse plus encore.

FAUX LIEU D'ÉDITION

Le cas de censure le plus connu, parce que l'un des plus violents, est celui qui toucha Adriaan Koerbagh, l'un des membres les plus radicaux du cercle de Spinoza : juriste et médecin, Koerbagh avait fait paraître, en 1668, deux ouvrages en néerlandais – *Un plein jardin de délices divers* et *Une lumière éclairant les choses obscures* (*Bloemhof*) ; le second des deux fut interdit, l'impression arrêtée, ordre fut donné de détruire tous les exemplaires, et son auteur fut condamné à une lourde amende et dix ans de réclusion.

Quel était son crime ? Sous la forme apparemment innocente d'un « dictionnaire », son ouvrage dénonçait l'obscurité et l'impropriété de la langue qu'utilisaient les théologiens pour abuser de la crédulité des gens et entretenir la superstition : « diable » n'est pas un nom propre et désigne simplement une personne qui calomnie ; de même, « ange » vient du grec et signifie « messager, envoyé ». Koerbagh ne s'en tenait pas à l'analyse

À SAVOIR

Un manuscrit de l'« Éthique » au Vatican

En 2010 fut découvert, au Vatican, un exemplaire manuscrit de l'*Éthique*. S'il n'est pas de la main de Spinoza, il représente toutefois l'unique copie manuscrite que nous ayons de cette œuvre. Elle avait été réalisée à l'intention d'un des correspondants de Spinoza, Walther von Tschirnhaus, lequel avait ensuite remis le manuscrit à Nicolas Sténon rencontré lors de son séjour à Rome. Sténon, qui avait fréquenté le cercle des amis de Spinoza, était parti en 1667 pour Rome où, de luthérien, il devint catholique. Il s'empressa de déposer le manuscrit reçu de Tschirnhaus au Saint-Office où l'œuvre fut mise à l'Index à son instigation. Bien qu'antérieur à l'*Éthique* que nous connaissons par les *Opera posthuma*, ce texte primitif n'apporte qu'une dizaine de variantes notables. Il a été édité et publié par Leen Spruit, qui l'a découvert en 2010, et Pina Totaro, qui en avait pressenti l'existence au Vatican.

« Tel est chez nous le bonheur de ce siècle, qu'il nous est permis de négliger la colère des théologiens » Lodewijk Meyer

philologique, mais s'attaquait aux fondements mêmes de la religion, à la Révélation, aux miracles, au concept de Trinité, et à la transcendance divine. La plupart des idées contenues dans le *Bloemhof* débouchaient sur des conclusions philosophiques et religieuses radicalement subversives. Le sort réservé à Adriaan Koerbagh, mort en prison en 1669, un an après sa condamnation, ne pouvait que justifier les craintes de Spinoza et explique l'urgence qui l'incita à rédiger le *Traité théologico-politique* pour défendre la liberté de philosopher, comme l'indique le sous-titre même du livre.

Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, l'augmentation du nombre de livres condamnés reflète à la fois l'intensification des polémiques philosophico-théologiques et l'exacerbation des tensions politiques entre républicains et orangistes. En 1674, le *Traité théologico-politique* est condamné par la Cour de Hollande, en même temps que le *Léviathan* de Hobbes, *La Philosophie interprète de l'Écriture sainte* de Lodewijk Meyer et un recueil de textes sociniens.

Alors même qu'il avait décidé de publier l'*Éthique* et s'était rendu pour cela à Amsterdam, en 1675, Spinoza y renonça et revint à La Haye. La prudence l'aura conduit à ne publier de son vivant qu'une seule œuvre signée de son nom, celle où il expose une doctrine qui n'était pas la sienne : *Les Principes de la philosophie de Descartes* (1663). Le reste de ses livres, ou bien aura paru anonymement, comme le *Traité théologico-politique*, avec un faux nom d'éditeur (Henricus Kunrath au lieu de Jan Rieuwerts) et un faux lieu d'édition (Hambourg au lieu d'Amsterdam), ou bien, comme l'*Éthique*, n'aura circulé que de façon très restreinte, sous forme de copies manuscrites envoyées à des amis. Le *Traité politique*, demeuré inachevé, ne paraîtra sous le nom de Spinoza que dans les *Opera posthuma* en 1677 ; quant au *Court Traité*, il restera manuscrit jusqu'à sa découverte au XIX^e siècle.

Les inquiétudes de Spinoza attestent que la liberté d'imprimer était loin d'être totale. Doit-on s'en étonner ? Les idées des Lumières étaient encore à venir. En revanche, à l'aune des critères du temps, les conditions que trouvaient les auteurs des Provinces-Unies étaient incomparablement plus favorables que partout ailleurs. Lodewijk Meyer avait raison de dire, parlant des théologiens : « *Tel est chez nous le bonheur de ce siècle, qu'il nous est permis de négliger leur colère et leur indignation.* » C'est pourquoi il s'empressera de rassembler les manuscrits de Spinoza dès sa mort, en 1677, et de les porter à l'imprimeur pour faire paraître tout ce que le public ne connaissait pas encore. ■

NOTE

2. Cf. P. Dibon, *Regards sur la Hollande du Siècle d'or*, Naples, Vivarium, 1990.



Une surprenante liberté religieuse

Dans toute l'Europe, les Provinces-Unies étaient reconnues comme un modèle de tolérance religieuse. En réalité, les calvinistes, majoritaires, durent composer avec une multitude de « sectes », de communautés catholiques, juives et parfois « sans Église ».

Par **WILLEM FRIJHOFF**

Les États donnent une liberté illimitée à toute sorte de religions, lesquelles y ont une liberté entière de célébrer leurs mystères et de servir Dieu comme il leur plaît. Vous saurez donc qu'outre les réformés il y a des catholiques romains, des luthériens, des brounistes [des congrégationalistes adhérents de Robert Browne], des indépendants, des arminiens, des anabaptistes, des soci-niens, des ariens, des enthousiastes, des quacquiens [quakers] ou des trembleurs, des borrélistes [partisans du collégiant Adam Boreel, tendant au prophétisme], des Arméniens, des Moscovites, des libertins, et d'autres enfin que nous pouvons appeler des chercheurs, parce qu'ils cherchent une religion et qu'ils n'en professent aucune de celles qui sont établies. Je ne vous parle point des Juifs, des Turcs et des Persans. »

C'est ainsi que le Suisse calviniste Jean-Baptiste Stoppa décrivait, dans *La Religion des Hollandais* en 1673, la coexistence confessionnelle des

Provinces-Unies, avant de s'emporter contre le libertin Spinoza, « ni Juif ni chrétien »¹. L'incroyance ou le doute systématique de l'artisan-philosophe ne cadrait apparemment point avec le monde encore tout chrétien de l'officier suisse...

Cette mosaïque religieuse, qui étonnait tant les voyageurs de l'époque, n'existait en réalité vraiment qu'à Amsterdam. Et même là, elle n'était pas aussi entière que Stoppa le prétendait : la législation était même assez

stricte. Mais dans les faits, les autorités, comme le grand public, toléraient par connivence les différents courants religieux. Comment en était-on arrivé là ?

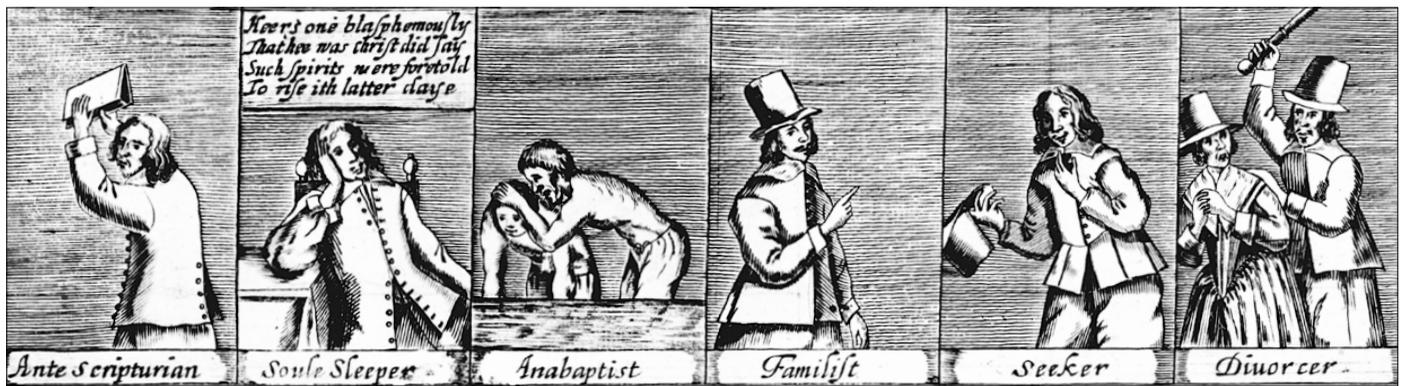
A l'époque où les Pays-Bas étaient catholiques, la religiosité commune y demeurerait essentiellement tournée vers une pratique de la foi individuelle et une relative absence de soumission à la hiérarchie en tant que gardienne du dogme. Aussi régnait-il déjà à la fin du Moyen Âge en Hollande une remarquable liberté d'expression individuelle

NOTE

1. J.-B. Stoppa, *La Religion des Hollandais* représentée en plusieurs lettres écrites par un officier de l'armée du Roy à un pasteur et professeur de théologie de Berne, Cologne, Pierre Marteau, 1673, pp. 32, 79.

L'AUTEUR

Professeur émérite d'histoire moderne de l'université libre d'Amsterdam, professeur invité à l'université Érasme de Rotterdam, **Willem Frijhoff** a notamment dirigé, avec Catherine Secretan, le *Dictionnaire des Pays-Bas au Siècle d'or* (CNRS Éditions, 2018).



DISSIDENT Cette série de gravures anglaises, réalisée en 1646, représente des « sectes » et opinions religieuses dont beaucoup sont présentes aux Provinces-Unies. Toutes se caractérisent par leur liberté de conscience et leur refus des hiérarchies au sein de l'Église.

en matière religieuse et une résistance à l'égard de toute contrainte venue d'en haut. La large diffusion au ^{xiv}^e siècle de la « dévotion moderne », qui prônait un retour au christianisme primitif par une piété chrétienne séculaire, simple et personnelle, avait créé les conditions nécessaires pour revaloriser l'apport laïque à la vie religieuse.

UNE TERRE DE RÉFORMISME

Trois vagues réformatrices ont ensuite pénétré le pays : les idées de Luther dans les années 1520, celles des anabaptistes dans les années 1540 puis le calvinisme dans les années 1560. Il en résultait un paysage religieux riche en tendances, sectes, Églises et mouvements issus des différentes Réformes.

À la suite de la révolte des Pays-Bas, qui aboutit en 1648 à leur indépendance officielle, la République des Provinces-Unies devient une des principales puissances protestantes d'Europe : l'Église réformée calviniste est désormais la seule Église admise dans l'espace public. L'Église catholique fut prohibée (dès 1573 en Hollande et en Zélande), les lieux de culte furent fermés, transformés en temple ou détruits, les évêques furent bannis, les prêtres interdits.

Mais la foi catholique restait tolérée sur le plan strictement individuel et dans l'espace privé, tout comme, en principe, les autres courants religieux non réformés ou non chrétiens. Le catholicisme, pourtant privé de ses expressions publiques, a ainsi pu survivre à un degré bien plus important que dans les autres sociétés qui ont été réformées, que ce soit en Grande-Bretagne ou dans le Saint Empire. Les laïcs ont tout de suite pris la relève du clergé pour assurer la bonne marche de la communauté, en fondant et entretenant des églises domestiques clandestines – à Amsterdam, la *Ons' Lieve Heer op Solder* dans le grenier du riche marchand catholique Jan Hartman est devenue un musée –, des institutions de bienfaisance privées pour les pauvres et les personnes âgées.

L'Église réformée calviniste était donc l'Église officielle des Provinces-Unies, sans pour autant être l'Église de l'État, comme c'était le cas dans la majorité des autres pays européens. Le calvinisme jouissait d'une position de monopole sur la vie religieuse publique et sur >>>



AUSTÉRITÉ Des fidèles écoutant le prêche dans le temple Saint-Odulfus d'Assendelft (Pieter Jansz Saenredam, 1649). Au ^{xvii}^e siècle, les églises catholiques ont été réquisitionnées et dépouillées de leurs ornements par les nouvelles autorités calvinistes.

Le pays des libres croyants

Anabaptistes

Du grec *anabaptizein*, « baptiser à nouveau » : pour eux, seuls des adultes ayant fait montre d'une profession de foi personnelle peuvent recevoir le baptême, et non les enfants. Ils prônent également la séparation absolue de l'Église et de l'État et le principe du ministère laïque. Organisé autour de Melchior Hoffman, l'anabaptisme néerlandais est marqué par l'expérience millénariste du royaume de Münster en 1534-1535, qui donnera de ses membres une image particulièrement négative et explique la dureté des persécutions à leur rencontre.

Arminiens

Aussi appelés « remontrants », ils rassemblent les disciples du théologien à Leyde Jacobus Arminius (1560-1609). Ce dernier rejette les thèses ultra-calvinistes de la prédestination : le salut n'est pas déterminé avant la chute originelle, comme le disaient les ultras, mais se limite aux vrais croyants. En 1610, 44 de ses disciples adressent une « remontrance » aux états provinciaux de Hollande pour que soit intégrée la vision arminienne de la prédestination. Leur requête étant rejetée par le synode de Dordrecht en 1619, ils se constituent en Église séparée, d'abord clandestine puis reconnue en 1631. Leur vision de la suprématie des pouvoirs civils sur l'Église leur gagne bien des sympathies au sein de la société néerlandaise.

Collégiants

Groupe religieux réputé pour sa pratique radicale de la tolérance, mais plus encore pour avoir fait partie du petit cercle formé autour de Spinoza. Ses membres se réunissaient en « collège » pour pratiquer la lecture et l'exégèse de la Bible au nom de la doctrine de la « libre prophétie ». Adeptes du baptême des adultes et de la communion, ils refusaient l'adhésion à une Église confessionnelle en particulier pour défendre une Église chrétienne universelle.

Mennonites

Formant le troisième groupe religieux au sein des Provinces-Unies du Siècle d'or, et le plus prospère économiquement, ils doivent leur nom à Menno Simons (1496-1561), prêtre catholique frison ayant quitté l'Église en 1536. À l'instar des anabaptistes, dont ils se détachent après 1535, ils se caractérisent par leur refus de prêter serment, la pratique du baptême des adultes, et le principe du ministère laïque, mais s'en distinguent par leur condamnation du port des armes et de tout recours à la violence.

Sociniens

Ils s'appuient sur une lecture rationaliste de la Bible et nient les dogmes de la Trinité, de la résurrection des corps et de la prédestination. C'est au théologien italien Fausto Sozzini, mort en 1604, qu'ils doivent leur appellation. Le courant est fortement réprimé en Hollande, en raison de la négation de la nature divine du Christ.

>>> les fonctions publiques, qui ne pouvaient être en théorie tenues que par des calvinistes. L'Église réformée avait rêvé de devenir l'Église populaire de tous, mais elle ne pouvait pas s'imposer à l'ensemble de la population. Elle dut se contenter d'être celle d'élus ou de volontaires, limitée dans ses ambitions et dépourvue de moyens de contrainte autres que dans l'ordre de la discipline interne ou de la morale. On distinguait d'ailleurs sciemment entre les « membres » de plein droit de l'Église réformée (*lidmaten*), censés assister aux services religieux et communier, et les « sympathisants » (*liefhebbers*), moins engagés.

Toute reconstruction chiffrée du paysage religieux des Provinces-Unies demeure hasardeuse. On peut cependant avancer que, vers 1600, seuls 10 % des 1,5 million de Néerlandais étaient calvinistes, tandis que l'Église catholique totalisait encore près de la moitié

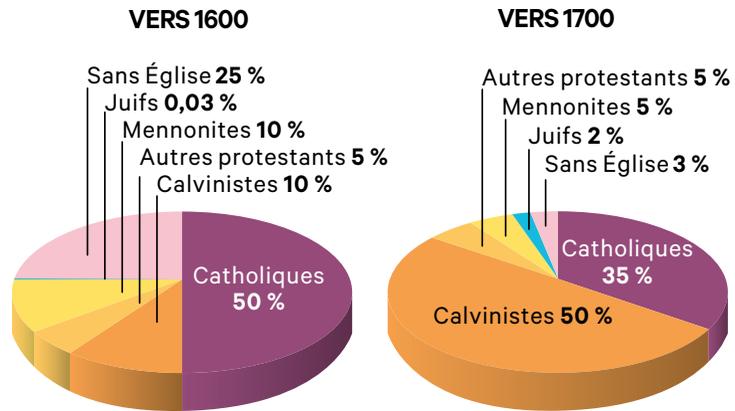


UNE ÉGLISE CACHÉE DANS UN GRENIER

La clandestinité de cette chapelle catholique d'Amsterdam est le résultat des lois confessionnelles des Provinces-Unies à partir de 1578. En raison de la distinction entre espaces privé et public, les lieux de culte publics sont réservés à l'Église réformée calviniste. Les pratiques catholiques sont alors étroitement surveillées : les églises restent cachées, l'usage de l'orgue est interdit. L'église ci-dessus a été aménagée en 1661 dans les derniers étages de la maison du riche marchand Jan Hartman. Encore visité de nos jours, l'édifice prit le nom de *Ons' Lieve Heer op Solder*, « Notre-Seigneur au Grenier ».

La résistance des catholiques

Bien qu'il soit hasardeux de reconstituer précisément le paysage religieux des Provinces-Unies avant le recensement de 1809, on sait que, peu de temps après l'union d'Utrecht en 1579, les catholiques constituent encore la majorité. Un siècle plus tard, l'Église réformée s'est consolidée, mais elle doit composer avec un catholicisme resté bien plus vivace que dans d'autres sociétés réformées.



de la population. Les luthériens et les mennonites représentaient 10 à 15 % de la population. Surtout, près d'un tiers des Néerlandais n'appartenaient à aucune Église ! A la fin du XVII^e siècle, l'Église réformée s'était consolidée, mais sa part ne dépassait probablement toujours pas la moitié de la population.

De nouvelles formes d'appartenance confessionnelle, sans être reconnues comme des corporations de droit public, avaient une existence semi-tolérée dans le domaine privé ou dans des corporations sous l'égide de bourgeois qui les géraient. Parmi elles, les communautés chrétiennes d'appartenance libre, d'inspiration laïque, telles que les différentes branches de l'anabaptisme mennonite, ou encore des groupements religieux spiritualistes, telle la Famille de l'Amour (Huis der Liefde) qui au XVI^e siècle réunissait un groupe éminent d'hommes instruits, engagés en toute liberté intellectuelle dans la réflexion religieuse.

Dirck Volkertsz Coornhert (1522-1590), le puissant humaniste, en était le penseur modèle. Tout en restant au sein de l'Église catholique, il était considéré comme le théoricien néerlandais de la liberté de conscience. Quelques décennies plus tard, d'autres cercles et groupes reprennent le flambeau. Pensons aux collégiants, aux sociniens, aux quakers, aux spiritualistes ou aux chiliastes. Tous rejettent les prétentions à l'exclusivité des Églises établies, récuse les ergoteries des théologiens et aspirent à retrouver la simplicité supposée de la vie chrétienne des temps apostoliques ou à préparer ensemble une fin des temps digne des enseignements bibliques. Aussi, une bonne partie des débats sur les expressions religieuses dans l'espace public au

cours des XVII^e et XVIII^e siècles tournaient chez les chrétiens réformés autour de la question du degré de liberté que l'on pouvait accorder à ceux qui devaient publiquement de l'orthodoxie définie par l'Église publique. Sans même parler des adhérents de communautés protestantes concurrentes présents dans l'ensemble des Pays-Bas avant l'introduction du calvinisme, il pouvait s'agir simplement des limites à accorder à la liberté des réformés d'une opinion minoritaire au sein même de l'Église calviniste, organisés en ce qu'on appelait alors des « conventicules ».

DES MUSULMANS AUSSI

Plus débattus encore : les droits des « remontrants » expulsés de l'Église réformée en 1619 ou ceux des courants critiques autour de rationalistes cartésiens ou spinozistes. Parfois violemment attaqués par l'Église publique, ou dénoncés comme libertins, tous demeureraient au fond des enfants du grand mouvement de Réforme du XVI^e siècle. Mais les débats s'intensifiaient lorsqu'il s'agissait de croyants hors de l'orbite de la Réforme, tels les membres de l'ancienne Église catholique, les Juifs, en particulier dans la communauté séfarade d'Amsterdam avec sa forte tradition intellectuelle dont Spinoza fut un représentant éminent, ou encore les quelques musulmans établis dans la métropole d'Amsterdam, ces « Turcs », comme on les appelait.

La liberté culturelle des Juifs séfarades contrastait à première vue avec les interdictions dont les chrétiens non réformés demeuraient l'objet, mais elle pouvait précisément leur être accordée parce que leur place dans la société civile demeurait sujette à de nombreuses restrictions d'ordre social et culturel (les corporations de métier leur restaient fermées, ainsi que les écoles primaires publiques), empêchant toute intégration définitive jusqu'à l'abolition de leur statut particulier par la nouvelle Assemblée nationale en 1796.

Ainsi, les Provinces-Unies, dans une Europe du XVII^e siècle en pleine confessionnalisation, s'identifiaient comme un espace d'une surprenante liberté religieuse. Les calvinistes, majoritaires par endroits mais toujours soumis aux critiques des pouvoirs publics, durent s'accommoder d'un foisonnement de communautés, terreau de tolérance. ■

Tous rejettent les prétentions des Églises établies et récuse les ergoteries des théologiens



1. La main du capitaine

A la fin des années 1630, les six compagnies d'arquebusiers de la garde civique (milice) d'Amsterdam commandent des portraits de groupe aux meilleurs artistes pour orner leur nouvelle salle de réunion. La compagnie du capitaine Frans Banning Cocq s'adresse à Rembrandt. Rompant avec le schéma classique d'une juxtaposition de portraits individuels, le peintre joue sur les effets d'ombre et de lumière, les raccourcis – comme la main du capitaine ou la lance du lieutenant qui s'avancent comme au-delà de la surface du tableau. Il montre les principaux officiers mais aussi, au plan médian, les différentes étapes du maniement de l'arquebuse. ▲ Rembrandt, *La Ronde de nuit*, 1642, Amsterdam, Rijksmuseum.

La compagnie des peintres

Spinoza est contemporain de Rembrandt et de Vermeer, les grands maîtres du Siècle d'or. Peintures produites à la douzaine, estampes, décor de pièces de faïence : les images sont omniprésentes dans la société néerlandaise. Y compris dans les foyers modestes.

Par **ROMAIN THOMAS**

A l'époque où Spinoza était adolescent à Amsterdam, certains visiteurs étrangers s'étonnaient de la culture visuelle foisonnante qui caractérisait alors les Provinces-Unies. Spinoza lui-même dessinait et aimait la compagnie des peintres. Le philosophe français Samuel Sorbière, sans doute en raison de ses origines calvinistes, dénonçait dans les années 1640 « *l'excessive curiosité pour les peintures* » dont il avait été témoin durant son séjour. De fait, la société néerlandaise du XVII^e siècle, au moins dans sa composante urbaine, était une société d'images, où furent produites plusieurs millions de peintures.

DES BIENS « POPULUXE »

Cette production fut stimulée par une demande en constante augmentation jusque vers 1650, puis stagnant jusqu'aux années 1670 – difficultés économiques et changement de goût provoquèrent ensuite une baisse drastique de la production. A Amsterdam même, la demande en tableaux a été estimée vers 1650 entre 20 000 et 30 000 par an. Avec le boom économique exceptionnel que les Provinces-Unies connurent au XVII^e siècle, et avec l'élévation globale du niveau de vie, les Néerlandais, et en particulier les Amstellodamois, disposaient d'argent pour acheter des biens artistiques. La croissance du marché de l'art y a donc tenu à l'élargissement très fort de la clientèle aux couches moyennes, ce qui constituait une exception en Europe.

Nombreux étaient les foyers qui possédaient au moins quelques peintures : à

Delft, au milieu du XVII^e siècle, on en trouvait dans 2 maisons sur 3, avec en moyenne 11 tableaux ; à Amsterdam, plus de 1 foyer sur 2 en possédait. Disposées dans la plupart des pièces de la maison, ces images étaient mises à l'honneur dans les salles de réception, à une époque où les affaires professionnelles étaient souvent menées au sein de la demeure familiale.

Le collectionnisme restait malgré tout un passe-temps pour riches. Mais, globalement, les peintures pouvaient être considérées comme des biens de type « populuxe », un peu comme les automobiles aujourd'hui : elles valaient cher, ne contribuaient pas à la survie de leur propriétaire, mais étaient largement répandues.

Les images étaient également présentes sous forme d'estampes, affichées aux murs, collectionnées dans des albums, imprimées comme illustrations de livres de sciences, de littérature, d'histoire ou de morale. Lors d'événements festifs comme les mariages, les familles aisées avaient l'habitude de réaliser des livrets épithalamiques (des poèmes en l'honneur des époux), qu'elles faisaient souvent illustrer par l'imprimeur.

Dans cette société corporatiste, les espaces collectifs étaient eux aussi largement mis à profit pour exposer des images. Au sein des hôtels de ville, des sièges des guildes ou des milices urbaines, ou encore dans les chambres de la Compagnie des Indes orientales, on trouvait souvent un décor mettant à l'honneur les activités qui y étaient pratiquées ou le prestige des maîtres des lieux [3]. Dans le nouvel hôtel >>>

L'AUTEUR

Maître de conférences à l'université Paris-Nanterre, **Romain Thomas** a notamment publié, avec Thierry Allain et Andreas Nijenhuis-Bescher, *Les Provinces-Unies à l'Époque moderne* (Armand Colin, 2019).



2. Image biblique

Cette gravure doit son nom à la somme, exceptionnellement élevée, pour laquelle elle a pu être vendue. Elle traite d'un thème christologique, comme une grande partie des œuvres religieuses de Rembrandt. Si plusieurs motifs paraissent se rapporter à l'Évangile (Matt, XIX), l'iconographie ne correspond pas à un épisode biblique particulier. Les pharisiens interrogent le Christ sur les questions du mariage et du divorce ; Jésus demande qu'on laisse venir à lui les petits enfants, etc. Une main vers la foule, l'autre vers le ciel, et à l'interface entre l'ombre profonde et la lumière vive, l'artiste met en évidence la divinité de Jésus en même temps que l'humilité de sa nature humaine, loin du Christ triomphant de l'art de la Contre-Réforme. ◀ Rembrandt, *La Pièce aux cent florins*, vers 1649.

Rembrandt, du succès à la banqueroute



Né en 1606 à Leyde, Rembrandt (*autoportrait de 1659*), dès l'âge de 14 ans, apprend à broyer les pigments, à apprêter une toile, à explorer les nuances des couleurs. Et il découvre le sujet qui l'obsédera toute sa vie : la lumière qui vit dans les ténèbres. En 1631, il s'installe à Amsterdam, où il multiplie les portraits de commande pour la bonne société des patriciens. Sa première commande, le *Portrait de Nicolaes Ruts* (1631), révèle la

perfection de son savoir-faire. Dès lors, les clients accourent dans la maison du peintre capable de récréer l'illusion de la « vérité vitale » (Simon Schama). Mais après la mort en 1642 de son épouse Saskia, Rembrandt cesse de peindre les puissants. Ce qui domine désormais dans ses tableaux, c'est une sorte de réalité terrienne. Les commandes se raréfient même s'il garde de puissants appuis contrairement à ce que laisse entendre la légende romantique. Le peintre tend alors vers une sorte d'essentialisme pictural d'où se trouvent éliminés tout détail anecdotique, toute gratuité. Le Rembrandt de la dernière décennie, celle de 1660, crée un univers d'une richesse et d'une complexité sans précédent. Il meurt à Amsterdam le 4 octobre 1669.

J. C.

>>> de ville d'Amsterdam, construit à partir de 1648, les bourgmestres promurent leur propre image d'intégrité en commandant aux peintres les plus prestigieux des scènes montrant l'action de Romains vertueux du temps de la République.

Dans les rues, des placards parfois illustrés étaient collés sur les murs. Des images pouvaient également investir l'espace public de manière temporaire, par exemple sur des architectures éphémères dressées lors de la célébration de fêtes ou d'entrées princières. Des pamphlets politiques, parfois illustrés, circulaient aussi largement, comme en 1672, date de l'invasion française.

Si les églises clandestines catholiques regorgeaient d'images, les édifices de culte les plus visibles – les temples de l'Église publique, réformée – se distinguaient par leur sobriété : murs blancs, vitraux transparents, absence de retables. Ils étaient le plus souvent dépourvus de décor, car, dans le cadre rituel, les Réformés étaient hostiles aux images. L'Église publique cessa donc d'être un commanditaire pour les artistes, même s'il existait quelques exceptions : les vitraux de la Sint-Janskerk (église Saint-Jean) de Gouda ou les figures sculptées du tombeau de Guillaume d'Orange dans la Nieuwe Kerk de Delft. Dans le cadre privé cependant, la plupart des calvinistes acceptaient les représentations figurées, à condition qu'elles soient décentes et à l'exception de certaines iconographies – comme celle de Dieu le Père [2].

Les peintures à sujet religieux formaient le genre le plus présent dans les intérieurs domestiques, même si leur proportion décrivait dans les années 1680. Elles suscitaient singulièrement l'intérêt des couches urbaines



3. Portrait de groupe

Parmi les portraits de groupe, ceux des milices bourgeoises sont les plus courants. Frans Hals sut insuffler la vie aux cinq toiles immenses qu'il a réalisées dans ce genre. Membre de la milice de Saint-Georges à Haarlem, il dépeint en 1616 le banquet de départ des officiers de sa compagnie. Parmi eux, se détachent le colonel qui lève son verre à gauche, le capitaine au centre qui va découper le rôti, et les trois porte-drapeaux.

▲ Frans Hals, *Banquet des officiers du corps des archers de Saint-Georges*, musée Frans Hals, Haarlem, 1616.

moyennes et modestes. Les familles nobles – peu nombreuses et dont la démographie déclinait – s'attachaient plutôt à l'acquisition de portraits d'empereurs romains, de princes et surtout de membres de leur lignée ou d'œuvres onéreuses comme des tapisseries.

La première d'entre elles, la famille d'Orange-Nassau, s'engagea dans une véritable collection lorsque Frédéric-Henri devint stathouder des Provinces-Unies entre 1625 et 1647. Si portraits et tapisseries formaient plus de la moitié des possessions artistiques de ce dernier, ses goûts le portaient également vers la peinture d'histoire, la nature morte ou les objets exotiques comme les laques japonais ou les objets indiens. Plutôt que les œuvres d'artistes italiens, il affectionnait celles de maîtres des Pays-Bas espagnols et des Provinces-Unies comme Rubens, Van Dyck mais aussi Gerrit Van Honthorst, Cornelis Van Poelenburgh ou Rembrandt [1].

DES TOILES À 1 FLORIN

L'élite politique des villes néerlandaises, les régents, disposait également de moyens financiers très importants pour acheter des œuvres. Pourtant, les collections picturales les plus éminentes de maîtres néerlandais contemporains appartenaient davantage aux grands marchands ou aux membres de professions intellectuelles. A Leyde, en 1672, le professeur de médecine Sylvius possédait 172 peintures : la plus grosse part était des œuvres d'artistes des Provinces-Unies, dont 11 de Gerard Dou [4] et 9 de Frans Van Mieris – les peintres les plus chers du marché à l'époque.

C'est dans les collections des familles les plus riches qu'on trouvait en plus grande proportion les paysages

mais aussi les histoires mythologiques, les scènes paysannes ou les scènes de genre si emblématiques de l'art des Provinces-Unies. Les natures mortes de fleurs ou de fruits, accessibles à tous les prix, étaient, elles, achetées par toutes les classes sociales.

Dans le cas des peintures, le plus fréquent était la commande : faire réaliser son portrait ou une œuvre aux dimensions prédéterminées par le lieu d'exposition impliquait en effet de passer contrat. Cette option était la plus onéreuse, mais présentait aussi la garantie de pouvoir demander des retouches à l'artiste.

La plupart des Néerlandais se procuraient leurs tableaux directement dans l'atelier du peintre. Mais les intermédiaires étaient nombreux. Ces marchands pouvaient viser une clientèle aisée. C'était le cas du célèbre Johannes de Renialme, un Amstellodamois, dont le stock, en 1657, comprenait 586 tableaux, dont 40 évalués entre 200 et 500 florins, voire plus comme un tableau de Rembrandt à 1 500 florins (1 florin correspondant au revenu journalier d'un manouvrier).

Ces intermédiaires servaient également d'agents pour des collectionneurs fortunés. D'autres marchands visaient au contraire une clientèle plus populaire à qui ils proposaient des peintures bon marché (autour de 1 florin), copies d'œuvres connues, imitations, ou encore originaux peu onéreux et réalisés en série par des peintres au médiocre talent. Les intermédiaires vendaient parfois lors des foires, et rivalisèrent d'imagination pour stimuler la demande, en organisant par exemple des loteries dont certains lots étaient des peintures.

Au mitan du siècle, 600 à 700 peintres étaient actifs dans les Provinces-Unies, dont 200 dans la seule >>>

4. Intimité

Maître à Leyde et connu comme l'initiateur de la « manière fine », Gerard Dou abandonne rapidement la peinture de portrait pour se consacrer aux activités de la bourgeoisie urbaine, multipliant les scènes du quotidien de maîtresses de maison, mères, servantes : c'est l'un des premiers artistes à explorer en peinture ce milieu social. Il empreint ses scènes de significations morales. Dans *La Femme hydropique* (titre tardif et sans doute erroné, 1663), un *piskijker* (médecin mireur d'urine) cherche l'origine du mal de sa patiente. Placée devant un lutrin portant selon toute vraisemblance un exemplaire de la Bible, cette dernière tourne plutôt son regard vers le ciel : une vie vertueuse ne vaut-elle pas mieux qu'un médecin ?

► Gerard Dou, *La Femme hydropique*, 1663, Louvre.



>>> ville d'Amsterdam vers 1660. Foyer artistique le plus important du pays, lieu où il fallait être pour un peintre d'histoire ambitieux – comme Rembrandt –, la ville sur l'Amstel n'était pourtant pas le seul centre de production. Haarlem, réputé dès la fin du *xvi^e* siècle pour sa peinture d'histoire au style maniériste, resta un foyer actif tout au long du Siècle d'or grâce à sa production de paysages, marines et natures mortes.

Dans les années 1620, Utrecht fut le centre du caravagisme néerlandais [5]. A Leyde, dès la décennie 1630, un artiste comme Gerard Dou innova par son style « fin », fédérant autour de lui des artistes comme Frans Van Mieris l'Ancien, dénommés après coup *fijnschilders* (« peintres fins »). Avec les personnalités d'Emmanuel De Witte, Pieter De Hooch ou encore Johannes Vermeer, Delft fut un centre réputé vers le milieu du siècle pour les vues d'architecture et les scènes de genre bourgeoises. Si la province de Hollande regroupait nombre de ces grands foyers artistiques, on en trouvait également dans la province d'Utrecht, en Zélande (Middelburg), en Overijssel (Deventer), tandis que des foyers secondaires émergèrent, tel Leeuwarden dans la province de Frise.

Quoique ces centres aient souvent été assimilés à l'une de leurs productions phares, l'appellation d'« école de Delft » ou « école de Leyde » est peu pertinente au

regard de la circulation des artistes – à commencer par Rembrandt, de Leyde à Amsterdam –, des œuvres et des modèles entre des villes très proches et très bien reliées les unes aux autres. D'autres productions artisanales s'y développèrent, et irriguèrent l'ensemble du marché des Provinces-Unies, voire au-delà, telle la faïence de Delft.

Profitant du segment de marché laissé vacant par l'effondrement des arrivées de porcelaines chinoises de style Ming (bleu et blanc) dans les années 1640¹, les faïenciers de Delft imitèrent les formes et le style de ces céramiques et rencontrèrent un grand succès jusqu'au *xviii^e* siècle. Petit à petit, les formes qu'ils développèrent s'émancipèrent du modèle oriental [6].

PEINTRE ET TAVERNIER

L'importance et la qualité de la production artistique s'expliquent aussi par un effet de « cluster » : la concentration à plusieurs échelles (celle du chapelet de villes, mais aussi l'échelle locale, du quartier) des artistes, de leurs fournisseurs, des marchands, favorisait la circulation des informations, la compétition et la créativité.

Dans cet environnement de forte production et de forte concurrence entre peintres, chacun dut trouver des stratégies pour s'en sortir. Certains peintres menaient plusieurs activités pour diversifier et augmenter leurs revenus : Rembrandt et Vermeer, >>>

NOTE

1. Des troubles politiques internes ont provoqué l'arrêt des fours de Jingdezhen, la ville-usine où était fabriquée la porcelaine.



5. Influence italienne

Peint en 1624 pour Frédéric-Henri, frère du stathouder Maurice d'Orange-Nassau, *Le Concert* témoigne de l'influence italienne et notamment celle du Caravage dans les Provinces-Unies, par l'intermédiaire d'artistes qui, comme Gerrit Van Honthorst, ont séjourné à Rome. Typique de ce nouveau courant par son format (personnages grande nature), son cadrage (mi-corps), son sujet (la musique et la fête), son style (puissant contraste d'ombre et de lumière, représentation naturaliste des corps), cette toile devait sans doute décorer une salle de fêtes et être accrochée en hauteur, comme le suggère la perspective en contre-plongée.

▲ Gerrit Van Honthorst, *Le Concert*, 1624, Louvre.

6. Vase à tulipes

Sans renoncer au blanc et bleu typique de la céramique Ming, les faïenciers de Delft apprirent à développer des formes originales. Datant des années 1690, ce grand vase à tulipes, de 156 cm de hauteur, s'adresse aux amateurs de la fleur à bulbe, toujours présente dans les Provinces-Unies malgré le krach boursier qu'elle suscita en 1637. Décoré de motifs de chinoïseries, le vase est composé d'une base et de onze compartiments remplis d'eau et pouvant porter quatre fleurs, étagés de façon pyramidale. Guillaume III d'Orange-Nassau, stathouder et également roi d'Angleterre depuis 1689, commandait ce type d'objets pour ses résidences anglaises, contribuant ainsi à leur promotion auprès des élites européennes.

► Vase à cols multiples, Delft, XVII^e siècle.



7. Nature morte

Souvent interprétées dans un sens moral (vanité, tempérance) parce qu'elles montrent des objets coûteux et prestigieux (la coupe orfèvrée, le verre à la façon de Venise, etc.), ou encore des choses périssables (ici les fruits), les natures mortes montrent surtout la formidable capacité des artistes néerlandais à dépeindre le visible – diversité des matières et des reflets de la lumière qu'elles induisent.

▲ Willem Kalf, *Nature morte au pot en porcelaine de Chine et à la coupe de Nautille*, 1692, Musée national Thyssen-Bornemisza, Madrid.

DANS LE TEXTE

« Le jour va tomber »

« On avait dit et redit que l'histoire hollandaise exsudait l'opulence, le réalisme tranquille et prosaïque. On nous présentait la grande époque de Rembrandt, Vermeer et autres Frans Hals comme une pause repue entre l'aventure financière de la Renaissance italienne et l'essor névrotique de l'industrialisation anglaise. Quand je me suis penché sur le sujet, je fus au contraire frappé par l'une des intuitions de Claudel. Leurs fameuses natures mortes, disait l'auteur de *L'Œil écoute*, présentent les choses à l'extrême instant de la maturité, au moment où l'on voit que la fin commence, que le jour va tomber et l'harmonie se défaire. Comme Balthasar en son festin, sujet d'un tableau de Rembrandt, le prospère citoyen des Républiques unies sait que le doigt de Dieu peut, à tout moment, tracer dans chaque bien de ce monde les lettres du jugement, de l'épreuve, de la disgrâce. »

Simon Schama, *L'Histoire* n° 149, novembre 1991.



8. Plat pays et moulin

Le genre du paysage a connu un développement extraordinaire dans les Provinces-Unies, depuis les paysages imaginaires du début du siècle jusqu'aux paysages italianisants, en passant par les paysages typiquement hollandais, c'est-à-dire montrant, dans un propos souvent patriotique, des éléments comme le plat pays, l'eau, les arbres, ou encore les animaux ou les moulins. Van Goyen est l'un des représentants importants de ce dernier courant. D'une touche rapide et dans un style « tonal », avec une palette très restreinte, sa composition s'organise en fonction d'une diagonale, sur laquelle se détache le moulin.

◀ Jan Van Goyen, *Paysage fluvial avec moulin et château en ruine*, 1644, Louvre.

>>> pourtant loin d'être les moins bien rémunérés pour leurs œuvres, pratiquaient également le commerce d'art ; Jan Steen géra une taverne à partir de 1672. Globalement cependant, au sein du monde des guildes urbaines auquel ils appartenaient, les maîtres peintres faisaient partie des notables. Le paysagiste Jan Van Goyen trouva le succès en vendant des œuvres réalisées avec une palette très restreinte et peu onéreuse, et parfois en une seule journée [8]. Bien moins nombreux étaient ceux qui prenaient leur temps, produisaient peu et vendaient (très) cher. Vermeer était de ceux-là et, plus encore, dans un style radicalement différent, Gerard Dou : passant des mois à réaliser des œuvres de toute petite dimension, cherchant la virtuosité dans la représentation du visible en tentant de faire

oublier la touche du pinceau, il se fit apprécier par les collectionneurs, même au-delà des Provinces-Unies : Christine de Suède figurait parmi ses clients.

Certains artistes comme Rembrandt furent des inventeurs inlassables. Portraitiste le plus réputé d'Amsterdam dans les années 1630, il fut apprécié des couches bourgeoises jusqu'à la fin de sa vie, même si les patriciens le boudèrent dès les années 1640. Recherché pour son style, avec des empâtements de plus en plus visibles au cours du temps, il attirait à lui de nombreux jeunes artistes qui cherchaient à acquérir cette manière, même si ces derniers s'en démarquèrent parfois après coup.

Le second genre qu'il pratiqua le plus fut les sujets d'histoire biblique, mais il réalisa aussi des paysages, s'essaya à la nature morte et à toutes sortes d'expressions des émotions et des sentiments. Il pratiqua également ces genres dans le domaine de l'estampe, par diverses techniques de gravure et sur des supports variés, autant dans un souci d'expérimentation que pour tirer parti commercialement de l'intérêt des collectionneurs.

D'autres, à l'inverse, choisirent de se spécialiser dans un genre donné : peinture d'histoire, portrait, paysages, natures mortes [7] ou scènes du quotidien – autant de sujets introduits dans les Provinces-Unies au début du XVII^e siècle par les peintres émigrés d'Anvers et des Pays-Bas espagnols. Certains peintres inventèrent de nouvelles spécialités. C'est le cas, grâce notamment au développement de la science optique et de techniques comme la *camera obscura*, des vues urbaines [9]. Ce dernier genre inspira les védutistes vénitiens au siècle suivant. Plus généralement, la peinture du Siècle d'or bénéficia d'une large diffusion au XVIII^e siècle, en particulier les scènes de genre, le paysage et la nature morte. Le goût pour la scène de genre hollandaise et flamande du XVII^e siècle suscita également le triomphe des genres « mineurs » dans la peinture européenne, comme en témoigne l'invention et le succès de la *conversation piece* d'un William Hogarth en Angleterre. ■

DANS LE TEXTE

« En résonance avec Spinoza »

« La peinture hollandaise de l'époque, éloge du quotidien, entre en résonance avec la pensée de Spinoza. Quand celui-ci écrit : "Par réalité et perfection, j'entends la même chose", on a l'impression qu'il rend explicite la philosophie sous-jacente aux tableaux de De Hooch et de Vermeer. Ceux-ci ne nous montrent en effet rien d'autre que le réel, mais c'est en même temps une perfection : celle d'une simple chambre baignée par la lumière. L'attention extrême que ces peintres portent à chaque objet particulier, l'amour requis pour pouvoir le représenter de cette manière illustrent en quelque sorte une autre formule de Spinoza : "Plus nous connaissons les choses singulières, plus nous connaissons Dieu." »

Tzvetan Todorov, « Plaisirs minuscules », *Philosophie magazine* n° 35, hiver 2009.

Vermeer, maître de la scène de genre

Avec Frans Hals et Rembrandt, la critique a fait de Johannes Vermeer (*détail de L'Entremetteuse, 1656*) l'un des grands représentants du Siècle d'or. Maître réputé de son vivant, son nom tombe plus tard dans l'oubli, jusqu'en 1866 où le critique Thoré-Bürger le redécouvre. Les attributions se multiplient alors, dans un enthousiasme dont profite jusqu'aux années 1940 le faussaire Van Meegeren. Aujourd'hui, avec l'appui des analyses physico-chimiques, ce sont 37 œuvres qui lui sont attribuées. Fils d'un aubergiste et marchand d'art, Vermeer fait son apprentissage dans des circonstances qui restent inconnues (à Amsterdam ? Anvers ? Utrecht ?), puis devient maître de la guilde de



Saint-Luc de Delft en 1653. Il y vit avec sa riche épouse catholique et leurs nombreux enfants. S'il réalise d'abord des peintures d'histoire, dans des formats assez amples (par exemple *Le Christ chez Marthe et Marie*, v. 1654-66), il se concentre dès 1656 sur les scènes d'intérieurs bourgeois à l'instar de ses contemporains de Delft (Pieter De Hooch) ou d'autres villes des Provinces-Unies (Gabriel Metsu, Gerard Dou). Célébrant en particulier la figure féminine (*La Laitière*, v. 1658-1661 ; *La Femme*

à la balance, v. 1664) et la galanterie (*La Leçon de musique*, v. 1662-1664), ses tableaux démontrent une technique variée patiemment élaborée et un intérêt toujours renouvelé pour la perspective et les effets de lumière.

R. T.



9. Un petit pan de mur jaune

La *Vue de Delft*, dont le « petit pan de mur jaune » a suscité l'intérêt de Marcel Proust, fait partie des deux seules représentations de vues urbaines de Vermeer. Il s'est peut-être aidé d'une *camera obscura*, une boîte percée d'un trou ou munie d'une lentille et projetant sur un écran l'image de ce qu'on souhaite observer. Mais l'artiste a modifié la ligne des toits afin de renforcer l'aspect calme et tranquille de la scène. Intéressé par les effets de lumière, Vermeer a développé ici de manière originale le genre des vues urbaines, en accordant une place prépondérante au ciel et aux nuages. ▲ Vermeer, *Vue de Delft*, 1660-1661, Mauritshuis, La Haye.



RÉGENTS Sur cette huile de 1664, Frans Hals a représenté les régents de l'hospice des vieillards de Haarlem, aujourd'hui musée portant le nom du peintre. Ce portrait est représentatif de l'oligarchie urbaine que constituaient ces élites au sein des villes néerlandaises.

Une république vertueuse ?

Spinoza reste associé à l'image d'une République idéale, exception dans l'Europe absolutiste. Mais elle faillit être abattue en 1672, l'« année du désastre », par les princes d'Orange.

Par **CHARLES-ÉDOUARD LEVILLAIN**



PARLEMENT DE LA HAYE Ce château, construit au XIII^e siècle et entouré de canaux, est le lieu où se rassemblaient les états généraux, entre 1446 et 1795. Il abrite aujourd'hui les deux Chambres du Parlement et les bureaux du Premier ministre.

La fin du XIX^e siècle vit naître ce qu'il convient d'appeler un « mythe Spinoza » : celui d'un reclus qui, ostracisé par la communauté juive d'Amsterdam et volontiers accusé d'athéisme, aurait vécu à l'écart du monde. C'est là qu'il aurait rencontré son *Deus sive Natura* (« Dieu, c'est-à-dire la Nature »), loin du bruit des armes et de la fureur antirépublicaine qui s'était abattue sur le régime des régents en 1672, au début de la guerre de Hollande contre la France de Louis XIV (1672-1678).

Entretenu par les biographes de Spinoza, ce mythe romantique a connu un plus grand succès que la réalité pourtant minutieusement décrite en 1896 par l'éru- dit K.O. Meinsma dans *Spinoza et son cercle*. L'ouvrage ne fut véritablement connu en France qu'à partir de sa traduction dans une édition augmen- tée en 1983. Il nuance fortement l'idée d'une opposition binaire entre le milieu républicain, celui des régents et du grand pensionnaire – autour desquels gravitait Spinoza –, et le parti des « Orange », sta- thouders que le lustre des monarchies voisines faisait rêver.

La marginalisation des Orange à deux reprises au cours de l'histoire de la République (1650-1672 et 1702-1747)¹ laissa apparaître une antinomie entre les

tendances monarchiques de ces derniers et la défense de la souveraineté des états provinciaux chez les républi- cains fidèles à l'héritage de Grotius et d'Oldenbarnevelt (grand pensionnaire de 1586 à 1619). Il existe désormais un accord pour nuancer le principe d'une telle opposi- tion en insistant sur la singularité de certains itinéraires et, plus généralement, sur la porosité qui pouvait exister entre milieux orangiste et républicain.

Il est dit de Spinoza que la grande majorité de ses rela- tions était issues des « milieux républicains ». C'est oublier que sa fréquentation assidue du scientifique Christiaan Huygens au début des années 1660 le plaçait dans l'or- bite d'une dynastie intellectuelle et artistique à laquelle appartenait son père Constantijn (1596-1687), lequel servit fidèlement pas moins de trois princes d'Orange : Frédéric-Henri, Guillaume II et Guillaume III.

Une même prudence s'impose à pro- pos de Coenraad Van Beuningen, décrit par K.O. Meinsma comme « *faisant partie des amis de Spinoza* ». Ce n'est qu'au début des années 1680, après la mort du philosophe, que Van Beuningen devint l'un des principaux opposants de Guillaume III au sein du conseil municip- al d'Amsterdam. Du vivant de Spinoza, Van Beuningen occupait plutôt une posi- tion intermédiaire entre milieux oran- giste et républicain. Au cours des >>>

L'AUTEUR

Professeur à l'université de Paris, **Charles-Édouard Levillain** a notamment publié *Vaincre Louis XIV. Angleterre-Hollande-France. Histoire d'une relation triangulaire, 1665-1688* (Champ Vallon, 2010).

NOTE

1. Eugène Sue en tirera l'intrigue de son roman *Lautréaumont* où l'auteur des *Chants de Maldoror* trouvera son pseudonyme Lautréaumont.

1672 : Louis XIV attaque



En 1672, Louis XIV envahit les Provinces-Unies (ci-dessus, son armée traversant le Rhin, Adam Frans Van der Meulen, 1672). Mal défendue, abandonnée par son allié britannique, prise en étau entre les armées de Louis XIV, de l'Électeur de Cologne et de l'évêque de Münster, la République crut être perdue. Plus d'un témoin parla de la fin de l'« âge d'or ». Face à la gravité de la situation, un seul recours : ouvrir les digues pour inonder le plat pays et arrêter ainsi le progrès des troupes de Louis XIV, dont l'offensive recula effectivement à partir de l'automne 1672. Situation d'urgence obligeant, un Orange fut appelé au pouvoir.

Nommé stathouder, capitaine général et amiral général, Guillaume III, épaulé par le nouveau grand pensionnaire Gaspar Fagel, mena la lutte contre la France. La propagande orangiste s'appliqua à accentuer le contraste entre un prince d'Orange défenseur de la religion réformée et des libertés européennes et un roi de France dévoreur de territoires et de protestants. Pourtant, à l'intérieur des Provinces-Unies, l'opposition contre le prince d'Orange grandissait. Dès 1672 avaient commencé des purges massives dans les conseils municipaux, désormais verrouillés par les partisans des Orange. Les synodes n'avaient pas été épargnés, ce qui permit à l'aile dure de l'Église calviniste de reprendre la main. Dernière province à être libérée de l'occupation française en 1673, la province d'Utrecht subit le même sort. Mais le prolongement de la guerre en Flandre jusqu'en 1678 entraîna une paralysie du commerce et une hausse de la ponction fiscale qui nuisaient elles aussi fortement à la popularité du stathouder, même auprès de ceux qui l'avaient soutenu sans réserve au moment de l'invasion française.

Bastion du parti des états et contributrice à hauteur de 60 % du budget des armées, la province de Hollande se trouva fréquemment en opposition avec les provinces qui soutenaient l'effort de guerre de Guillaume III. Reste que la Hollande fut sauvée.

C.-É. L.

>>> années 1650, son rôle au sein de la municipalité d'Amsterdam le rangeait parmi les républicains hostiles aux Orange mais, à partir de la guerre de Dévolution contre la France (1667-1668), il s'imposa peu à peu comme l'une de figures de proue du parti antifrançais, se rapprochant de Guillaume III.

En 1677, l'année de la mort de Spinoza, Van Beuningen portait à son terme les longues négociations qui menèrent au mariage de Guillaume III avec Marie Stuart, fille protestante du duc d'York (futur Jacques II). L'ancien pensionnaire de la ville d'Amsterdam était donc devenu l'un des instruments de la diplomatie personnelle de Guillaume III.

Ce milieu républicain était donc moins homogène et moins linéaire qu'on ne l'a dit. Sa géographie était également plus complexe qu'on ne pouvait le croire. Spinoza est à juste titre associé à Amsterdam, mais Amsterdam n'était pas toute la province de Hollande, de même que la province de Hollande, bien qu'elle fût la plus puissante et la plus riche, ne formait que l'une des sept provinces réunies dans l'union d'Utrecht (1579).

Certes, au cours de la vie de Spinoza, le milieu républicain connut son apogée. A la mort de Guillaume II en 1650, le parti des états prit le dessus avec à leur tête, de 1653 à 1672, le grand pensionnaire, Jan de Witt. Le « régime des régents » continua à donner à la province de Hollande le rôle moteur qui était le sien depuis le début de la révolte. Mais les Orange, eux, pouvaient compter sur des relais répartis à travers les familles nobles ou patriciennes des autres provinces, notamment celles d'Utrecht, de Gueldre et d'Overijssel.

RÉGIME DE « VRAIE LIBERTÉ »

Le milieu républicain de la province de Hollande se concentrait autour d'un étroit réseau de villes. Amsterdam en formait l'artère vitale, mais il faut y ajouter Leyde, Dordrecht (la ville natale des frères de Witt), La Haye (où se réunissaient les états généraux) ou encore Rotterdam. L'extrême concentration dans les villes ou parfois les villages du milieu républicain – ou, du moins, d'un milieu affilié aux républicains – ne doit pas faire oublier ce que le républicanisme stipulait de dimension internationale.

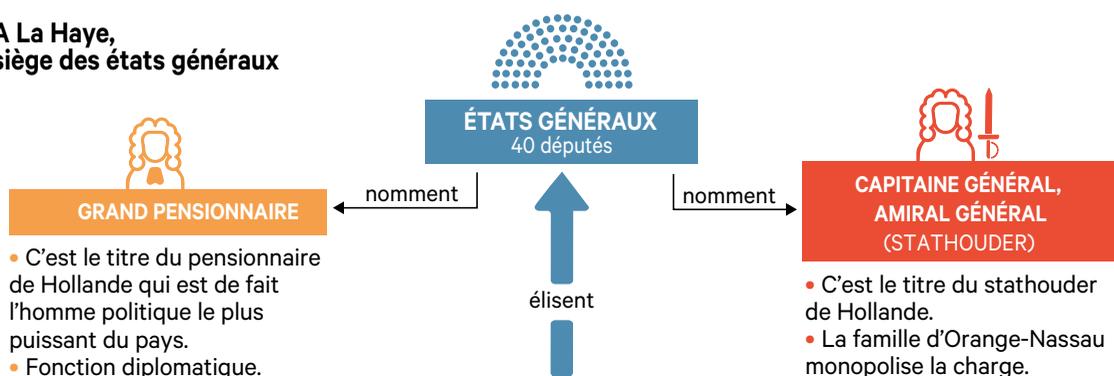
Les philosophes-négociants Johan et Pieter de la Court, dont l'œuvre politique était parfaitement connue de Spinoza, écrivaient à l'intérieur d'un contexte de rivalité entre grandes puissances où *L'Intérêt de la Hollande* (titre d'un texte célèbre de Pieter de La Court publié en 1662) consistait à garantir à la fois la liberté politique, la liberté de commerce et la liberté de culte et de conscience.

Jan de Witt, qui avait contribué à l'écriture de *L'Intérêt de la Hollande*, en fit le fondement d'un régime de « vraie liberté » : une philosophie pratique au service de l'exercice d'un pouvoir construit à l'encontre des supposés vices des régimes monarchiques comme l'Espagne ou la France.

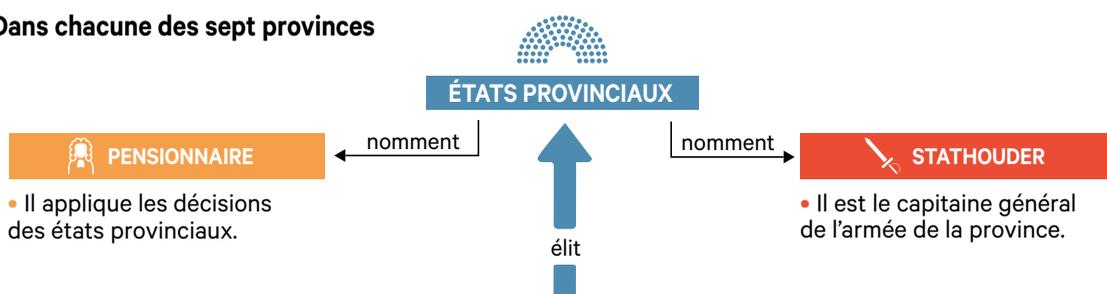
Le milieu républicain, en réalité, se confondait en large partie avec des intérêts commerciaux qui plaçaient ses représentants au cœur d'une proto-mondialisation, allant d'un humble village de collégiants comme celui de Rijnsburg où vécut Spinoza à la colonie d'Amérique du Nord pour laquelle Franciscus >>>

Une confédération dominée par la Hollande

A La Haye,
siège des états généraux



Dans chacune des sept provinces



Dans chaque ville



Légendes Cartographie

TROIS NIVEAUX DE POUVOIR A l'ère des monarchies absolues, le régime républicain des Provinces-Unies fait figure d'exception. Trois niveaux de pouvoir sont à distinguer, faisant de cet État une république urbaine, polycentrique et fédérale. La distinction entre pouvoirs exécutif et militaire, incarnés par le pensionnaire et le stathouder, est fondamentale. Entre ces deux offices, la rivalité fut constante, sur fond de dissensions politiques (monarchie ou république) et religieuses (calvinisme orthodoxe ou libéral).



Le milieu républicain, en réalité, se confondait en large partie avec des intérêts commerciaux

QUASI-SOUVERAIN Frédéric-Henri d'Orange-Nassau, stathouder et capitaine général, fait figure de quasi-souverain des Provinces-Unies entre 1625 et 1647, traité comme tel par les monarques étrangers et conspué par les républicains (huile de Michiel Jansz Van Mierevelt, 1630).





« Ultimi barbarorum » ou l'indignation de Spinoza

Dans la nuit du 20 août 1672, alors que la guerre de Hollande bat son plein, les frères Jan et Cornelis de Witt sont sauvagement exécutés par la foule de La Haye. Cornelis de Witt, ex-bourgmestre de Dordrecht et député des états de Hollande, vient de sortir de prison où il avait été enfermé sur de fausses accusations de trahison. Quant à son frère Jan, grand pensionnaire des Provinces-Unies, il se trouve être, du fait de sa décision d'abolir le stathoudérat en 1667, la cible de la famille d'Orange. Tandis que Jan venait chercher Cornelis, condamné au bannissement, les deux frères sont pris à partie par la foule, gagnée aux orangistes.

Comme l'a représenté ci-contre le peintre Jan de Baen, ils sont éventrés puis traînés à un gibet improvisé pour y être pendus par les pieds. Dans son roman *La Tulipe noire* (1850), Alexandre Dumas raconte que certains auraient taillé en pièces la chair des cadavres pour aller vendre les morceaux dans la ville.

Selon Leibniz, Spinoza, proche de Jan de Witt, lui aurait confié que, le soir du massacre, il aurait voulu se rendre sur les lieux pour y signer sur les murs « *Ultimi barbarorum* » (« Les derniers des barbares »), mais en aurait été empêché par son logeur.

L'Histoire

>>> Van den Enden (maître de Spinoza à l'école latine d'Amsterdam) proposait une Constitution idéale dans un écrit du début des années 1660.

C'est donc à l'intérieur de cet équilibre entre le local et le global, le proche et le lointain, qu'a prospéré le milieu républicain autour duquel a gravité la vie de Spinoza. D'emblée, une précaution s'impose : ses contacts avec un milieu républicain forcément hétérogène sont parfois attestés, mais parfois simplement supposés, faute de sources fiables ou de preuves tangibles. Une chose est de reconnaître en Spinoza, comme on le fait aujourd'hui, un homme plutôt ouvert et jovial,

entouré d'un groupe de fidèles qui le protégeaient de ses détracteurs ; une autre est de considérer que la rumeur d'un contact équivaut à un contact effectif.

Parmi les républicains qui, de près ou de loin, entrèrent en contact avec Spinoza, une distinction peut être opérée entre deux profils : d'un côté, les radicaux que leur statut de libres-penseurs plaçait dans une situation de marginalité par rapport aux membres établis des oligarchies dirigeantes des villes ; de l'autre, les républicains du gouvernement qui tenaient les rênes du pouvoir au sein des villes, des états provinciaux et, au niveau confédéral, des états généraux.

DANS LE TEXTE

Villes contre provinces

« On ne peut pas dire proprement que c'est une République, mais que c'est plutôt une Confédération de sept provinces souveraines, unies ensemble pour la défense commune et réciproque de toutes, sans aucune dépendance entre elles. Mais afin de pouvoir connaître leur gouvernement jusques au fond, et dès sa première origine, il faut en faire le détail, dans lequel nous verrons que chacune de ces provinces est composée de plusieurs villes, qui, comme autant de petits États, ont en elles-mêmes plusieurs marques de puissance souveraine et ne sont pas sujettes à la souveraineté de leur province. »

William Temple, Observations sur les Provinces-Unies des Pays-Bas, 1672.

LE BRUIT DES ARMES

Parmi les contacts de Spinoza dans les milieux de la radicalité, la figure la plus caractéristique est sans doute celle déjà mentionnée de Franciscus Van den Enden. On trouve dans ses écrits une vive critique de l'interférence des autorités religieuses dans la vie des individus et l'expression d'un profond scepticisme à l'égard du fonctionnement du régime des régents, loin de sa conception d'une « république libre » pour les Provinces-Unies protégée des interférences du clergé calviniste établi. Dans une phrase du *Traité théologico-politique* (IX, 14) que Van den Enden n'aurait pas reniée, Spinoza le reconnaissait lui-même : « *La chute soudaine de la République [1672] n'est pas imputable au temps perdu en inutiles délibérations. Elle a, en réalité, été provoquée par le fonctionnement imparfait du régime aristocratique existant en ce pays et par le nombre trop restreint de régents.* »

Van den Enden quitta la Hollande pour s'installer à Paris vers 1670, y ouvrant une nouvelle école latine. Il reste célèbre pour avoir participé, en 1674, à un

complot avorté avec le chevalier de Rohan et le comte de Lautréamont² contre Louis XIV dont le but était d'établir une république libre à Quillebeuf en Normandie avec l'assistance de troupes espagnoles !

Venons-en aux « républicains du gouvernement ». D'autres personnages que Jan de Witt se détachent de ces oligarchies urbaines : à Amsterdam, par exemple, la figure de Johannes Hudde. Né en 1628 d'une famille établie de régents, Hudde étudia la médecine à Leyde dans les années 1650 puis abandonna une carrière prometteuse de scientifique pour la politique en 1663, rentrant au conseil municipal d'Amsterdam. Il fut plusieurs fois bourgmestre de la ville à partir de 1672. Chez Hudde, avec qui Spinoza entretint en 1666 une correspondance sur la question de l'existence de Dieu (lettres 34 à 36), le philosophe trouva une nécessaire protection contre les membres les plus conservateurs de l'Église calviniste établie.

D'autres républicains ont pu être décrits moins comme patrons que comme intermédiaires dans le mailage complexe des relations de Spinoza dans la province de Hollande. On sait, par une lettre de 1660, qu'Adriaen Paets, l'un des membres les plus en vue de la régence de Rotterdam, possédait un brouillon manuscrit du *Traité théologico-politique* (1670), annonçant que l'ouvrage vaudrait à son auteur les « calomnies » de personnes « emportées par leurs émotions et leurs préjugés ».

Reste, pour conclure, à évoquer la relation de Spinoza avec Jan de Witt. Le grand pensionnaire fut l'un des hommes politiques les plus marquants de l'âge d'or néerlandais. Mathématicien à ses heures, de Witt est resté dans l'histoire comme l'une des bêtes noires de

L'assassinat des frères de Witt ouvre un nouveau cycle politique dominé par Guillaume III

la famille des Orange, qu'il poussa à l'écart de la vie politique par un acte de séclusion (1654) combiné ensuite à un édit perpétuel (1667) qui abolit le stathoudérat.

C'est à Jean Maximilien Lucas, un huguenot réfugié en Hollande et l'un des premiers biographes de Spinoza, que l'on doit la légende en vertu de laquelle le philosophe, en récompense de ses affinités scientifiques et politiques avec le grand pensionnaire, aurait reçu une rente annuelle de 250 florins. Rien de plus improbable. De même aucune source ne permet d'attester d'une rencontre entre les deux hommes après le déménagement de Spinoza de Voorburg à La Haye vers 1670. La seule certitude est qu'ils étaient tous deux célèbres, qu'ils se connaissaient forcément de réputation et qu'ils avaient des relations communes dans le petit monde du milieu républicain de la province de Hollande.

Une autre certitude est que Spinoza resta profondément choqué par la fin tragique du grand pensionnaire et de son frère Cornelis en août 1672, lynchés publiquement à La Haye après avoir été faussement accusés d'avoir vendu leur pays au roi de France et d'avoir ainsi favorisé l'invasion éclair de plusieurs provinces en juin de la même année. « *Ultimi barbarorum* » (« Les derniers des barbares »), aurait voulu signer Spinoza sur un mur des rues de La Haye en signe de son dégoût et de sa réprobation (il en fut empêché).

C'est dans la violence et le sang que s'ouvrit un nouveau cycle politique désormais dominé par Guillaume III d'Orange : période de grande fertilité intellectuelle pour Spinoza alors que continuait à résonner le bruit des armes. Spinoza n'était pas un homme du monde, mais il était pleinement dans le monde. Et, de même que la République n'était pour lui, selon l'expression du *Traité théologico-politique*, ni une « chimère » ni un « pays d'Utopie », le siècle belliqueux qui était le sien n'avait rien du « siècle poétique de l'âge d'or ». ■

NOTE

2. En 1663, les états généraux instituent une formule de prière publique où ils se qualifient de « souverains » et où le nom de la famille d'Orange est supprimé.



À SAVOIR

Un Orange sur le trône anglais

Stathouder en 1672, lorsque débute la guerre de Hollande, Guillaume III parvient à s'imposer face à son rival Louis XIV. Issu de la famille de Nassau, originaire d'Allemagne, qui est à la tête de la principauté d'Orange depuis 1544, il est aussi souverain de ce territoire enclavé en Provence, ce qui fait de lui l'un des princes les plus puissants d'Europe dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

En novembre 1688, Guillaume III, à la tête d'une armée de 20000 hommes, débarque en Angleterre. Grâce à la fuite inopinée de Jacques II et une formidable opération de propagande, il se fait couronner au côté de son épouse Marie Stuart, fille protestante de Jacques II, comme roi d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse en avril 1689.

3. Le premier des Modernes

Quel héritage laisse Spinoza à sa mort en 1677 ? Pour certains, il est aux origines intellectuelles de la révolution des Lumières. Ce philosophe hors normes reste en tout cas plus actuel que jamais.

Statue de Spinoza, érigée à Amsterdam en 2008, près du lieu où vécut le philosophe.





A-t-il inventé les Lumières radicales ?

Pour le grand historien anglais Jonathan Israel, dont les thèses sont beaucoup discutées, le courant le plus novateur et radical des Lumières se trouve déjà chez Spinoza, dont la pensée a irrigué l'Europe.

Entretien avec **JONATHAN ISRAEL**

L'Histoire : Que se passe-t-il à Amsterdam dans les années 1660 que l'on n'observe nulle part ailleurs ?

Jonathan Israel : Il s'agit principalement d'un phénomène urbain qui concerne bien plus qu'Amsterdam : dans l'ensemble très dense que forment les Provinces-Unies, la moitié de la population vit en ville. Et dans ces villes, une part extrêmement large de la population jouit d'un niveau de vie très élevé. C'est une situation qui ne s'était jamais produite ailleurs dans l'histoire de l'humanité. A titre de comparaison, Londres est alors isolée au milieu des campagnes, alors qu'Amsterdam est au cœur d'un réseau de grandes villes qui se trouvent à moins de 30 kilomètres : Leyde compte 60 000 habitants, Haarlem 40 000, etc. La conurbation qu'elles forment toutes ensemble est unique, même si la deuxième guerre anglo-néerlandaise (1665-1667) interrompt sa croissance, en coupant les routes de navigation commerciale.

Or, ce niveau de vie exceptionnel se double d'une tolérance très large, même s'il ne s'agit pas d'une liberté absolue. On voit souvent Spinoza faire preuve d'une grande prudence quant à sa correspondance, aux effets de ses livres, etc., et le triste sort du philosophe Adriaan Koerbagh, mort en prison en 1669, illustre les limites de cette tolérance. En fait, cette liberté d'expression n'est pas exactement le fruit d'une politique consciente, mais un résultat plus ou moins accidentel, né d'une impossibilité. En effet, après la révolte contre l'Espagne (1566-1648), lorsque les Néerlandais gagnèrent leur indépendance, les calvinistes réussirent à établir la domination de

l'Église réformée sur les Provinces-Unies et obtinrent beaucoup de privilèges sur les autres confessions – mais pas au point d'instaurer une censure contre les Églises dissidentes.

Ils durent accepter des compromis, qui donnèrent forme à une liberté de culte, de pensée et d'expression tout à fait unique. Bien sûr, les choses se compliquaient lorsqu'il s'agissait de publier des livres. Mais cela n'a pas empêché l'abondance des publications, liée aux conditions de vie urbaines.

L'H. : D'où vient l'expression « Lumières radicales » ?

J. I. : L'expression allemande « radikale Aufklärung » s'est imposée lorsque l'historien conservateur allemand Leo Strauss, après quelques prédécesseurs, se mit à l'employer de manière systématique dans les années 1920 dans plusieurs ouvrages, l'un sur Spinoza et la critique religieuse, un autre consacré à Hobbes, notamment. Elle lui servit à désigner un mouvement clandestin d'opposition au christianisme traversant l'histoire occidentale. Sans être sympathisant de cette tradition, Strauss prétendait en suivre la trace depuis Épicure et Lucrèce, à travers les averroïstes du Moyen Âge, jusqu'à son spectaculaire renouveau avec Hobbes et Spinoza au XVII^e siècle.

Le second auteur fondamental dans l'évolution de cette formule est celui qui l'introduisit en langue anglaise : l'historien américain Henry F. May. Dans un livre intitulé *Enlightenment in America*, en 1976, May distingue entre ce qu'il appelle des « Lumières modernes » et des « Lumières révolutionnaires », et il fait de cette distinction la clé de la

L'AUTEUR

Professeuse émérite à l'Institute for Advanced Study (Princeton),

Jonathan Israel a notamment publié *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité, 1650-1750* (éd. Amsterdam, 2005).

révolution américaine, où les deux mouvements s'opposèrent politiquement. Les Lumières modernes tendaient vers un républicanisme aristocratique, alors que les Lumières révolutionnaires s'orientaient vers un républicanisme démocratique. Dans un article consacré aux « livres radicaux dans les bibliothèques américaines », May délaissa le terme « révolutionnaire », et préféra « radical ».

L'expression *Radical Enlightenment* fut enfin utilisée en 1981 par Margaret C. Jacob pour qualifier les réseaux intellectuels clandestins, francs-maçons et autres.

L'H. : Quel a été votre apport à l'étude de ce courant ?

J. I. : D'abord en identifiant les Lumières radicales dans un contexte néerlandais. Aux Provinces-Unies, avec les frères de La Court ou Franciscus Van den Enden, le lien entre le républicanisme démocratique et le rejet des autorités religieuses apparaît plus nettement qu'ailleurs. Pourtant, c'est seulement dix ans après avoir écrit *Les Lumières radicales* que j'ai compris le glissement sémantique qui s'était opéré.

Leo Strauss désignait par « *radikale Aufklärung* » le matérialisme athée, frontalement opposé à la théologie (chrétienne ou autre) ; Henry F. May, lui, s'intéressait principalement à l'aspect politique du « *revolutionary Enlightenment* ». Il a fallu l'article du Danois Frederik Stjernfelt, qui fait l'histoire de l'expression dans l'ouvrage collectif *Reassessing The Radical Enlightenment*, pour que l'on comprenne que les deux sens avaient désormais fusionné.

L'H. : Quelle est la place de Spinoza dans les « Lumières radicales » ?

J. I. : Le cercle de Spinoza forme un groupe qui associe rejet des religions et républicanisme démocratique d'une manière unique. Voilà pourquoi je considère que



les Lumières radicales commencent avec ces auteurs. Sans diminuer l'importance du mouvement épicurien ou du libertinage clandestin, il faut admettre que les prédécesseurs de ces auteurs néerlandais étaient politiquement passifs, exactement comme Épicure : ils se voyaient comme un îlot d'hommes ayant accès à la vérité parmi une population maintenue dans l'erreur, et ils formaient entre eux un jardin dont la clôture devait les protéger. Or, Spinoza et ses amis ont une attitude tout à fait opposée, offensive : ils cherchent des moyens pour sortir de la sujétion toute la société – pour tout changer. Cela ne signifie pas que je considère Spinoza comme l'unique source des Lumières radicales. Un homme seul n'aurait pas suffi. La naissance de ce courant est inséparable d'un milieu social et économique.

Ses contemporains ne manquaient pas de raisons de ne plus aimer la monarchie. L'absolutisme, en France, soulevait des résistances, et beaucoup détestaient Louis XIV. Partout, on souffrait de la bigoterie des pouvoirs théologiques. Il y avait donc de nombreux facteurs qui tendaient à faire le lien entre anticléricalisme et démocratie, et à considérer la République des Provinces-Unies comme le berceau d'un nouveau modèle d'organisation politique.

C'est un argument qui est même utilisé par les adversaires du mouvement : par exemple, les jacobites anglais, qui n'appréciaient pas la Glorieuse Révolution de 1688 (qui vit l'exil de Jacques II et la naissance de la monarchie parlementaire sous l'égide de Guillaume III d'Orange), dénonçaient souvent les révolutionnaires comme des imitateurs des Néerlandais. Ils rejetaient l'introduction en Angleterre d'une tolérance imitée >>>

À SAVOIR

Le « Traité des trois imposteurs », le scandale du XVIII^e siècle

Parfois publié sous le titre *L'Esprit de Spinoza*, le *Traité des trois imposteurs* a circulé clandestinement pour la première fois en 1712. Selon l'auteur, probablement Jean Maximilien Lucas, qui serait aussi à l'origine d'une *Vie de Spinoza*, les trois grandes religions monothéistes sont des fables entretenues par des imposteurs, Moïse, Jésus et Muhammad, de même avec le pouvoir politique pour tyranniser le peuple. Manuscrit clandestin le plus diffusé en Europe dans la première moitié du XVIII^e siècle, il est aussi le plus scandaleux, ce qui explique peut-être qu'on l'ait tant associé à Spinoza.

« Plus que par ses disciples, c'est par ses adversaires que les idées de Spinoza ont été diffusées »

>>> des Provinces-Unies. Cependant, on peut dire que les Lumières radicales deviennent le « spinozisme » dès lors que Spinoza en propose une expression synthétique claire, offensive, pourvue de fondements philosophiques. A partir de là, le spinozisme est perçu comme une terrible menace. Les livres de ses amis ne semblent pas avoir eu un impact aussi important, prolongé à travers les siècles.

L'H. : Ce mouvement est-il organisé ?

J. I. : Le spinozisme semble appliquer une leçon de l'histoire que le philosophe israélien Yirmiyahu Yovel (mort en 2018) me paraît avoir parfaitement identifiée dans ses travaux sur les marranes. Au Portugal et en Espagne, les familles juives du xvi^e siècle diffusaient ce qu'elles considéraient comme la vraie religion dans des réunions informelles, en très petits groupes, dans des lieux clandestins, où l'on évoquait des choses destinées à rester secrètes.

On observe dans leur cercle une forme d'organisation, au sens où l'on a affaire à un réseau assez étendu

qui tient unies nombre de personnes, qui cache autant que possible ce qu'elle est. Les réunions entre ses membres devaient absolument être informelles pour ne pas sembler suspectes. L'informalité devient donc une stratégie.

L'H. : Comment ces idées sont-elles diffusées à la mort de Spinoza en 1677 ?

J. I. : Le commerce de librairie des Provinces-Unies était parfaitement équipé pour assurer une grande diffusion à son œuvre. Aussi bien le *Traité théologico-politique* (publié anonymement en 1670) que les *Œuvres posthumes* (parues l'année de sa mort) étaient interdits à peu près partout. Mais les deux ouvrages furent largement diffusés à la faveur de réimpressions illicites. De plus, les réfutations ont joué un rôle très important : elles sont publiées en latin, un grand nombre d'entre elles paraissent en Allemagne et en Angleterre, elles ont un retentissement européen.

Les idées de Spinoza ont été diffusées par ses adversaires ! En Angleterre, cela commence lorsque le théologien Philipp Van Limborch envoie une copie du *Traité théologico-politique* aux doyens de Cambridge, immédiatement après sa publication. A partir de là, en quelques années, des penseurs très importants comme Henry More ou Thomas Browne se montrent extrêmement préoccupés. Cela prouve que les idées ne dépendent pas seulement des livres, mais aussi de l'impact des livres sur des personnages clés.

Dans les décennies et les siècles suivants, la plupart de ceux qui n'ont pas lu les œuvres de Spinoza

ADOLESCENTS DU 17^e SIÈCLE :



auront entendu parler de lui. Ils savent combien ces livres sont condamnables et leurs thèses dangereuses. Dans le Danemark du XIX^e siècle, on trouvera des gens même peu lettrés qui auront acquis, par ouï-dire, la conviction que Spinoza est l'un des auteurs les plus subversifs qui soient ! C'est peut-être un mythe, mais qui a entraîné une réaction des théologiens.

L.H. : Il y a cependant des chrétiens qui ont été influencés par Spinoza ?

J. I. : Oui il a existé des Lumières radicales chrétiennes. Ce courant antitrinitaire (qui rejette le dogme de la Trinité et donc la nature divine du Christ) prolongeait une tradition déjà présente du temps de Spinoza : dans les années 1660, un réfugié polonais nommé Andrzej Wiszowaty contribua, avec d'autres, à l'édition à Amsterdam d'un texte célèbre par ses audaces théologiques, la *Bibliothèque des frères polonais*. Or, parce qu'ils rejetaient toute forme de dogme, ces chrétiens qu'on appelait des sociniens suggéraient la suppression de tout clergé et de tout guide censés interférer avec la compréhension de chacun.

Cela était d'emblée très profondément compatible avec les Lumières radicales et avec le spinozisme. Selon Wiszowaty, tout ce qu'on trouvait dans les Écritures pouvait s'expliquer en termes rationnels, même si certains points théologiques se trouvaient au-delà de la raison. Il rejetait donc l'irrationnel, mais pas l'inexplicable ; en particulier, il ne niait pas le mystère de l'immortalité de l'âme. On trouve encore des traces de ce courant dans l'Angleterre du XVIII^e siècle : >>>

LUMIÈRES RADICALES :



Lumières radicales vs Lumières modérées ?

C'est d'abord l'historienne Margaret C. Jacob qui, en 1981, emploie le terme de « Lumières radicales » pour l'appliquer aux premières manifestations néerlandaises mais surtout anglaises des Lumières, à partir des années 1680, en particulier à travers la figure du whig radical John Toland. Dans son ouvrage de 2005, Jonathan Israel, lui, fait débiter les Lumières radicales dès les années 1660, époque où a vécu Spinoza, en amont de « la crise de la conscience européenne » diagnostiquée par Paul Hazard.

Surtout, Israel opère un décentrement géographique, rappelant l'importance primordiale des Pays-Bas et du phénomène urbain sans précédent à Amsterdam et dans d'autres villes néerlandaises. Spinoza est, selon lui, le père des Lumières radicales par son rejet de tout compromis entre philosophie et religion, ses convictions républicaines et son refus des inégalités.

En plaçant Spinoza au centre de la radicalité des Lumières, Israel renvoie sous le vocable de Lumières « modérées » les idées de Voltaire, Wolff ou Locke, auxquelles il reproche d'être trop complaisantes avec les autorités politiques ou religieuses, et de n'avoir rien dit de plus que Spinoza et son cercle.

Si Antoine Lilti, spécialiste des Lumières, auteur d'un article sur le sujet dans les *Annales* (2009/01),

fait de l'ouvrage de Jonathan Israel une référence historiographique incontournable, il s'interroge sur le fait de considérer le spinozisme comme unique source de la modernité occidentale. La réception, la circulation et l'appropriation de Spinoza, comme par exemple par le biais de la franc-maçonnerie, sont pour Antoine Lilti trop peu prises en compte. Se rejoue ici le débat opposant les tenants d'une histoire des mentalités à ceux d'une histoire des idées qui donnerait à l'origine de la Révolution française une explication purement intellectuelle. Antoine Lilti pose la question de la cohérence doctrinale des penseurs radicaux, préférant mettre en avant la multiplicité des « spinozismes » au XVIII^e siècle, du Spinoza athée en France au Spinoza panthéiste en Allemagne.

Pour finir, c'est sur le terme « radical » que revient Antoine Lilti, insistant sur le cercle étroit de la réception des manuscrits de l'auteur de l'*Éthique*. Un mouvement clandestin a-t-il pu révolutionner les mœurs et pousser à l'action ? N'est-ce pas plutôt le fait d'assumer l'usage public de leurs idées subversives qui constitue la radicalité des penseurs des Lumières, comme en témoigne la figure de Rousseau ?

Les Lumières restent assurément l'objet de débats féconds.

L'Histoire

« En Amérique latine, le spinozisme est omniprésent pour repenser la gauche et la démocratie »



>>> les unitariens britanniques couvriront parmi eux beaucoup de penseurs radicaux, avant que ceux-ci ne rompent avec eux.

L'H. : Que devient le spinozisme au XVIII^e siècle ?

J. I. : Il existe encore aujourd'hui une tradition historiographique, en particulier en France dans le sillage du philosophe Pierre-François Moreau (directeur aux PUF de l'édition des *Œuvres complètes* de Spinoza), qui considère le spinozisme comme un « vœu pieux » du XVII^e siècle qui n'aurait pas de descendance immédiate. Il me semble au contraire que, dès les années 1670, des réseaux se constituent jusqu'à s'organiser à peu près comme une secte hérétique.

Mais il est exact qu'après l'énorme impact des premières décennies les observateurs contemporains – par exemple Jean Le Clerc, vers 1720 – témoignent que le spinozisme connaît un reflux. Pour le comprendre, il faut souligner que, dans la plupart des pays européens, il est encore nécessaire de se montrer prudent lorsqu'on veut débattre des questions que soulève Spinoza.

Jusqu'au *Reform Act* de 1832, qui élargit le corps électoral, l'Angleterre restera assez sévère envers les mouvements issus du spinozisme. Les Lumières radicales n'y étaient pas interdites, mais qui s'aventurait à republier le livre de Thomas Paine *Rights of Man* (1791), où il prend la défense de la Révolution française,

s'exposait à des amendes élevées et à des peines de prison. On peut donc admettre que le XVIII^e siècle est un moment de reflux, et que pendant cette période le mouvement reste clandestin, aussi bien aux Provinces-Unies qu'en France ou en Allemagne.

Puis, en 1785, le spinozisme connaît sa renaissance en Allemagne avec Lessing et les idéalistes. Il se formule alors avec un haut niveau d'exigence intellectuelle, dans des groupes de lecture informels qui font la promotion du spinozisme en tant que philosophie. Goethe et les hommes de Weimar organisent des réunions de lecture pendant toute la querelle du panthéisme.

Les historiens ont souvent considéré cela comme une nouveauté, alors qu'il me semble qu'on assiste seulement à la renaissance d'une pratique qui a existé depuis les débuts du mouvement. D'ailleurs, à bien y penser, le reflux au milieu du XVIII^e siècle n'est peut-être qu'une illusion liée à nos documents, car les références à Spinoza ne tarissent pas.

Et même s'il faut admettre une sorte d'élasticité dans la manière dont on se réfère à cette philosophie, elle renvoie toujours à l'identification de Dieu et de la Nature, à une unique substance pensante, au rejet des institutions religieuses, à l'élimination de toute autorité sur les pensées et les convictions, à l'équivalence de tous les textes révélés, etc. On peut toujours reconstituer la même liste à peu près dans les mêmes termes.

Le « spinozisme » a donc bel et bien un sens conservé à travers les siècles : il consiste dans la conviction qu'il n'y a pas d'entités surnaturelles, que la nature embrasse tout ce qui est. Ce qui est bien conforme au principe des Lumières.

L'H. : Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

J. I. : Lors de la dernière réunion de l'association Spinoza à Amsterdam (Spinoza Vereniging), j'ai eu la surprise de voir 400 personnes, dont la plupart n'étaient pas des universitaires, qui s'étaient déplacées pour réfléchir à cette philosophie. Il y avait des médecins, des enseignants et des représentants de toutes sortes de corps de métier – autrement dit des gens qui ne lisaient pas Spinoza pour des raisons professionnelles, mais qui avaient l'impression que le lire pouvait leur apporter quelque chose.

Quoi ? Le spinozisme me semble fournir une philosophie qui contribue à soutenir une quête existentielle : les lecteurs y trouvent les éléments pour une vie meilleure, des éléments qu'ils ne pourraient sans doute pas élaborer par eux-mêmes. Voilà, je crois, quel est l'enjeu aujourd'hui. Il s'agit de conjurer les pires des passions humaines, d'éviter le pire dans les comportements, et aussi de réfléchir aux manières d'intégrer ce projet aux institutions.

En Amérique latine, où le marxisme semble en perte de vitesse, le spinozisme est omniprésent pour repenser la gauche et la démocratie. On y pose des questions comme celles-ci : comment l'État peut-il aider la société à répandre ce que Spinoza appelle la « vraie religion », c'est-à-dire la justice et la charité ? Comment réduire au minimum la haine et la guerre ? Lorsque l'on réfléchit de cette manière, Spinoza a vraiment quelque chose à apporter. ■

(Propos recueillis et traduits par **Maxime Rovere**.)

Le magazine des passionnés d'histoire

L'Histoire

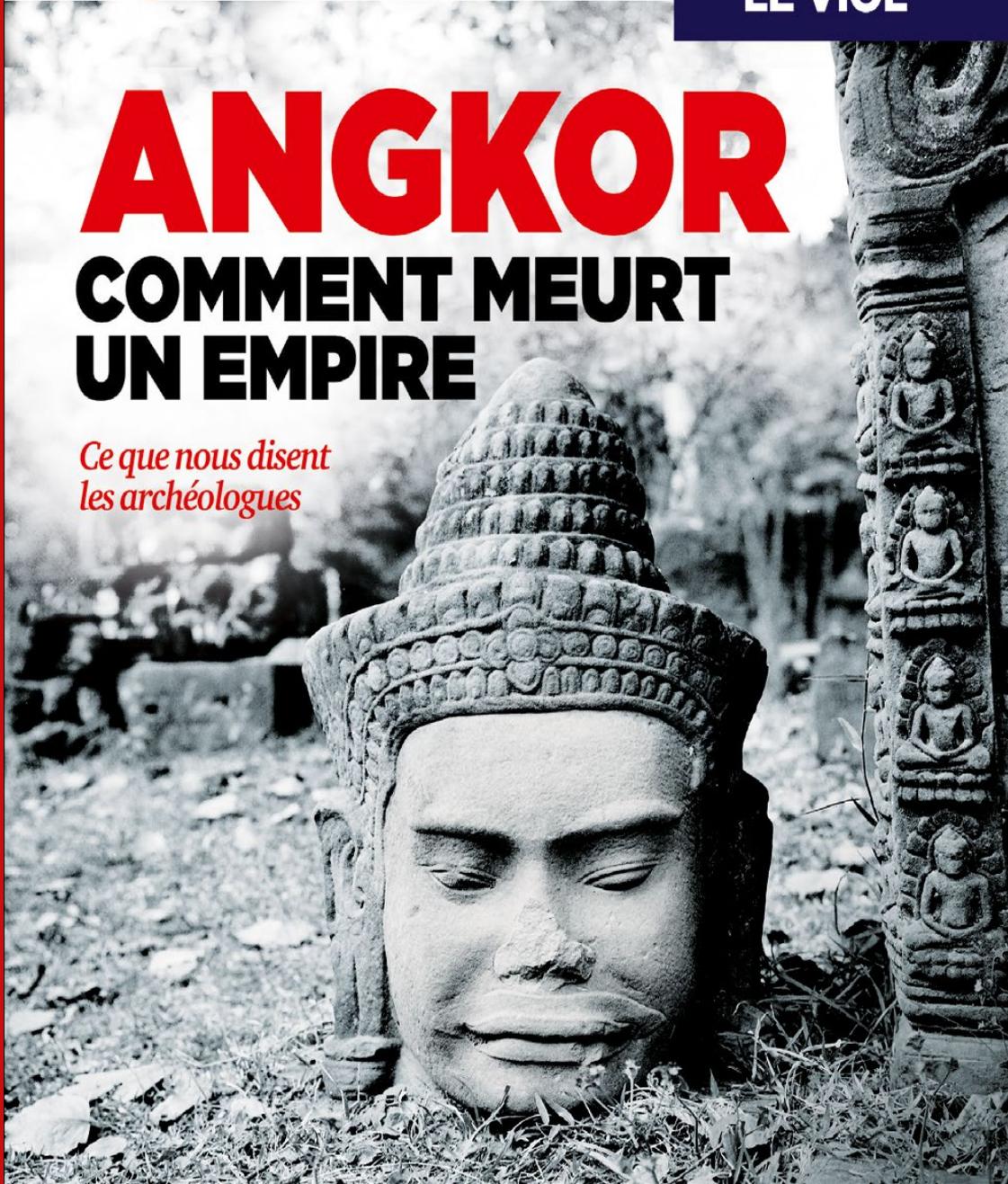
L'Histoire
www.lhistoire.fr

1970
**LE MLF
CONTRE
LE VIOL**

ANGKOR

COMMENT MEURT UN EMPIRE

*Ce que nous disent
les archéologues*



Actuellement en kiosque et sur www.lhistoire.fr

Le tour d'Europe des incroyables

Le spinozisme n'est pas le seul courant radical du XVII^e siècle. Les libertins de Paris, Londres ou Venise ont expérimenté jusqu'à l'extrême les formes de la liberté. En un temps où l'incroyance pouvait mener au bûcher.

Par **STÉPHANE VAN DAMME**



BÛCHER En France, sous Louis XIII, le blasphème devient un crime de « lèse-majesté divine » que l'on expie sur le bûcher, après avoir eu la langue tranchée. La condamnation à mort de l'Italien Vanini en 1619, à Toulouse, pour athéisme et impiété, ouvre la chasse aux libertins (ci-dessus, le bûcher d'Urbain Grandier, à Loudun en 1634).

A

KG232336 Avant que ne s'épanouissent aux Provinces-Unies les critiques radicales du spinozisme, Italiens, Français, Anglais,

Allemands, prirent, dès la première moitié du XVII^e siècle, le risque, parfois physique, de combattre les pouvoirs établis et les dogmatismes au nom de la liberté de penser. Libertins érudits, sceptiques, épicuriens, penseurs hétérodoxes des diasporas huguenote ou juive, cartésiens, nouveaux philosophes expérimentateurs, nourrissent cet imaginaire d'un *underground* intellectuel qui finit par rassembler tous ceux qui ne renverraient pas à la pensée dominante ou dogmatique des Églises.

Le cas de ces collectifs intellectuels stigmatisés par les pouvoirs et surveillés par la police offre un site d'observation saisissant des difficultés à faire exister un groupe autour d'un maître à penser, d'un savoir ou d'une pratique intellectuelle¹. Il faut penser ces différentes catégories d'acteurs dans des contextes bien précis, en évitant l'opposition entre une dissidence intellectuelle et une dissidence religieuse, morale ou politique. La notion de dissidence autorise ainsi à sortir du cadre traditionnel de l'histoire des idées ou de la philosophie pour embrasser une variété de pratiques et de situations.

L'agitation a commencé en France dans les années 1610, au moment de la réaffirmation du pouvoir royal sous Louis XIII, avec l'affaire Vanini. Puis elle a fini par gagner le reste du royaume et l'Europe. A Avignon, sur la place du palais des Papes, le jeune Italien Ferrante Pallavicino est décapité en 1644 pour ses écrits licencieux qui mêlent registres pornographique et politique. Son œuvre, qui fut presque immédiatement traduite, eut un retentissement dans toute l'Europe.

L'exemple le plus caractéristique du mode de diffusion de la littérature libertine est sans aucun doute *Aloisiae Sigaeae* écrit en 1660 par Nicolas Chorier. Il est publié en 1678 à Grenoble, ville moyenne mais siège d'un parlement et

VANINI Dans *Les Arcanes admirables de la nature*, futur bréviaire des libertins français, Vanini nie la fixité des espèces depuis la Genèse, affirme la mortalité de l'âme, l'imposture des prophètes. Après sa mort sur le bûcher, nul ne pourra plus publier des impiétés au grand jour.

L'AUTEUR

Professeur à l'Institut universitaire européen de Florence,

Stéphane Van Damme

a notamment publié *L'Épreuve libertine. Morale, soupçon et pouvoirs dans la France baroque* (CNRS Éditions, 2008).

Cet article est la version mise à jour de « Le tour d'Europe des dissidents », *L'Histoire* n° 398, avril 2014.

lieu de débat intellectuel favorable à l'éclosion des milieux libertins (jusqu'à Choderlos de Laclos). Traduit en français et réédité à Lyon et à Paris en 1680 sous le titre de *L'Académie des dames*, ces sept dialogues saphiques sont également traduits aux Provinces-Unies et en Angleterre dès 1684. A Venise et à Padoue, dont les universités sont réputées depuis le XVI^e siècle pour prendre leurs distances avec l'héritage scolastique en valorisant la philosophie averroïste, près d'un millier de curieux assistent quotidiennement à la lecture des journaux qui rendent

compte des débats sceptiques.

LA DISSIMULATION COMME ARME

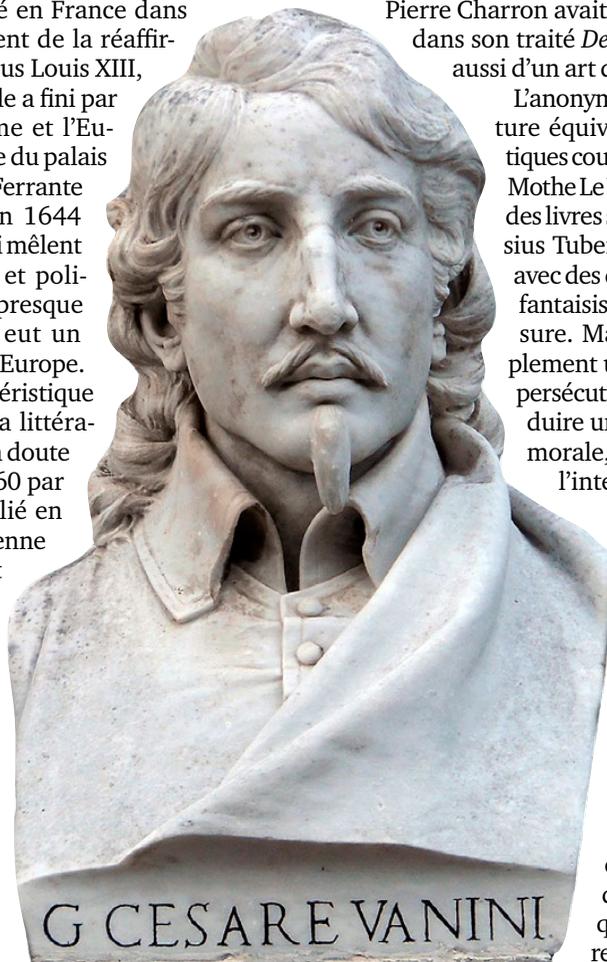
Ces dissidents sont souvent des hommes de lettres. De sorte qu'on a pu les décrire comme les praticiens d'une guérilla intellectuelle contre les autorités établies. Afin d'échapper à la persécution tout en diffusant leurs écrits, ils ont inventé une écriture de la dissimulation. Souvent présents dans les clientèles aristocratiques des princes de sang, comme Gaston d'Orléans, le frère cadet de Louis XIII, on les retrouve dans les fonctions de précepteur comme François de La Mothe Le Vayer ou de bibliothécaire comme Gabriel Naudé. Après la multiplication des scandales, ils militent d'abord pour un art de la discrétion et de la prudence, que le moraliste Pierre Charron avait déjà revendiqué en 1601 dans son traité *De la sagesse*, mais ils usent aussi d'un art de la tromperie.

L'anonymat, la pseudonymie, l'écriture équivoque, sont ainsi des pratiques courantes dans ces milieux. La Mothe Le Vayer par exemple a publié des livres sous le pseudonyme d'Ora-sius Tubero ou de Tubertus Ocella, avec des dates et des lieux d'édition fantaisistes afin de tromper la censure. Mais ce repli n'est pas simplement un moyen d'échapper à la persécution. Il permet aussi de produire une subversion politique et morale, de mener un combat de l'intérieur à la fois contre la religion établie et contre l'absolutisme.

La difficulté pour identifier les libertins tient à cette discrétion, mais aussi au refus d'une identité collective. En effet, leurs écrits se fondent sur des prises de position individuelles ; et même si on peut repérer des formes de sociabilité, des réseaux de correspondance, des bibliothèques qui offrent des occasions de rencontre, il n'existe pas >>>

NOTE

1. Cf. J.-P. Cavallé, *Les Déniaisés. Irréligion et libertinage au début de l'Époque moderne*, Classiques Garnier, 2014.



>>> un corps unique de doctrines libertines.

A Venise, par exemple, la multiplication des procès au tribunal du Saint-Office entre 1640 et 1740 ne signifie pas l'émergence d'une doctrine unifiée, mais trahit un amalgame chez les juges entre des références et des traditions diverses. Les cas examinés par l'Inquisition vénitienne mêlent des principes empruntés à la Réforme, à l'illuminisme mystique ou encore au vocabulaire du libertinage. Nobles, soldats, bourgeois ou étudiants : toute la société vénitienne est traversée par l'incrédulité. C'est donc avant tout dans l'imaginaire des théologiens et des magistrats que ces dissidents forment un groupe menaçant.

L'un des vecteurs de diffusion de ces idées et de ces pratiques peut trouver son origine dans des réseaux amicaux, souvent discrets et peu soucieux de publicité ou de scandale. Ainsi, l'examen systématique d'un certain nombre de correspondances emblématiques de la période (celle de Bayle, Spinoza, Spon, Oldenburg, Locke, Berkeley, Leibniz et Shaftesbury) montre que

MOT CLÉ

Libertin

Au XVII^e siècle, ce terme est une insulte désignant les nobles débauchés, les philosophes et les lettrés, soucieux de liberté de pensée. Mais il s'applique avant tout au domaine de la foi. Le libertin est celui qui s'affranchit des pratiques officielles de la religion. C'est au XVIII^e siècle que le libertinage s'identifiera à la notion de plaisir, de liberté de parole et de mœurs.

l'usage du lexique de l'amitié permet de repérer des affinités, des réseaux actifs autour d'un maître ou d'une pensée. Dans l'ensemble des 88 lettres qui composent la correspondance de Spinoza par exemple, on compte un petit noyau de textes écrits ou adressés plus spécifiquement à des amis. Ces lettres sont fondées sur une relation de maître à disciples, et sur une forte proximité géographique et sociale que le départ du philosophe d'Amsterdam ne va pas altérer.

Si Spinoza n'a jamais quitté les Provinces-Unies, nombre de libertins ont eux circulé au sein de la République des lettres. Samuel

Sorbière, médecin, philosophe, éditeur et traducteur de Hobbes et de Thomas More, s'avère être un guide sûr pour comprendre la centralité de la pratique du « grand voyage ». Dans son recueil de *Lettres et discours* publié en 1660, il commence par exprimer la crainte que la généralisation des voyages ne produise des hommes sans patrie, sans coutumes et déracinés : « *Ce n'est pas sans raison que l'on peut craindre qu'un homme qui a beaucoup voyagé ne confonde bien souvent les lois, et les coutumes de divers pays ; et qu'il n'emploie en Perse les façons de faire du Grand Moghol ; puis celles de Perse en Alep ; et celles d'Alep à Paris.* » Il déplore aussi le type de connaissances superficielles tirées des voyages.

DE L'UTILITÉ DES VOYAGES

Mais la démonstration s'inverse ensuite, lorsque l'auteur prend pour exemple l'Italien Giacomo Maria Favi, dont l'histoire donne cette fois au voyage son utilité savante. Ce « *nouveau Démocrite* » voyageant à travers l'Italie, la France et l'Allemagne aurait accumulé un savoir utile, fondé sur les inventions et les secrets des artisans afin d'« *épuiser la curiosité d'un royaume et [d'avoir] connu toutes les personnes de mérite d'un État* ». A travers ces deux exemples contradictoires, Sorbière, dont on connaît les positions sceptiques, cherche à déstabiliser les pratiques communes et à restaurer la certitude par le doute.

Le récit de voyage permet aux libertins de dépayser les problématiques morales et politiques. Dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* publiée à Cologne en 1666, Sorbière, toujours, fait scandale en ridiculisant les rituels de la Couronne anglaise, les affaires religieuses (s'attaquant aussi bien aux évêques anglicans qu'aux puritains et aux presbytériens) et les sociabilités savantes de la Royal Society.

Son séjour à Londres tout comme le voyage de son ami Balthasar de Monconys, diplomate au Portugal, qui a parcouru l'Allemagne, la Provence, la Hollande mais aussi l'Égypte, ou encore les voyages du médecin François Bernier dans l'Inde moghole (où il séjourna



CYRANO DE BERGERAC Frontispice de son *Voyage dans la Lune*, publié après sa mort, en 1657, mélange de satire et d'imagination débridée. Il y soutient l'héliocentrisme et l'infinité de l'univers. Par sa vie et ses écrits, Cyrano incarne l'esprit libre et impie de cette époque.



CHEZ NINON Molière chez la courtisane Ninon de Lenclos, rue des Tournelles, à Paris, lisant son *Tartuffe* où il est question de libertins : « Je le soupçonne encor d'être un peu libertin, / Je ne remarque point qu'il hante les églises » (*Tartuffe*, II, 2). S'ils se rencontraient dans les salons ou cabarets, les libertins ne formaient pas un groupe organisé (Nicolas André Monsiau, 1802, Paris, bibliothèque de la Comédie-Française).

treize années au service personnel d'un prince indien) sont quelques exemples qui mettent en jeu une curiosité libertine qui se fonde sur une autre manière de philosopher et de critiquer la religion établie et la politique.

La pratique de l'exil est encore un excellent vecteur de circulation des libertins. L'un de leurs représentants les plus en vue, Charles de Saint-Évremond, maréchal de camp des armées du roi de France, doit ainsi s'exiler. Il entreprend alors de voyager en Hollande, où il fait la rencontre de savants et philosophes célèbres de La Haye, parmi lesquels Heinsius, Vossius et Spinoza.

S'ils tiennent les récits de voyage pour un savoir central, les libertins accordent aussi toute leur attention

à la géographie. Dans ses *Instructions au Dauphin*, La Mothe Le Vayer, un temps précepteur de Louis XIV, donne à la géographie une place déterminante. Le libertin qui avoue avoir « passé ses meilleures années hors de son pays » a accompagné l'ambassadeur Guillaume Bautru en Espagne et en Angleterre, et fait un voyage en Italie en 1635.

Sa *Géographie du Prince* qui paraît en 1651 couvre tout le globe et constitue « une science dont la connaissance peut devenir utile à un prince ». La description du monde opère un retournement en faisant par exemple de l'Inde un monde plus « civilisé » que l'Europe. La méthode d'investigation rejoint celle d'un Montesquieu dans les *Lettres persanes*. Mais elle est plus subversive encore. En faisant de l'Écosse ou de l'Irlande des contrées de l'étrange et de l'Europe le lieu de l'ensauvagement, les penseurs libertins opèrent un retournement contre le bon sens et la doxa du plus grand nombre. Cette géographie des savoirs est aussi un imaginaire géographique et politique qui justifie la posture libertine.

La carte de cette Europe des incrédules et des dissidents religieux a donc profondément changé entre le xvi^e et le xviii^e siècle. Un peu partout, de Venise à Paris, de Londres à Vienne, en territorialisant les pratiques, en sexualisant les comportements, en stigmatisant les formes de sociabilité illicites, les condamnations ont permis la mise en place d'un quadrillage policier efficace. A la manière des héros de Charles Sorel, de Cyrano ou de Sade, le libertin apparaît comme un être en mouvement dans l'univers des savoirs comme dans les univers sociaux ; un être partagé entre la défense d'une liberté de penser, le désir de faire scandale et le refus des dogmatismes. Le cas de ces dissidents permet aussi à l'historien de s'interroger sur l'impossible formation d'une « population intellectuelle » sous l'Ancien Régime. Les dissidents ne peuvent finalement exister socialement que sur un mode polémique. ■

DANS LE TEXTE

« Pourquoi tant de cloches, de messes ? »

« Qu'on parle de Dieu le Père / De toute la Trinité / Qu'une vierge soit la mère / D'un sauveur ressuscité, / Et que l'Esprit en colombe, / Descende comme une bombe, / Je me fous de leur destin / Pourvu que j'aie du vin. [...] Pourquoi prêcher la mort aux hommes ? / Ce sont des discours superflus. / Elle n'est pas tant que nous sommes, / Quand elle est, nous ne sommes plus. / Ah ! qu'ils sont insensés, ces bougres, / Avec leurs illusions, / De croire ce qui est en poudre / Sujet à résurrection ! / Pourquoi tant de cloches, de messes ? / Peut-on ressusciter des morts ? / Nous devons croire avec sagesse / Que l'âme meurt avec le corps. »

Poésies anonymes, vers 1620, citées par Didier Foucault dans *Histoire du libertinage*, Perrin, 2007.

Un penseur du peuple juif

Comment les Juifs ont-ils maintenu leur identité pendant des siècles de diaspora ? Retrouveront-ils un jour un État ? Sur tous ces points aussi Spinoza a tranché, alimentant pour longtemps la controverse.

Par **MAURICE KRIEDEL**



Spinoza a-t-il trahi à la fois le judaïsme et le peuple juif, ou faut-il voir en lui le prophète d'une identité juive renouvelée ? Dans son *Traité théologico-politique*, au chapitre III, il pointe d'abord le trait qui lui paraît le plus frappant de l'histoire des anciens Hébreux, propose ensuite une identification des facteurs qui ont permis aux Juifs de pérenniser leur existence collective, et lance enfin une hypothèse sur leur avenir.

IL N'Y A PAS D'ÉLECTION DIVINE

L'examen de la notion d'élection fournit son thème au chapitre. Comme l'expression de « gouvernement de Dieu » désigne chez Spinoza le jeu des causes naturelles

(« dire que tout se fait par les lois de la nature ou par le décret et le gouvernement de Dieu, c'est dire exactement la même chose »), le terme d'élection dénote, sous une forme qui procède là aussi de la conception courante et fautive de l'exercice de la puissance divine, une excellence, ou une précellence, d'une nature telle qu'elle est destinée à se reproduire éternellement. De quelle excellence les Hébreux, aux temps bibliques, ont-ils pu se prévaloir ?

Spinoza emprunte à la philosophie juive médiévale une hiérarchie des vertus, ou perfections : les qualités intellectuelles tiennent le premier rang ; le mérite moral prend la deuxième place en dignité ; le succès politique représente une troisième valeur, même s'il est d'une espèce très inférieure aux deux autres. Or les Hébreux puis les Juifs de l'époque biblique n'ont montré de vertu supérieure, tranche Spinoza, ni dans l'ordre intellectuel ni dans l'ordre moral. Ils ont connu par contre une réussite spectaculaire dans l'ordre politique : leur État s'est maintenu pendant des siècles, a assuré sa stabilité interne, a vaincu ses ennemis du dehors.

Pour tenir ainsi et durer, un État doit se doter de bonnes lois. Un peuple « grossier » comme l'était celui des Hébreux n'avait pas les capacités nécessaires pour inventer les dispositions constitutionnelles de nature à garantir la perpétuation de son État. Voilà le trait

RÉHABILITATION Le rabbin néerlandais Nathan Lopes Cardozo brandissant un portrait de Spinoza lors d'un débat à Amsterdam, en 2015. Depuis quelques années, l'idée de réhabiliter le philosophe dans la communauté juive ressurgit. En haut : un ornement de bâton de Torah provenant de La Haye (XVIII^e siècle).





caractéristique de l'histoire biblique : une prospérité politique entièrement due à la chance (le « *secours extérieur de Dieu* », dans le vocabulaire de Spinoza). Prospérité proprement incroyable : si bien que ceux qui en ont bénéficié l'ont attribuée à une bienveillance divine spéciale.

C'est ce que font également les Juifs des dernières générations : à Amsterdam, les rescapés des persécutions qu'exerçait contre eux la machine de l'Inquisition dans la péninsule Ibérique reviennent ouvertement au judaïsme, et voient dans ce retour à une identité juive affirmée, après un siècle, mais parfois deux (plus quelques décennies), de passage forcé au catholicisme, la preuve de l'« éternité d'Israël ». L'organisme communautaire créé à Amsterdam en 1639 possède un sceau, qui représente un phénix renaissant de ses cendres.

Les Juifs d'Amsterdam savent le rôle qu'a joué, dans leur décision de fuir les pays contrôlés par la Couronne espagnole, la haine dont ils étaient victimes et qui, souvent dans des circonstances dramatiques, les a contraints au départ. Le plus marquant des rabbins qui dirigent au spirituel la communauté juive dite « portugaise », Saul Levi Morteira, ne cesse de leur expliquer que cette haine a été voulue par la Providence, pour garantir l'indestructibilité de l'identité juive.

Spinoza ne pouvait ignorer ces sentiments et ces arguments : le passé de sa famille du côté paternel se confond avec celui du marranisme et l'histoire de sa famille du côté maternel se confond avec celle de la communauté d'Amsterdam. Les ascendants de sa grand-mère paternelle établis dans un village du sud

LA CAMPAGNE DE BEN GOURION

À la fin du XIX^e siècle, certains sionistes commencent à utiliser Spinoza comme prophète de la renaissance d'un royaume juif. Ce dernier l'aurait en effet envisagée dans son *Traité théologico-politique*, dont la rédaction coïncide avec le mouvement messianique autour de Sabbatai Zevi en 1665. Toutefois, les intellectuels israéliens prennent aujourd'hui de la distance avec cette interprétation. Le fondateur de l'État d'Israël Ben Gourion (ci-dessus, en 1948) n'en demeure pas moins le premier à avoir fait campagne, dans les années 1950, pour réhabiliter le philosophe et pour faire lever par le rabinat le *herem* de 1656.

du Portugal ont, au XVI^e siècle, été arrêtés par l'Inquisition une génération après l'autre, et c'est encore la terreur qu'elle y a jetée en 1587 qui a poussé son grand-père à chercher un refuge à Nantes.

Dans la branche maternelle, un bisaïeul, Duarte Fernandes, originaire de Porto, d'où vinrent les premiers groupes familiaux qui s'installèrent comme Juifs à Amsterdam, a compté parmi les fondateurs de la communauté – il était à la tête de l'association de marchands qui fit construire la première synagogue de la ville. Une fille de Duarte, Maria Nunes, était la cousine germaine d'une homonyme dont on fit l'héroïne du mythe de fondation de la communauté juive (la légende était calquée sur une nouvelle de Cervantés). >>>

L'AUTEUR

Directeur d'études à l'EHESS, **Maurice Kriegel** a notamment publié *Les Juifs à la fin du Moyen Âge dans l'Europe méditerranéenne* (Hachette Littératures, 2006).

»» Spinoza ne pouvait pas non plus ignorer les ambiguïtés d'un crypto-judaïsme longtemps hésitant : son père avait vécu vingt ans à Nantes, comme chrétien, avant de sauter le pas et de partir pour Amsterdam. Son grand-père maternel s'était lui aussi installé à Nantes, mais sans s'affilier à la communauté juive : à sa mort, il fut circoncis et enterré au cimetière juif, mais hors de son mur d'enceinte, en terre non consacrée.

LA HAINE, PRINCIPE DE CONSERVATION

Il n'a pas pu ne pas s'interroger sur les causes de cette renaissance de l'identité juive à Amsterdam et de cette perdurance du judaïsme à laquelle elle était censée servir de signe. Or, pour Spinoza, si la conservation multiséculaire de l'État juif de l'Antiquité tient du « miracle », « la longue existence [des Juifs] comme nation dispersée ne formant plus un État », n'a, elle, rien de « surprenant ». Il l'explique en mêlant un argumentaire en circulation concernant la question du marranisme et l'appel à un auteur associé au type de pensée politique où sa propre réflexion trouve l'une de ses sources.

En 1619, en Espagne, Martín González de Cellorigo opposa, en plaidant la cause de descendants de Juifs convertis portugais, l'Espagne, qui avait su intégrer les convertis et ainsi assurer la disparition du crypto-judaïsme, et le Portugal qui, par son acharnement à poursuivre et châtier les marranes, entretenait de façon contre-productive la flamme de l'identité juive. Si le contraste posé par Cellorigo entre les politiques des deux pays était fortement simplificateur, il reste que, dans le premier tiers du XVII^e siècle, la différence d'approche était nette entre une Espagne où s'élevaient des voix pour, sinon abroger les règles de discrimination

DANS LE TEXTE

« Égaux à tous les peuples »

« Les nations ne se distinguent donc les unes des autres que par le genre de société qui unit les citoyens et par les lois sous lesquelles ils vivent.

Si donc la nation hébraïque a été élue par Dieu, ce n'est pas qu'elle se soit distinguée des autres par l'intelligence ou par la tranquillité de l'âme, mais bien par une certaine forme de société et par la fortune qu'elle a eue de faire de nombreuses conquêtes et de les conserver pendant une longue suite d'années. C'est ce qui résulte très clairement de l'Écriture elle-même. Il suffit d'y jeter les yeux pour voir que les Hébreux n'ont surpassé les autres nations que par l'heureux succès de leurs affaires en tout ce qui touche la vie, les grands dangers qu'ils ont surmontés, tout cela par le secours extérieur de Dieu ; mais pour tout le reste, ils ont été égaux à tous les peuples de l'univers, et Dieu s'est montré pour tous également propice. »

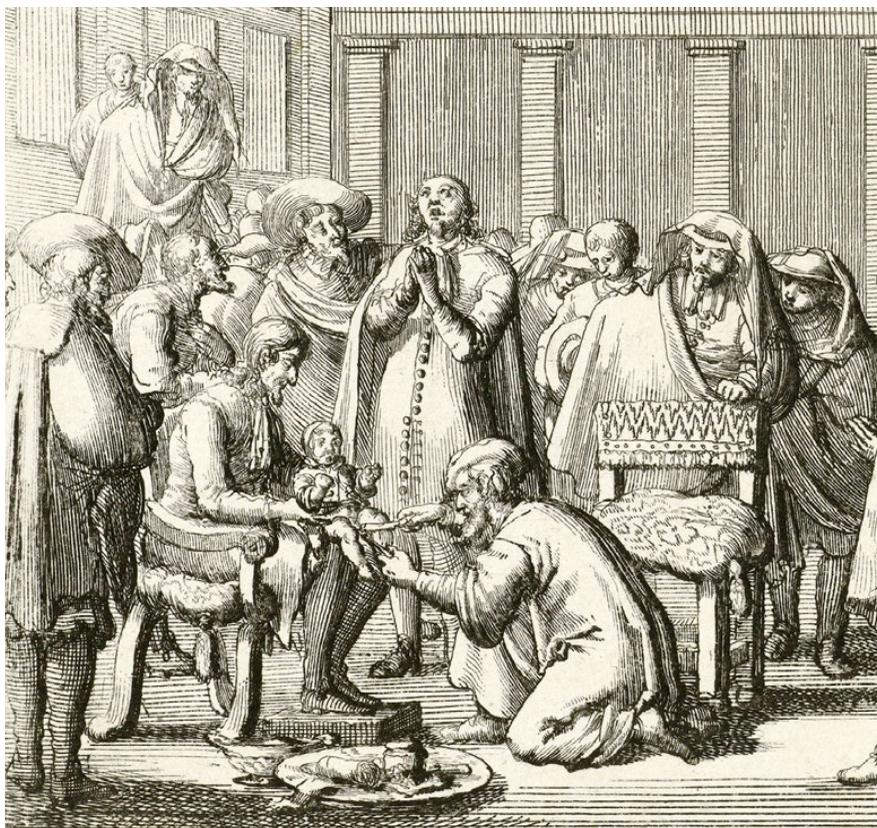
Spinoza, *Traité théologico-politique*, chapitre III.

envers les descendants de convertis, du moins modérer leur application, et un Portugal toujours plus engagé dans la persécution.

Le passage de Spinoza sur les Juifs convertis, qui furent en Espagne jugés dignes des mêmes honneurs que les Espagnols « naturels » et se fondirent si bien avec ces derniers que bientôt « rien d'eux ne subsistait, pas même le souvenir », alors que leur exclusion au Portugal

eut pour résultat qu'ils « continuèrent à vivre séparés », paraît directement emprunté, y compris dans sa formulation, à Cellorigo. La haine, Spinoza en tombe donc d'accord avec le rabbin Morteira, est bien le ressort de la perpétuation de l'identité.

Mais cette haine n'a pas pour origine le souci de la divinité de veiller à la conservation de son peuple en l'insufflant aux Gentils. Tacite intervient en ce point : l'historien romain – dont la dénonciation du despotisme impérial lui vaut d'être lu attentivement, au XVII^e siècle, par les admirateurs du Machiavel républicain des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, au nombre desquels on compte Spinoza – a donné, au moment d'aborder le récit de la conquête de Jérusalem par Titus, une description de la religion et des mœurs des Juifs où l'on peut voir un concentré des opinions et attitudes les



CIRCONCISION Selon Spinoza, cette coutume juive joue un rôle majeur dans la pérennisation du peuple juif. Pour les Juifs d'Amsterdam aussi la circoncision était un facteur essentiel de leur identité (gravure de Jan Luyken, 1683).

La religion juive avait civilisé les mœurs de ceux qui la suivaient, mais les avait désarmés

plus hostiles aux Juifs dans le monde antique : Moïse « institua des rites contraires à ceux des autres mortels », et il existe chez les Juifs, « à l'égard de tous les autres, une haine comme envers un ennemi ».

C'est cette haine constitutive de leur religion qui leur a valu, symétriquement, ajoute Spinoza, « une haine universelle ». Spinoza tient un rite en particulier, mentionné par Tacite, capable d'« assurer à cette nation une existence éternelle » : celui de la circoncision. En accordant à la circoncision un rôle aussi décisif, Spinoza partage là aussi le sentiment des Juifs d'Amsterdam, ou de leurs dirigeants les plus rigoristes. Pour eux, tant qu'on ne s'était pas fait circoncire, on n'était pas encore juif, et la circoncision avait une valeur quasi sacramentelle, puisque par elle s'expièrent tous les péchés, et particulièrement celui d'avoir tardé à rallier le judaïsme.

Et Spinoza de rapprocher la circoncision, comme inscription de l'appartenance sur le corps, du rôle de la coiffure dans l'identité chinoise. Il semble qu'il ait exactement compris, en compulsant les récits sur la conquête de la Chine par les Mandchous, qui insistaient sur l'humiliation que ressentent les Chinois, obligés par leurs nouveaux maîtres à se raser la tête, comment divers modes de coiffe avaient représenté en Chine, depuis des temps reculés, une forme d'affirmation collective face à l'étranger.

RECONSTRUCTION DE L'ÉTAT JUIF ?

Mais Spinoza, après avoir nié que la pérennité juive s'explique par le surnaturel, fait une concession à l'idée d'éternité : il se pourrait que les Juifs rétablissent leur État (c'est, ici, le sens du terme *imperium* qu'il emploie), et qu'il y ait là pour eux « élection » (dans le sens qu'on a dit : capacité politique), « temporaire », ou même « éternelle ».

DANS LE TEXTE

« Subsister dans la dispersion »

Quant à leur longue dispersion, il n'est point surprenant qu'ils aient subsisté si longtemps depuis la ruine de leur empire, puisqu'ils se sont séquestrés des autres peuples et se sont attiré leur haine, non seulement par des coutumes entièrement contraires, mais par le signe de la circoncision qu'ils observent très religieusement. Or, que la haine des nations soit pour les Juifs un principe de conservation, c'est ce que nous avons vu par expérience. »

Spinoza, *Traité théologico-politique*, chapitre III.



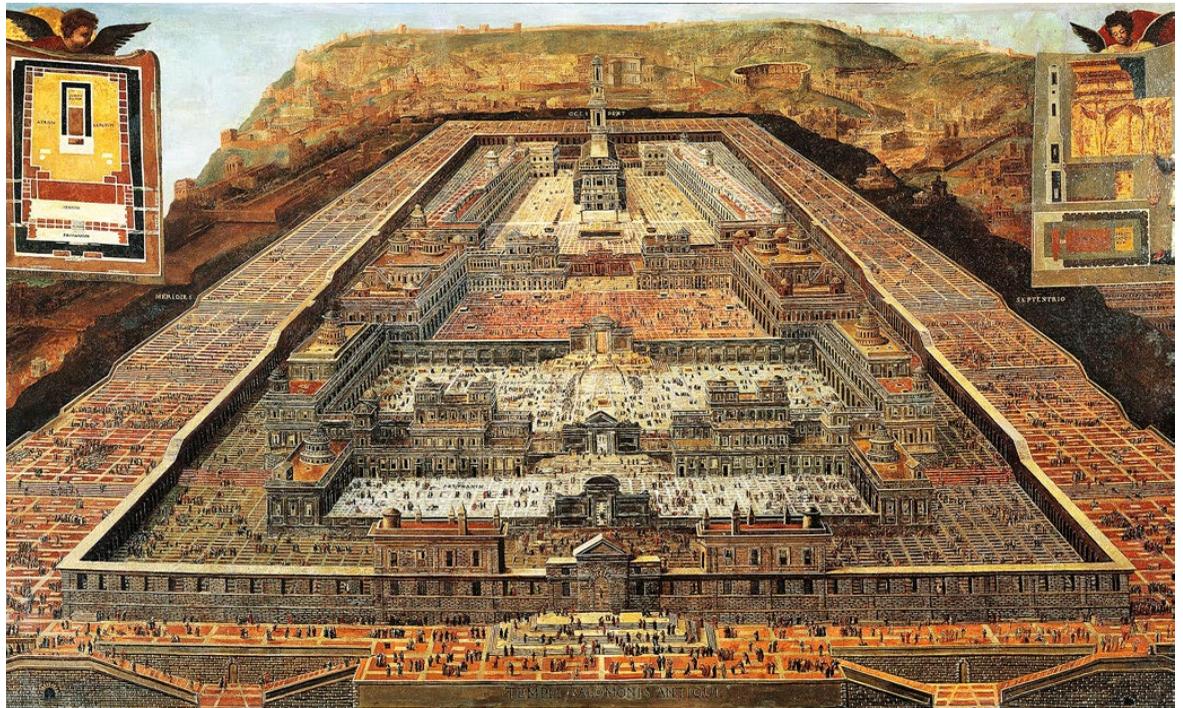
SARTRE, L'HÉRITIER ?

Spinoza tient que « la haine des nations est très propre à assurer la conservation des Juifs ». Pour Sartre (ci-dessus), auteur de *Réflexions sur la question juive* (1946), la passion antisémite « fait le Juif ».

Les deux conceptions pourraient paraître quasi identiques. Mais Spinoza voit dans la haine antijuive un phénomène second : elle est déclenchée par la détestation que les Juifs portent aux autres peuples, et qui résulte de leur attachement aux cérémonies instituées par Moïse et les « pharisiens », contraires à celles de toutes les autres religions. Selon Sartre, en revanche, « ce n'est pas le caractère juif qui provoque l'antisémitisme mais, au contraire c'est l'antisémite qui crée le Juif ».

Au moment même où Spinoza s'engageait dans la rédaction de son *Traité*, en 1665-1666, un mouvement messianique traversait le monde juif autour de la personne de Sabbatai Zevi et agitait en particulier la communauté d'Amsterdam : « la rumeur est ici sur toutes les bouches », lui avait écrit depuis Londres l'un de ses principaux correspondants, Henry Oldenburg, « les Juifs, dispersés depuis plus de deux mille ans, retourneraient dans leur patrie » ; « si la nouvelle était véridique, elle impliquerait assurément en toutes choses un bouleversement du monde » : qu'en disent les Juifs d'Amsterdam, demande Oldenburg, curieux aussi, probablement, d'avoir l'avis de Spinoza ? Mais si celui-ci a envoyé sa réponse, elle ne nous est pas parvenue.

Spinoza a-t-il alors envisagé la possibilité de la résurrection d'un État juif ? Une possibilité, écrit-il dans notre chapitre, qu'il n'exclurait pas, si « les principes mêmes de leur religion n'efféminaient pas leur cœur ». La formule paraît calquée sur celle de Machiavel, qui déplorait, dans les *Discours*, la >>>



POURQUOI LE ROYAUME D'ISRAËL A DURÉ

Dans son *Traité théologico-politique*, Spinoza s'interroge sur la durée de l'État d'Israël dans l'Antiquité. D'après la Bible, le roi David aurait unifié le royaume d'Israël au X^e siècle avant notre ère, ce qui fait encore l'objet d'un intense débat archéologique. Plusieurs fois envahi par les Assyriens puis les Babyloniens, le royaume a su préserver son autonomie, résistant largement à l'hellénisation et à la romanisation jusqu'à la destruction du temple de Jérusalem par Titus en 70 (ci-dessus une reconstitution du temple de Salomon par un artiste flamand, XVI^e siècle). Pour Spinoza, l'État des Hébreux, décrit dans le Pentateuque, constitue donc un modèle politique.

>>> perte de l'amour de la liberté après qu'avec sa christianisation le monde se fut efféminé et le Ciel désarmé.

Trois siècles avant Spinoza, vers 1330, un penseur juif espagnol, Isaac Poliçar, avait donné une explication naturelle de l'effondrement de l'État juif antique : ses membres avaient respecté les lois de Moïse, étaient devenus humbles, charitables, et, pacifiques et d'un cœur tendre, avaient délaissé l'art de la guerre. Ils avaient été alors une proie facile pour les peuples voisins, restés dans leur férocité première. La religion avait civilisé les mœurs de ceux qui la suivaient, mais les avait désarmés. Conscient de son audace, Poliçar ajoutait prudemment qu'il convenait de sacrifier l'existence politique sur l'autel de la fidélité religieuse. Spinoza reprenait le même mouvement de pensée, en l'épiçant d'un machisme philosophique inspiré de Machiavel.

LA LIBERTÉ DU SAGE

En 1862, Moses Hess, à la fois le premier des communistes allemands et l'un des précurseurs du sionisme, écrit dans *Rome et Jérusalem* : « *Spinoza continue à considérer le judaïsme comme une nationalité ; il pense que la renaissance du royaume juif ne dépend que de la volonté du peuple juif* » ; il ajoute qu'au début de l'Ère moderne « *un mouvement messianique inconnu depuis la chute de l'État juifs'empara des Juifs orientaux et occidentaux : Sabbatai Zevi fut son faux prophète et Spinoza en fut le vrai prophète* ».

L'écrivaine George Eliot, qui a entrepris une traduction du *Traité théologico-politique*, fait dire à l'un des personnages, dans son roman « sioniste » *Daniel Deronda* (1876) : « *Qui dira : "c'est impossible" ? Baruch Spinoza n'avait pas un cœur juif fidèle, même s'il avait nourri sa vie intellectuelle en tétant les mamelles de la tradition juive. Pourtant, Baruch Spinoza a reconnu qu'il ne voyait pas pourquoi Israël ne serait pas à nouveau une nation élue. Qui dit que l'histoire et la littérature de notre race sont mortes ?* »

Le mouvement sioniste, se cherchant, comme tout mouvement national, de glorieux ancêtres, a du coup souvent héroïsé Spinoza. Les philosophes et historiens israéliens d'aujourd'hui prennent leurs distances avec un discours qui leur paraît relever d'un désir d'annexion plutôt que d'un déchiffrement de la pensée de Spinoza effectué en sincérité. Un chercheur israélien contemporain parle ainsi joliment d'un « *sionisme contre-factuel* » : comme si Spinoza avait fait l'hypothèse de la reconstruction d'un État juif à l'avenir, en décrétant cet avenir impossible du fait de la prégnance de la tradition religieuse, pour mieux saisir et faire saisir la densité et le sens de cette tradition à laquelle il s'opposait.

Soit. Mais si Spinoza a tenu la liberté du sage pour l'idéal le plus haut, et a voulu en même temps concevoir les conditions d'une liberté politique dont jouirait une collectivité rassemblant sages et non-sages, pourquoi n'aurait-il pu sérieusement envisager la renaissance d'un État juif, où sages et ignorants vivraient dans la liberté retrouvée ? ■



Plongez au cœur des
GUERRES MONDIALES

au travers de documents authentiques
et de témoignages inédits

TOUS LES JEUDIS ET
DIMANCHES À 20H40

TOUTE
L'HISTOIRE

TOUTE LA PROGRAMMATION SUR WWW.TOUTELHISTOIRE.COM

Mémoire

Siècle d'or ou siècle de fer ?

L'appellation « Siècle d'or » fait polémique aux Pays-Bas. S'il ne faut pas oublier ses aspects sombres, comme l'esclavage, la période fut toutefois décisive dans la construction de la nation néerlandaise.

Par **CHRISTOPHE DE VOOGD**



CORRECTION « Castigatio », c'est le mot qui trône à l'entrée du Rasphuis, mi-prison, mi-maison de correction d'Amsterdam. Adriaan Koerbagh, ami de Spinoza, y mourut.

La décision récente du Musée d'Amsterdam, le musée historique de la ville, de supprimer l'appellation « Siècle d'or » pour désigner le XVII^e siècle néerlandais a suscité un débat houleux aux Pays-Bas. Querelle qui s'ajoute à une autre qui rebondit depuis une quinzaine d'années autour de l'enseignement de l'histoire, réformé à travers un « canon des Pays-Bas » (*Canon van Nederland*), ensemble commun de connaissances sur l'histoire nationale. Dans les deux cas, ces polémiques s'inscrivent dans la mise en cause générale, au sein des pays occidentaux, de l'histoire traditionnelle, dénoncée comme la « construction » d'un « roman national », reposant sur autant de « mythes » forgés lors de la genèse des nations au XIX^e siècle.

Dans le contexte général d'une postmodernité synonyme de crise des grands récits et d'explosion de la mémoire, le Siècle d'or hollandais ne pouvait qu'être une cible de choix : l'expression d'« âge d'or », venue de la mythologie antique à travers Hésiode et Ovide, invitait à un examen critique des historiens, car contraire à l'essence même d'une « science des hommes dans le temps » (Marc Bloch). Le mythe de l'âge d'or n'est-il pas en effet celui des « horloges arrêtées » (Raoul Girardet) ? Arrêtées sur une heure originelle perçue comme un temps indépassable d'harmonie et de perfection ; et donc source d'un sentiment de nostalgie inévitable.

De fait, depuis le XVIII^e siècle, les témoignages abondent de cette nostalgie pour une époque où les « petits Pays-Bas » (alors Provinces-Unies) comptaient



QUERELLE AU MUSÉE

Devant la pression des lobbys mémoriels le Musée d'Amsterdam a décidé, en septembre 2019, de supprimer l'expression « Siècle d'or » (*gouden eeuw*) de ses collections, pour faire droit à une histoire « inclusive » et soucieuse des « nombreux aspects négatifs » (passé colonial, esclavage) de la période. Une polémique a éclaté, dans laquelle le Premier ministre lui-même est intervenu. Le Rijksmuseum (ci-dessus) et la plupart des historiens ont, eux, choisi de conserver la formule « Siècle d'or ».

parmi les plus grandes puissances et dominaient le monde de leur marine, de leur commerce et de leurs peintres. Alimentée par les difficultés et les combats propres à chaque époque, cette nostalgie a hanté la conscience néerlandaise pendant près de deux siècles, devant l'évidence humiliante d'un long déclin national, tempérée par l'espoir de retrouver une part de cet éclat perdu.

VERS LA LÉGENDE NOIRE ?

Cette référence centrale des Néerlandais à leur « glorieux » xvii^e siècle est aujourd'hui en crise. Les historiens insistent désormais sur les aspects sombres de l'époque : énormes inégalités sociales et régionales, persécution féroce des errants et des homosexuels, « tolérance » qui excluait les minorités – voire la majorité, longtemps catholique – de toute fonction administrative ou politique, réduction des femmes aux tâches domestiques, participation intense à la traite négrière dans les océans Indien et Atlantique, pratique de l'esclavage lui-même dans les colonies néerlandaises, des Indes orientales aux Caraïbes en passant par les côtes guyanaise et brésilienne.

De fait, ces nouveaux éclairages ont été productifs, comblant bien des lacunes et mettant fin à la longue idéalisation, voire aux totems et tabous du grand récit national. On chercherait en vain par exemple une évocation de l'esclavage dans le petit livre patriotique de Johan Huizinga sur la « Civilisation néerlandaise au xvii^e siècle » (1941). De même, le lieu de mémoire de la peinture hollandaise, omniprésent dans la conscience nationale comme dans l'histoire de l'art depuis le romantisme, a été pertinemment revisité au cours des dernières décennies, en replaçant l'art néerlandais dans son contexte européen, notamment dans le courant transnational du caravagisme.

Faut-il pour autant banaliser le « Siècle d'or », voire le rebaptiser en « Siècle de fer » ? Un tel revirement radical s'expose à la même critique qu'un éloge sans nuance.

Substituer une légende noire à une légende rose, n'est-ce pas remplacer le mythe par le contre-mythe, au risque de l'anachronisme ? S'il est ainsi indispensable de rappeler la violence meurtrière de l'expansion coloniale néerlandaise, il faut aussi rappeler qu'elle était de mise en Europe même, comme le montrent les atrocités de la guerre de Trente Ans >>>

L'AUTEUR

Enseignant-chercheur à Sciences Po,

Christophe de Voogd

a notamment publié *Histoire des Pays-Bas* (Fayard, 2003).

>>> ou les dragonnades de Louis XIV. Quant à la pratique de la traite et de l'esclavage, elle n'était nullement alors l'exclusivité des Européens.

Les meilleurs auteurs n'avaient d'ailleurs pas attendu l'offensive critique de ces dernières années pour nuancer le tableau idyllique de la période : ainsi, pour la puissance économique des Provinces-Unies, le livre pionnier de Jonathan Israel *Dutch Primacy in World Trade* (1989) avait montré la relative brièveté, non pas de la puissance, mais de l'hégémonie néerlandaise, entamée dès les années 1670.

Simon Schama avait, lui, souligné, dès 1987 dans son magistral *Embarrassment of Riches* (*L'Embarras de richesses*, Gallimard, 1991), les persécutions des homosexuels, la minoration de la femme et les ambiguïtés d'une société d'ordre moral et de contrôle social. Les premières grandes études quantitatives sur l'esclavage remontent, quant à elles, aux années 1970. Huizinga lui-même avait noté, dès 1941, que la grandeur néerlandaise était largement redevable à l'éclipse des grandes puissances d'alors, absorbées par leurs convulsions intérieures et leurs rivalités mutuelles. Ce « Siècle d'or » n'aura en somme duré qu'un gros demi-siècle, des années 1600 aux années 1660. Lot commun des « grands siècles », de celui de Périclès à celui de Louis XIV...

Mais si l'historien doit bel et bien conserver l'appellation, c'est que les ombres de ce siècle sont à replacer dans l'ensemble des réalités et des représentations de l'époque, pour faire droit à une approche comparative au sein de l'Europe des Temps modernes. >>>



NOSTALGIE Représentation allégorique du Siècle d'or où l'on peut voir la bannière tricolore et l'*Atlas* de Blaeu, rappelant la suprématie néerlandaise sur le monde (Gerke Jans de Jager, 1748-1822).

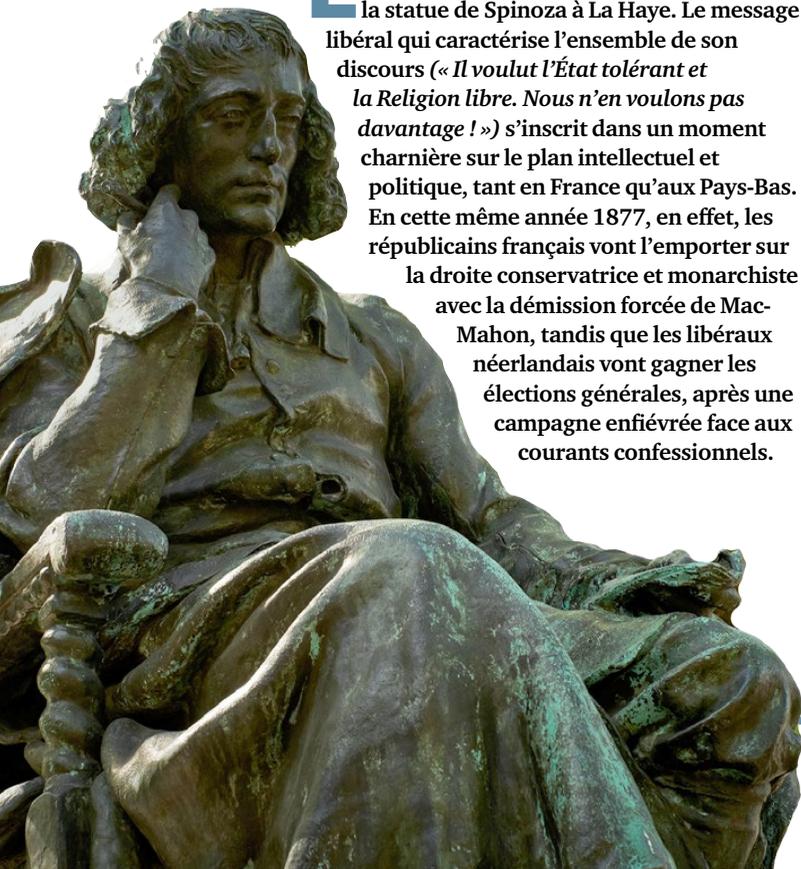
Spinoza, figure tutélaire

Le 21 février 1877, Renan est invité à prononcer le discours d'inauguration de la statue de Spinoza à La Haye. Le message libéral qui caractérise l'ensemble de son discours (« *Il voulut l'État tolérant et la Religion libre. Nous n'en voulons pas davantage !* ») s'inscrit dans un moment charnière sur le plan intellectuel et politique, tant en France qu'aux Pays-Bas. En cette même année 1877, en effet, les républicains français vont l'emporter sur la droite conservatrice et monarchiste avec la démission forcée de Mac-Mahon, tandis que les libéraux néerlandais vont gagner les élections générales, après une campagne enfiévrée face aux courants confessionnels.

Ainsi, de même que la découverte de Spinoza en France a commencé à la fin des années 1670, correspondant au début de la « *crise de la pensée européenne* », diagnostiquée par Paul Hazard, de même l'auteur du *Traité théologico-politique* retrouve une brûlante actualité deux siècles plus tard quitte, là encore, à ce que sa pensée soit un peu déformée !

Mais le voyage de Renan s'inscrit aussi dans une autre grande perspective tracée par le XIX^e siècle : celle du nationalisme, dont on sait qu'il fut l'un des penseurs majeurs à travers sa théorie de la nation fondée sur une mémoire partagée et le désir de « vivre ensemble ». Les conférences données à Leyde et à Rotterdam, lors de la même visite aux Pays-Bas de février 1877 – donc cinq ans avant la fameuse conférence de la Sorbonne sur « Qu'est-ce qu'une nation ? » –, font beaucoup référence à ce pays : « *nation par excellence* », va-t-il jusqu'à déclarer. Il rend d'ailleurs directement hommage à ses auditeurs néerlandais, comme on peut le déduire de ses notes conservées à la BNF : « *Vous, passé héroïque, terre de liberté. Ce qu'avez été le serez. Plus nécessaire que jamais, libre religion, libre pensée.* » Et la référence attendue est bien là : « *Hollande, Amsterdam (Spinoza).* »

C. de V.



>>> L'esclavage, par exemple, malgré l'activité intense des Néerlandais en la matière (premier acteur de la traite au milieu du siècle), n'a constitué qu'une ressource secondaire, très loin des véritables ressorts du « miracle hollandais » (le mot est d'époque) que furent les autres grands commerces : celui de la Baltique (le « négoce mère », disait-on alors), de la côte européenne atlantique (France, Espagne, Portugal) et même de la Méditerranée. Plus encore, la compagnie des Indes occidentales (WIC), la grande opératrice de la traite atlantique, n'a jamais connu le succès de son aînée des Indes orientales (VOC) ; elle est même tombée en faillite en 1674, avant que sa remplaçante ne connaisse à son tour de sérieux déboires et ne se désengage progressivement de la traite.

Au total, les Provinces-Unies n'ont assuré que 5 à 7% de la traite transatlantique, loin des pourcentages détenus sur le commerce du vin, du sel, des grains et des métaux européens, ou encore des épices et des porcelaines d'Extrême-Orient ; tous secteurs où l'on peut parler de véritable hégémonie néerlandaise au milieu du siècle.

Surtout, l'expression « Siècle d'or » ne date pas du XIX^e siècle. De grandes figures du XVII^e siècle, tels le poète et peintre Karel Van Mander, le dramaturge Vondel ou l'écrivain et historien P. C. Hooft, ont qualifié le temps qu'ils vivaient d'« âge d'or » (*gulden tijd*) ou de « siècle d'or » (*gulden eeuw*). Spinoza lui-même évoquait « un âge de félicité » tandis que foule d'observateurs étrangers, de l'Italien François Guichardin à l'Anglais William Temple en passant par Richelieu, s'extasiaient devant la réussite du pays. Les contemporains ont eu le sentiment de vivre une époque d'exception.

LE MYTHE BATAVE

L'ancienneté de l'expression pourrait dès lors inviter à une révision de la chronologie du processus de construction de la nation dans son ensemble. Les Provinces-Unies ont bien été, au XVII^e siècle, le laboratoire de la modernité européenne. Innovations technologiques et financières, essor du marché de l'art, nouvelle réflexion théologico-politique, passage de l'idée de privilèges à celle de liberté(s), naissance des « Lumières radicales » en sont autant de preuves.

Il pourrait bien en être de même pour les premiers éléments du nationalisme. En témoigne d'abord la référence insistante de l'époque aux antiques Bataves, décrits par César, Pline et Tacite, référence dont le but était de fonder la République en ancienneté, donc en légitimité. On pense au tableau de Rembrandt *Le Serment de Claudius Civilis*, destiné au cœur du pouvoir de l'oligarchie marchande : le nouvel hôtel de ville d'Amsterdam. Mais bien plus influent fut le livre de Grotius sur *L'Antiquité de la république batave* (1610). Ce dernier ne faisait d'ailleurs que reprendre un thème déjà développé un siècle plus tôt chez Cornelius Aurelius dans sa *Grande Chronique de Hollande et de Zélande* (1517) et devenu un vrai lieu (de mémoire) commun. Autrement dit, le Siècle d'or hollandais se voyait lui-même comme le retour d'un « âge d'or » antérieur...

Le succès de ce « mythe batave » renvoie aussi aux violentes confrontations des Néerlandais avec leurs >>>

DANS LE TEXTE

Huizinga : « Nous, les Néerlandais »

« C'est le terme de "Siècle d'or" qui ne va pas. Il fleurit son *aurea aetas*, ce pays de cocagne mythologique, qui avait déjà vite fait de nous ennuyer chez Ovide quand nous étions écoliers. Si l'époque de notre apogée doit avoir un nom, qu'on le cherche alors du côté du bois et du fer, de la poix et du goudron, de la peinture et de l'encre, de l'audace et de la piété, de l'esprit et de l'imagination. "Siècle d'or" conviendrait mieux au XVIII^e siècle, quand la monnaie d'or gisait au fond des coffres. Nous, les Néerlandais, savons que le meilleur de ce qui a fait la grandeur de notre État et notre peuple au XVII^e siècle, l'énergie, la volonté de faire, le souci du droit et de l'équité, la charité, la piété et la confiance en Dieu, de tout cela rien n'est perdu maintenant et pour les temps à venir. »

Johan Huizinga, *Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw*, 1941, « La civilisation néerlandaise au XVII^e siècle », traduit par Christophe de Voogd.



IMAGE IDÉALISÉE Publié en pleine occupation allemande, ce livre patriotique de Huizinga met l'accent, en citant Spinoza, sur la très bonne intégration des Juifs portugais dans la société néerlandaise du XVII^e siècle.

>>> puissants voisins, de l'Espagne à la France en passant par l'Angleterre : ces conflits répétés les amènent à définir leur identité collective en opposition aux autres modèles socio-politiques européens, comme on le voit dans les diverses *tyranniën* (« tyrannies »), ces manuels scolaires dénonçant tour à tour l'oppression espagnole, anglaise et française, qui connaîtront une grande fortune pendant deux siècles. D'où aussi l'affirmation d'une spécificité et d'une mission propre, autre *topos* familial de tout récit national, et l'établissement d'un parallèle (nourri par le calvinisme) avec le peuple juif : de quoi être tenté, pour reprendre l'heureuse image de Simon Schama, d'écrire « un supplément néerlandais à l'Ancien Testament ».

SIMPLICITÉ SANS RUDESSE

Mais gardons-nous, à notre tour, de l'anachronisme. Il manque encore au discours patriotique du Siècle d'or bien des éléments de la « *check-list identitaire* » (Anne-Marie Thiesse) des nations accomplies. Il lui manque aussi sa diffusion dans les profondeurs de la société par l'école obligatoire, la presse populaire et le service militaire. Il lui manque, enfin et surtout, le large consensus qui permet, comme dans la France

L'or renvoie moins aux caisses pleines de la Banque d'Amsterdam qu'à un idéal d'heureuse modération

de la III^e République, à un récit national particulier de devenir dominant : le nationalisme néerlandais aura en effet bien du mal, en raison de l'hétérogénéité religieuse et du long clivage entre traditions républicaine et dynastique, à s'accorder sur une version commune de l'histoire avant les années 1930.

Il reste que la constitution des nations à partir de la fin du xviii^e siècle ne peut se comprendre, comme l'ont montré Benedict Anderson et Eric Hobsbawm, qu'à partir de processus pluriséculaires, tant matériels que symboliques. Or, les Provinces-Unies ont été au cœur du « capitalisme de l'imprimé » dès le xvi^e siècle. Et l'on reconnaît au Siècle d'or néerlandais la mise en place de plusieurs « liens protonationaux » : identité géographique forte, langue commune, religion dominante, dynastie enracinée. L'un des pionniers de la réflexion sur la question nationale, Ernest Renan, ne s'y était d'ailleurs pas trompé (cf. 90).

Le cas néerlandais invite donc à nuancer la thèse d'une construction nationale *ex nihilo* et à faire toute leur part aux mobilisations et aux réinterprétations de ressources souvent anciennes. Un bon exemple en est le *Wilhelmus*, institué comme hymne national en 1932 seulement, mais écrit comme chant de guerre du prince d'Orange dès les années 1570. La meilleure illustration de ce processus ne demeure-t-elle pas le Siècle d'or lui-même ? Celui-ci fut bel et bien un moment d'apogée culturel et économique : il a aussi fonctionné dans la conscience néerlandaise ultérieure comme son lieu de mémoire central.

Au-delà de la prospérité mesurée par l'histoire quantitative, cet « or » renvoie moins aux caisses pleines de la Banque d'Amsterdam qu'à un idéal de vie qu'il faut aller chercher chez Horace et son fameux oxymore *aurea mediocritas*. Dans une culture où l'humanisme d'Érasme constitue la source vive de l'élite intellectuelle, c'est bien ce message de modération (et non de « médiocrité ») que répètent à l'envi les grands écrivains comme les grands peintres : simplicité sans rudesse, confort raffiné mais sans luxe tapageur, travail intense mais aussi loisir studieux, goût de l'ordre mais refus de la contrainte, amour de la vie quotidienne qui n'exclut pas la crainte de Dieu. Un idéal destiné à une minorité, objectera-t-on à juste titre, mais une minorité plus nombreuse qu'ailleurs, dans un pays où se développe, aux dires mêmes des contemporains, une « large classe moyenne ».

C'est donc à raison que les dernières parutions en français sur cet étonnant xvii^e siècle néerlandais ont tenu à conserver dans leurs intitulés ce terme de « Siècle d'or », sans en oublier les ombres. ■



MASCOTTE Cette statue de Saskia Pfaeltzer, inspirée de Nijntje (en français Miffy), la petite lapine blanche du dessinateur Dirk Bruna, pourrait faire croire à la grande popularité de Spinoza aux Pays-Bas. Le philosophe y est en fait très peu enseigné et Nijntje-Miffy est assurément plus célèbre (château Saint-Gerlach à Houthem) !

Chronologie

1566 DÉBUT DE LA GUERRE DE QUATRE-VINGTS ANS, plus long conflit des Temps modernes, contre l'Espagne catholique des Habsbourg, à la tête des Pays-Bas depuis 1477. Elle débute par un mouvement iconoclaste et la révolte des nobles protestants.

1575 FONDATION DE L'UNIVERSITÉ de Leyde par Guillaume I^{er} d'Orange-Nassau, chef de file des protestants.

1581^{26 JUILLET} ACTE D'ABJURATION
Les états généraux de l'union d'Utrecht déchoient Philippe II d'Espagne de ses droits de prince des Pays-Bas et proclament l'indépendance des sept provinces du Nord, qui prennent progressivement la forme d'une république.

1584 ASSASSINAT de Guillaume I^{er} d'Orange-Nassau à Delft. Son fils Maurice de Nassau lui succède comme stathouder de Hollande et de Zélande et capitaine général.

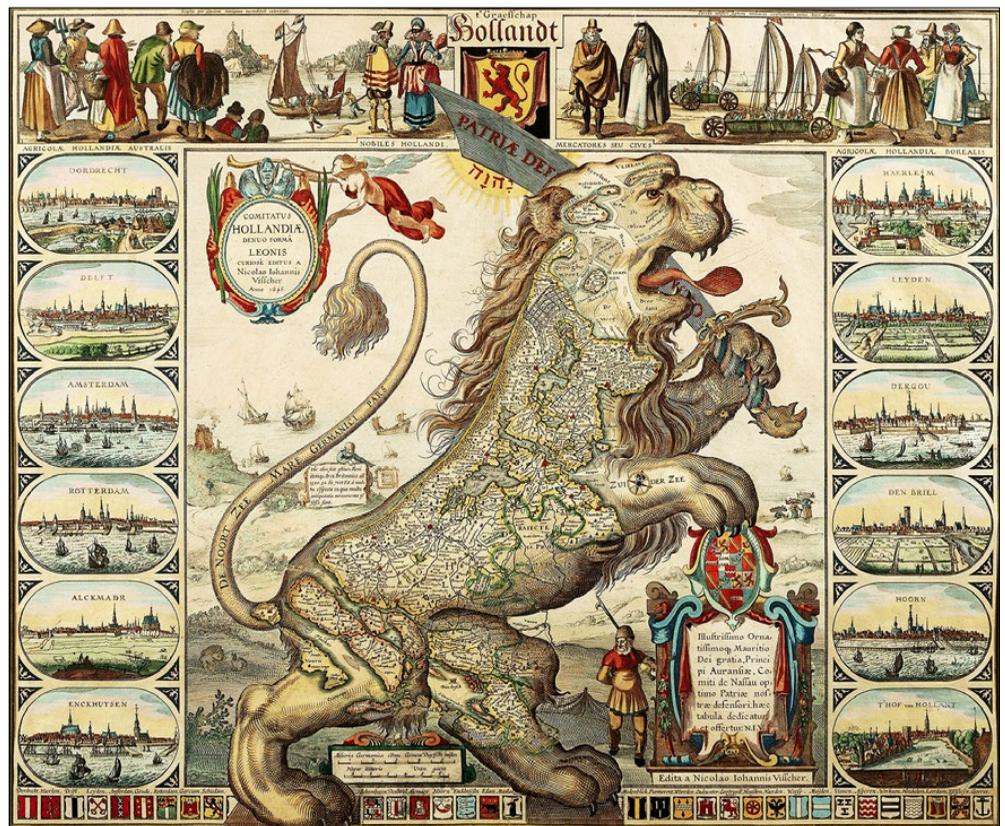
1585 LA PRISE D'ANVERS par les Espagnols entraîne une émigration massive vers la Hollande et la Zélande. Amsterdam remplace Anvers comme capitale économique des Pays-Bas.

1593 CRÉATION DU THÉÂTRE ANATOMIQUE à l'université de Leyde.

1602^{CRÉATION DE LA VOC}, la Compagnie des Indes orientales.

1606 NAISSANCE de Rembrandt à Leyde.

1609 FONDATION de la Banque d'Amsterdam.



1579
L'union d'Utrecht est l'acte fondateur des Provinces-Unies. Elle entérine la séparation des Pays-Bas en provinces du Nord calvinistes et en provinces du Sud restées catholiques et espagnoles. Ce « Leo Hollandicus » représente la Hollande, la plus riche des sept provinces des Provinces-Unies. Il s'agit d'une gravure de 1648, éditée par Claes Janszoon Visscher.

1609-1610 EXPÉDITIONS d'exploration en Amérique du Nord.

1609-1621 TRÊVE DE DOUZE ANS avec l'Espagne.

1611 ÉTABLISSEMENT NÉERLANDAIS sur les côtes de Guinée. Création de la Bourse d'Amsterdam.

1612 CONSTRUCTION DU POLDER DE BEEMSTER en Hollande, plus grand polder du Siècle d'or (7208 ha).

1618-1619 QUERELLE THÉOLOGIQUE entre arminiens et gomaristes, qui se termine

par la condamnation des arminiens pour leur position sur la prédestination lors du synode de Dordrecht.

1619 FONDATION DE BATAVIA sur l'île de Java, principale base navale et commerciale de la VOC en Asie.

1621 CRÉATION DE LA WIC, la Compagnie des Indes occidentales.

1624 LA NOUVELLE-AMSTERDAM, colonie de peuplement, voit le jour sur l'île de Manhattan, embryon de la future New York. La WIC s'empare de l'île de Curaçao.

1625 GROTIUS publie *Le Droit de la guerre et de la paix*, texte fondateur du droit international.

1628 DESCARTES part s'installer aux Provinces-Unies.

1630 AU MOYEN DE LA WIC, les Néerlandais s'emparent du Nordeste brésilien et de ses plantations sucrières.

1632 NAISSANCE DE SPINOZA à Amsterdam et de Vermeer à Delft. Rembrandt peint *La Leçon d'anatomie*.

1636-1637 KRACH DE LA TULIPE : l'engouement

soudain pour les bulbes de tulipe, fleur importée de Constantinople, entraîne la constitution d'une bulle spéculative qui finit par éclater en février 1637.

1637 DESCARTES publie le *Discours de la méthode*.

1641 TRADUCTION DU CORAN en néerlandais. La VOC prend Malacca aux Portugais.

1642 REMBRANDT peint *La Ronde de nuit* pour l'hôtel de ville d'Amsterdam.

1647-1650 STATHOUDÉRAT de Guillaume II, dont la personnalité autoritaire précipite la crise des institutions républicaines.

1648 LE TRAITÉ DE WESTPHALIE, signé à Münster avec l'Espagne, entérine la reconnaissance internationale de l'indépendance des Provinces-Unies.

1650-1672 AGE D'OR DU RÉGIME RÉPUBLICAIN qui s'ouvre avec la décision des états généraux de ne pas nommer un stathouder pour succéder à Guillaume II.

1652 LA COLONIE DU CAP, première colonie de peuplement sur le continent africain est fondée par la VOC en Afrique du Sud.

1652-1654 PREMIÈRE GUERRE ANGLO-NÉERLANDAISE déclenchée par l'Acte de navigation anglais qui prétendait réserver aux marins britanniques le monopole du commerce avec les colonies britanniques.

1653 JAN DE WITT, adversaire principal des Orange, devient grand pensionnaire et domine

la vie politique du pays jusqu'à son assassinat en 1672.

1656 « HEREM » CONTRE SPIOZA, qui est banni de la communauté juive d'Amsterdam. Découverte des anneaux de Saturne par le physicien Christiaan Huygens.

1660-1661 VERMEER peint la *Vue de Delft*.

1662 PIETER DE LA COURT publie *L'Intérêt de la Hollande*. Le traité loue les vertus du régime républicain néerlandais, unique en Europe, et vise à garantir la liberté politique, la liberté de commerce et de culte.

1663 SPIOZA publie *Les Principes de la philosophie de Descartes*, le seul ouvrage à paraître sous son nom de son vivant.

1662-1665 « ATLAS MAJOR » du cartographe Johannes Blaeu, publié à Amsterdam.

1667 ABOLITION DU STATHOUDÉRAT à l'initiative de Jan de Witt. A l'issue de la seconde guerre anglo-néerlandaise, les Anglais cèdent aux Néerlandais la colonie du Suriname en échange de la Nouvelle-Néerlande.

1667-1668 GUERRE DE DÉVOLUTION entre la France et les Provinces-Unies. Louis XIV revendique ses droits de succession sur les Pays-Bas espagnols.

1670 LE « TRAITÉ THÉOLOGICO-POLITIQUE » de Spinoza paraît de manière anonyme. C'est une révolution politique. Spinoza y sépare rigoureusement les domaines de la raison et de la foi.

1672-1678 GUERRE DE HOLLANDE qui oppose la France aux Provinces-Unies.

1672 « L'ANNÉE DU DÉSASTRE »
Louis XIV envahit la Hollande, déclenchant un mouvement de mécontentement général à l'égard des institutions républicaines. Accusé d'avoir livré le pays aux Français, le grand pensionnaire Jan de Witt est assassiné par la foule. Les états généraux acceptent le rétablissement du stathouderat au profit de Guillaume III d'Orange, qui freine l'avancée des Français en décidant l'ouverture des digues et profite de sa victoire pour imposer le retour à un régime autoritaire.

1674 LE STATHOUDÉRAT DEVIENT HÉRÉDITAIRE en ligne masculine directe par décision des états provinciaux de Hollande et de Zélande. Interdiction du *Traité théologico-politique* de Spinoza et du *Léviathan* de Hobbes. Faillite de la WIC.

1677 MORT DE SPIOZA à La Haye. Publication de ses *Œuvres posthumes*.

1678 LA PAIX DE NIMÈGUE clôt la guerre de Hollande. Les Provinces-Unies sortent du conflit très affaiblies.

1685 LES HUGUENOTS, chassés par la révocation de l'édit de Nantes en France, émigrent massivement aux Provinces-Unies, dont l'économie sort renforcée de cet apport en main-d'œuvre qualifiée.

1689 À L'ISSUE DE LA GLORIEUSE RÉVOLUTION,

Guillaume III d'Orange-Nassau devient cosouverain d'Angleterre avec sa femme Marie II Stuart.

1697 PUBLICATION du *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, préfiguration de l'*Encyclopédie*.

1702 LA MORT DE GUILLAUME III ouvre la seconde période sans stathouder, qui prend fin en 1747.

1713 LA PAIX D'UTRECHT met fin à la guerre de Succession d'Espagne qui a opposé la France et l'Espagne à la Grande Alliance (Angleterre, Provinces-Unies, Saint-Empire). La Grande-Bretagne supprime les Néerlandais en tant qu'empire commercial.

VERS 1720 DÉCLIN économique des Provinces-Unies.

1747 GUILLAUME IV nommé stathouder de Hollande et de Zélande à la suite d'une nouvelle invasion française. Son arrivée au pouvoir marque un infléchissement autoritaire du régime et ouvre une longue période d'agonie pour la République.

1787 UNE PREMIÈRE RÉVOLTE réunit les patriotes et les régents qui s'opposent au stathouder. Elle est réprimée.

1795 « RÉVOLUTION BATAVE » : l'invasion française entraîne l'abolition du stathouderat, le vote d'une déclaration néerlandaise des droits de l'homme et la réunion d'une Assemblée nationale constituante.

1815 GUILLAUME I^{er} D'ORANGE-NASSAU devient roi des Pays-Bas Unis.

A lire, voir et écouter

Littérature et BD



LE CLAN SPINOZA

Amsterdam 1677. Non, Spinoza n'était pas seul, car, pour citer Marx, « les philosophes ne sortent pas de terre comme des champignons ».

Il vivait intensément au cœur d'un « réseau », selon l'image moderne. Ainsi Saul Levi Morteira, grand rabbin à Amsterdam, le précurseur des encyclopédistes Adriaan Koerbagh, le fascinant anatomiste Sténon, ou encore Franciscus Van den Enden, maître de latin et opposant farouche de Louis XIV.

Une micro-société foisonnante d'idées et de spéculations, de livres et de discussions, mais aussi d'amitiés fortes et d'amours vibrantes. Bref, Maxime Rovere modèle une figure plutôt inédite du philosophe et une vision oblique de sa pensée. Nous voila armés pour, nous aussi, discuter philosophie sans complexe !

Maxime Rovere, Flammarion, 2017.



BLEU DE DELFT

Une jeune campagnarde passionnée de peinture arrive à Amsterdam. Elle y rencontre Rembrandt et Vermeer avant de travailler dans une faïencerie où elle invente le fameux « bleu de Delft ».

S. van der Vlugt, P. Rey, 2018.

MINIATURISTE

A Amsterdam, au XVII^e siècle, un riche marchand offre à sa très jeune épouse une mystérieuse maison de poupée. En la décorant, elle accède aux secrets cachés par les façades amstellodanoises. Un soupçon de fantastique.

J. Burton, Gallimard, 2015.

LE PROBLÈME SPINOZA

Le 10 mai 1940, les Pays-Bas sont envahis. Dès février 1941, le *Reichsleiter* Rosenberg confisque la bibliothèque de Spinoza dans sa maison de Rijnsburg. Quelle fascination Spinoza peut-il exercer sur cet idéologue nazi ? Par l'auteur du best-seller *Et Nietzsche a pleuré*.

I. Yalom, Le Livre de poche, 2014.



À LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ ET DU BONHEUR

Baruch Spinoza est le héros de cette bande dessinée qui raconte avec légèreté et un certain humour la démarche du jeune philosophe cherchant un bonheur qui lui procure « une joie continue et suprême pour l'éternité ».

Les lecteurs de Spinoza auront reconnu le *Traité de la réforme de l'entendement*.

P. Amador, Dunod, 2019.

SEMPER AUGUSTUS

Haarlem, années 1630 : le bulbe d'une simple tulipe provoque des fortunes et des ruines retentissantes.

O. Bleys, Gallimard, « Folio », 2008.

LES HEURES SILENCIEUSES

Confidences de Magdalena, épouse d'un administrateur de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, modèle du peintre Emmanuel De Witte.

G. Josse, J'ai lu, 2012.

LA TULIPE DU MAL

Roman policier sur le même thème de la tulipe spéculative.

J. Kastner, Le Livre de poche, 2012.



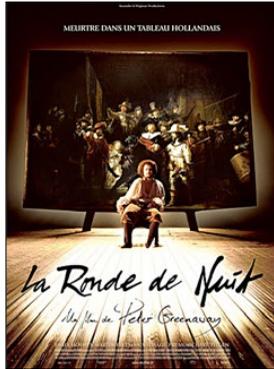
Les maîtres hollandais

Le 12 septembre 2019, le Musée d'Amsterdam annonçait supprimer l'expression « Siècle d'or », accusée d'éluider le passé colonial du pays. Jan Blanc, pour sa part, l'a conservée pour *Le Siècle d'or hollandais*. Mais, conscient de son ambivalence, il s'empare de la notion pour exposer comment les Hollandais eux-mêmes la concevaient. Sorti pour le 350^e anniversaire de la mort de Rembrandt, il s'attache aux « phares » comme aurait dit Baudelaire, mais aussi à d'autres artistes moins connus, 350 en tout. La société néerlandaise d'un large XVII^e siècle, de 1566, lorsqu'une partie des Pays-Bas se rebelle contre le roi d'Espagne, jusqu'aux premières années du XVIII^e siècle, se déploie dans toute sa variété à travers quelque 600 œuvres. Portraits, bâtiments, scènes tirées du quotidien, évocations historiques, c'est tout un pays qui revit sous le pinceau virtuose des maîtres et même au-delà avec le dernier chapitre, « L'exportation du Siècle d'or », de 1672 à 1721.

J. Blanc, Citadelles & Mazenod, 2019.

ET AUSSI > Spinoza est le nom d'un astéroïde, découvert le 12 août 1994 par Eric Walter > Un site animé par Maxime Rovere, <http://leclanspinoza.com>

Films



LA RONDE DE NUIT

Craignant de devenir aveugle, Rembrandt accepte la commande de la garde civique d'Amsterdam. Avec le pressentiment que ce portrait de groupe va changer sa vie. P. Greenaway, 2008.

REMBRANDT FECIT 1669

La vie tourmentée du grand maître dans une mise en scène à son image, taiseuse et créative. J. Stelling, 1977.

TULIP FEVER

Inspiré librement du roman de Deborah Moggach *Le Peintre des vanités*, le film met en scène Jan Van Loos, engagé pour peindre le portrait d'un marchand, Cornelis Sandvoort, mais qui s'éprend de sa femme Sophia, sur fond de tulipomanie dans l'Amsterdam de 1634. Justin Chadwick, 2017.



LA JEUNE FILLE À LA PERLE

Biopic réussi où Colin Firth et Scarlett Johansson incarnent Vermeer et Griet. Le scénario s'inspire du best-seller de Tracy Chevalier, retraçant les liens subtils entre le peintre Vermeer et sa muse, Griet, d'abord engagée comme domestique mais bientôt admise dans l'atelier de l'artiste. La vie bourgeoise à Delft au XVII^e siècle est minutieusement décrite. Le film obtint de nombreuses récompenses. P. Webber, 2003.

REMBRANDT ÉTERNEL

Casting impressionnant et reconstitution soignée. H. Steinhoff, 1942.

REMBRANDT

Charles Laughton incarne l'artiste de façon magistrale. A. Korda, 1936.

Lieu



Chez Spinoza

La maison où vécut Spinoza à Rijnsburg, de 1661 à 1663, a été transformée en musée : on y trouve notamment 140 des 160 livres qui constituaient la propre collection du philosophe, ouvrages d'histoire et de théologie, de mathématiques et d'anatomie, de physique et d'optique, mais aussi de littérature. L'association qui gère le lieu continue de chercher les 20 titres manquants.

Les vitrines exposent également des exemplaires de ses ouvrages comme le *Traité théologico-politique* et une traduction en néerlandais de l'*Éthique*. Ainsi que la correspondance qu'il échangea avec Leibniz et même une copie de sa mise au ban par la communauté juive d'Amsterdam. Et encore sa machine à polir les lentilles. Spinozameuseum, 29 Spinozalaan, Rijnsburg.

Exposition



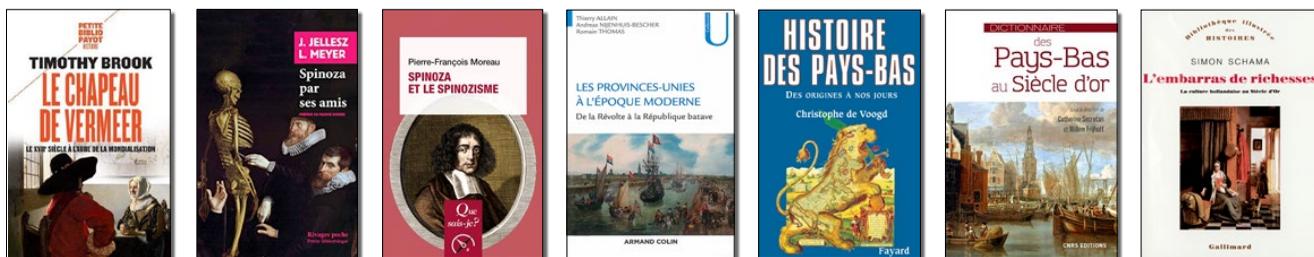
L'ESCLAVAGE EN LUMIÈRE

L'histoire de l'esclavage à travers dix destins : tel pourrait être le sous-titre de l'ambitieuse exposition au Rijksmuseum, musée d'art et d'histoire, pour la fin 2020. Ces dix figures ont été choisies comme archétypes des différentes facettes de cette page sombre : des esclaves et des propriétaires, un « marron » évadé, un héros de la résistance, un abolitionniste, un Africain domestique aux Pays-Bas, un industriel du sucre à Amsterdam, ou des individus partie prenante de la traite à des degrés divers. À côté des tableaux et dessins, des objets seront présentés, y compris des chaînes et des fers à marquer. Mais les commissaires ont aussi tenu à montrer la vitalité de la culture propre des esclaves, à travers des histoires orales transmises de génération en génération. Du 25 septembre 2020 au 17 janvier 2021 au Rijksmuseum, Amsterdam.

À ÉCOUTER > **Sur YouTube** « Spinoza, une vie, une œuvre » par Colette Fellous et Mireille Krauss, émission diffusée en 1986 sur France culture. > **Sur France culture** « Le clan Spinoza » dans « Les chemins de la philosophie » avec Maxime Rovere

A lire, voir et écouter

Bibliographie



ŒUVRES DE SPINOZA

Une nouvelle édition bilingue des *Œuvres complètes* de Spinoza est en cours de publication, aux Presses universitaires de France, sous la direction de

Pierre-François Moreau.

Trois tomes sont déjà parus :

I. (*Court Traité, Traité de la réforme de l'entendement*), III. (*Traité théologico-politique*), V. (*Traité politique*).

L'Éthique (bilingue latin-français), introduction et

traduction par Bernard Pautrat, Points Essais, 1999.

Traité de l'amendement de l'intellect (bilingue latin-français), introduction et

traduction par Bernard Pautrat, Allia, 1999.

Correspondance, introduction et traduction de Maxime Rovere, Flammarion, 2010.

SA VIE ET SA PENSÉE

É. Balibar, *Spinoza politique. Le transindividuel*, PUF, 2018.

G. Deleuze, *Spinoza*.

Philosophie pratique, Minuit, 1981.

J. Jellesz, L. Meyer, *Spinoza par ses amis*, traduction de M. Rovere, Rivages, 2017.

A. Matheron, *Individu et communauté chez Spinoza*, Minuit, 1969.

R. Misrahi, *Spinoza. Une philosophie*, Entrelacs, 2011.

P.-F. Moreau, *Spinoza*.

L'expérience et l'éternité, PUF, 1994 ; *Spinoza et le spinozisme*,

PUF, « Que sais-je ? », rééd., 2019 ; (dir.) *Spinoza et les arts*, L'Harmattan, 2020.

S. Nadler, *Spinoza*, Bayard, 2003.

M. Rovere, *Exister. Méthodes de Spinoza*, CNRS Éditions, 2010.

LES PAYS-BAS

T. Allain, A. Nijenhuis-Bescher, R. Thomas, *Les Provinces-Unies à l'Époque moderne. De la Révolte à la République batave*, Armand Colin, 2019.

C. de Voogd, *Histoire des Pays-Bas*, Fayard, 2003.

W. Frijhoff, C. Secretan (dir.), *Dictionnaire des Pays-Bas au Siècle d'or*, CNRS Éditions, 2018.

S. Schama, *L'Embaras de richesses. Une interprétation de la culture hollandaise au Siècle d'or*, Gallimard, 1991.

C. Secretan, *Les Privilèges, berceau de la liberté. La Révolte des Pays-Bas, aux sources de la pensée politique moderne*, Vrin, 1990.

C. Secretan, D. Antoine-Mahut, *Les Pays-Bas aux XVII^e et XVIII^e siècles. Nouveaux regards*,

Honoré Champion, 2015.

RELIGIONS

B. Forclaz, *Catholiques au défi de la Réforme. La coexistence confessionnelle à Utrecht au XVII^e siècle*, Honoré Champion, 2014.

W. Frijhoff, M. Spies, *1650. Hard-Won Unity*, Assen-

Basingstoke, Royal van Gorcum-Palgrave Macmillan, 2005.

L. Kolakowski, *Chrétiens sans Église. La conscience religieuse et le lien confessionnel au XVII^e siècle*, Gallimard, 1969.

M. Kriegel, *Les Juifs à la fin du Moyen Âge dans l'Europe méditerranéenne*, Hachette Littératures, 2006.

N. Muchnik, *De paroles et de gestes. Constructions marranes en terre d'Inquisition*, éd. de l'EHESS, 2014.

Y. H. Yerushalmi, *Sefardica. Essai sur l'histoire des Juifs, des marranes et des nouveaux-chrétiens d'origine hispano-portugaise*, Chandeigne, 2016.

EMPIRE COLONIAL

R. Bertrand, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident*, Seuil, 2011.

T. Brook, *Le Chapeau de Vermeer*, Payot, 2010.

H. J. Cook, *Matters of Exchange. Commerce, Medicine, and Science in the Dutch Golden Age*, New Haven, Yale University Press, 2008.

C.-É. Levillain, *Vaincre Louis XIV. Angleterre-Hollande-France. Histoire d'une relation triangulaire, 1665-1688*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2010.

H. Méchoulan, *Amsterdam XIII^e siècle. Marchands et philosophes : les bénéfiques de la tolérance*, Autrement, 2008.

LUMIÈRES RADICALES

M. Eliav-Feldon, T. Herzig (dir.), *Dissimulation and Deceit in Early Modern Europe*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.

J. Israel, *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité, 1650-1750*, éd. Amsterdam, 2005.

A. Lilti, *L'Héritage des lumières*, Seuil-EHESS-Gallimard, 2019.

M. Mulsow, *Savoirs précaires. Pour une autre histoire des idées à l'époque moderne*, éd. de la MSH, 2018.

C. Secretan, T. Dagnon, L. Bove (dir.), *Qu'est-ce que les Lumières « radicales » ?*, éd. Amsterdam, 2007.

Plus de titres sur www.lhistoire.fr

La rédaction de L'Histoire est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4 du Code de propriété intellectuelle). Toute copie doit avoir l'accord du Centre français de droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris. Tél. : 01 44 07 47 70. Fax : 01 46 34 67 19). L'éditeur s'autorise à refuser toute insertion qui semblerait contraire aux intérêts moraux ou matériels de la publication. Les nom, prénom(s) et adresse de nos abonnés sont communiqués à notre service interne et aux organismes liés contractuellement avec L'Histoire, sauf opposition motivée. Dans ce cas, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal.

Commission paritaire n° 0423 K 83242. ISSN 0182-2411.

L'Histoire est publiée par Sophia Publications.
Président et directeur de la publication : Claude Perdriel.
Dépôt légal mars 2020. © 2020 Sophia Publications.

Sur une proposition du ministre de la ville et du logement, le gouvernement et Action Logement acteur prioritaire de référence du logement social, proposent un beau cadeau aux français de plus de 70 ans.

Constatant que l'âge venant, la chute dans la salle de bains est très dangereuse, Action Logement propose, pour diminuer ce risque, de prendre en charge jusqu'à 5.000€ par foyer* pour la rénovation de la salle de bains. Un vrai cadeau.

Avec
Kinemagic
évitons les chutes

Tel : 0800 05 06 07. (appel gratuit) | kinemagic.fr
Adresse : Kinedo. 9 rue de Rouans. 44680 Chaumes-en-Retz



(*) sous réserve de certaines conditions



mgen[★]

GRUPE **vyv**

MA SANTÉ, C'EST SÉRIEUX.

**J'AI
CHOISI
MGEN**

MUTUELLE SANTÉ - PRÉVOYANCE

Martin Fourcade et 4 millions de personnes ont choisi MGEN pour ses valeurs solidaires, son authenticité mutualiste, l'accès aux soins de qualité et sa conception innovante de la protection qui intègre la prévoyance.

www.antigel.agency - 01410 - 09/19 - © Hervé THOUROUDE - Ce document est non contractuel

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, n°775 685 399, MGEN Vie, n°441 922 002, MGEN Filia, n°440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du code de la Mutualité - MGEN Action sanitaire et sociale, n°441 921 913, MGEN Centres de santé, n°477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du code de la Mutualité.